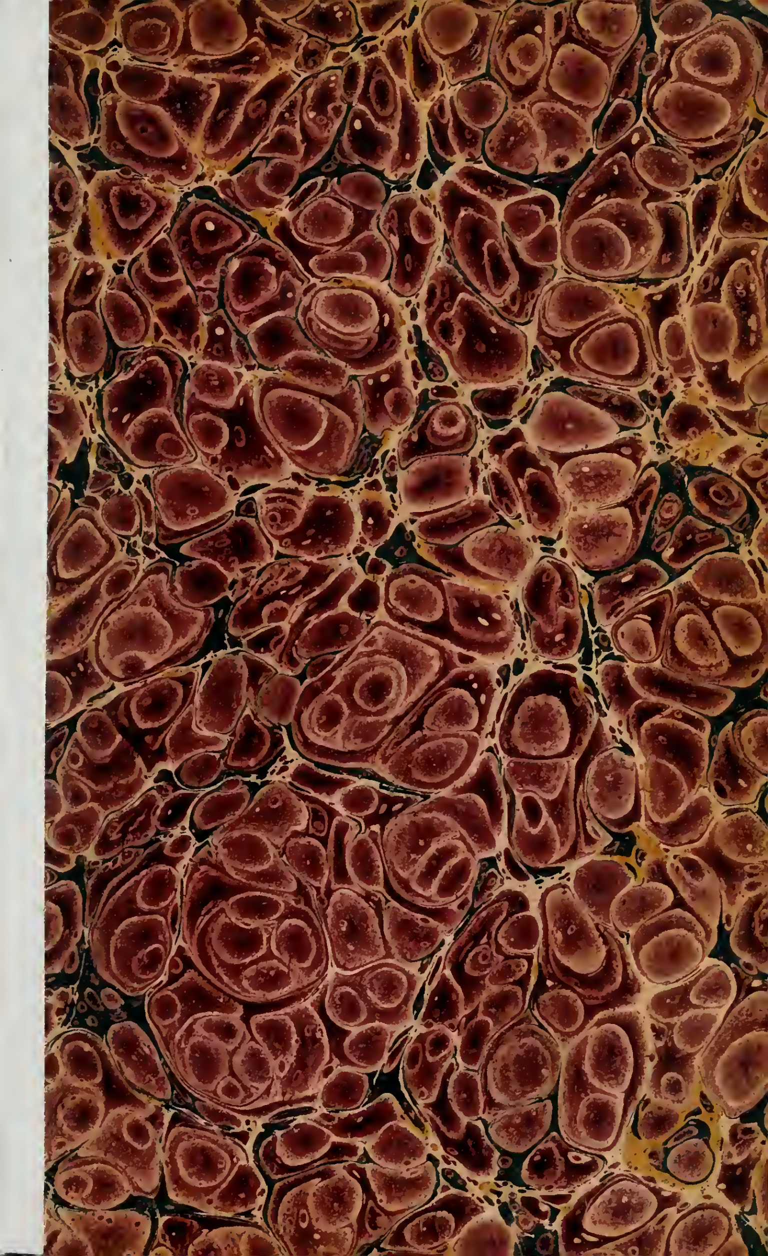

UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
3 1761 01882498 7






TRANSFERRED


ST. MICHAEL'S COLLEGE
LIBRARY
UNIVERSITY OF

LES JEUNES GENS

DE

L'ANCIEN TESTAMENT

S

TYPOGRAPHIE FIRMIN-DIDOT ET Cie. — MESNIL (EURE).

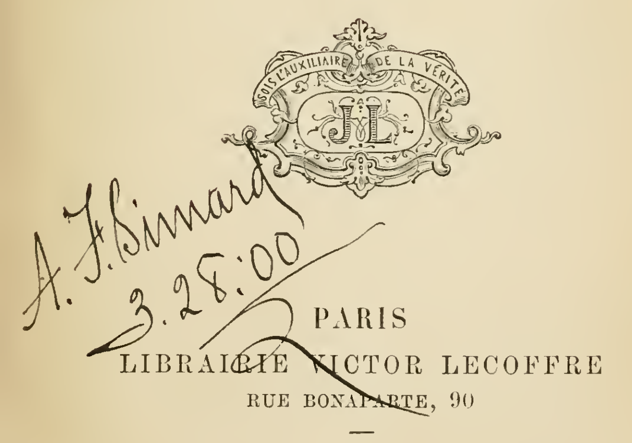
R. P. J.-M. LAMBERT

MISSIONNAIRE APOSTOLIQUE

LES JEUNES GENS

DE

L'ANCIEN TESTAMENT



PARIS

LIBRAIRIE VICTOR LECOFFRE

RUE BONAPARTE, 90

—

1897

LETTRE ADRESSÉE A L'AUTEUR

PAR S. G. Mgr JOURDAN DE LA PASSARDIÈRE

ÉVÊQUE DE ROSEA.

Mon bien cher Père,

Je vous suis très reconnaissant du gracieux envoi de votre intéressant et pieux volume sur *les Jeunes Gens de l'Ancien Testament*, et je vous félicite du meilleur de mon cœur de ce que vous continuez à donner pour base à votre fécond apostolat auprès de la Jeunesse la parole même de Dieu, en interprétant les Saints Livres, et les adaptant aux besoins des âmes. *Illic enim mandavit Dominus benedictionem et vitam usque in sæculum* (1)!

Combien la prédication serait plus efficace, si nous demeurions fidèles à cette méthode traditionnelle de l'Église, à laquelle nous devons les plus admirables chefs-d'œuvre des Pères et des Docteurs! Le prêtre qui s'y attache peut dire alors en toute vérité à ses

(1) C'est là que le Seigneur a établi la bénédiction et la vie à jamais. (Ps. CXXXII, 3.)

auditeurs : « *Accepistis verbum nostrum, non sicut verbum hominum, sed sicut est vere verbum Dei* (1). »

Il y a quelques années, le R. P. Ventura, de l'ordre des Théatins, malgré les imperfections inévitables d'une diction dans une langue qui n'était pas la sienne, attirait au pied de sa chaire l'élite de la société de Paris, en commentant l'histoire des *Femmes de l'Évangile;* et M[gr] Darboy, archevêque de Paris, n'a-t-il pas commencé à se faire connaître comme penseur et comme écrivain en publiant son beau travail sur *les Femmes de la Bible?*

Pour vous, mon cher Père, vous nous promettez une étude sur les *Jeunes Gens du Nouveau Testament* après nous avoir initié à l'Histoire de ceux de *l'Ancien*, et vous pouvez compter sur les fruits abondants que produira cet enseignement dans les âmes de cette chère Jeunesse pour laquelle Notre-Seigneur vous a donné une grâce évidente et un surnaturel amour, héritage béni de celui qu'Il daigna lui témoigner durant sa vie mortelle... *Intuitus Jesus adolescentem dilexit eum, et dixit ei : Sequere me* (2). »

Vous voulez bien me rappeler, mon cher Père, les jours déjà lointains où, prêchant des retraites au Petit Séminaire de G... où s'écoula votre jeunesse,

(1) Vous avez reçu notre parole, non comme la parole des hommes, mais comme la parole de Dieu. (I Thess. II, 13.)

(2) Jesus ayant regardé l'adolescent, l'aima et lui dit : Suis-moi. (Marc X, 21.)

les instructions que je vous adressais, vous aidèrent, à cet âge où, comme le dit le Père Lacordaire, « on cherche une grande cause à servir par un grand dévouement, parce que l'amour surabonde en nous avec la force », à choisir la meilleure part pour le service de Notre-Seigneur et des âmes.

Ce souvenir est pour moi une consolation et une récompense.

Je bénis donc avec une vraie et affectueuse sympathie, mon cher Père, votre personne et vos apostoliques labeurs, vous renouvelant l'assurance de mes bien dévoués sentiments en N. S.

† F.-S. Xavier,
Évêque de Rosea.

Paris, 30 novembre 1897,
Fête de saint André, apôtre.

DÉDICACE

Chers jeunes gens, qui grandissez sous le regard de Dieu et la bienfaisante influence de la religion dans nos maisons d'éducation chrétienne ; chers apprentis de la science et de la vertu, c'est à vous que je dédie ces pages, inspirées par l'amour de vos âmes et le désir de leur être utile.

C'est dans le Livre par excellence, dans la Bible, que j'ai puisé les enseignements proposés à votre étude. J'y ai choisi ceux qui vous conviennent le mieux et qu'il vous importe le plus de connaître, sur la vie chrétienne, ses principes, ses obligations, ses vertus, ses progrès, ses dangers et ses moyens.

Et comme de tous les enseignements qui peuvent vous être offerts, il n'en est pas de plus instructifs, de plus saisissants et de plus intéressants à la fois que ceux qui se dégagent de l'exemple, c'est aux

jeunes gens dont l'Écriture Sainte fait mention, c'est à leurs actes que j'ai emprunté les leçons de morale chrétienne exposées dans ce livre. Leur exemple, alors même qu'il est celui du vice, servira, je l'espère, à vous faire estimer et aimer la vertu, à vous inspirer une vive horreur pour le mal et à vous affermir dans la pratique du bien.

J'ose espérer aussi que la lecture de ces pages fera naître en vous le goût de nos Livres Saints et vous initiera à la méditation de la parole de Dieu, de cette parole lumineuse et vivifiante dont le Prophète-Roi disait : « Vos témoignages, ô mon Dieu, sont l'équité et la sainteté même ; accordez-m'en l'intelligence et je vivrai (1). »

(1) Æquitas testimonia tua in æternum : intellectum da mihi et vivam. (Ps. CXVIII, 144.)

INTRODUCTION

LA BIBLE ET LES JEUNES GENS

La Bible est « le livre par excellence ».

Dans ce livre, la Sagesse éternelle s'est plu à réunir les leçons les plus variées et les plus pratiques pour l'instruction de l'humanité. Heureux celui qui médite ces divines leçons et en fait la règle immuable de sa conduite! Celui-là marche dans la voie droite et sûre, car, en s'inspirant de la parole de Dieu, en prenant Dieu lui-même comme guide et en s'attachant à ses pas, il a la certitude, selon la parole du Fils de Dieu, de ne point marcher dans les ténèbres, mais d'être en possession de la lumière qui conduit à l'éternelle vie (1).

(1) Qui sequitur me non ambulat in tenebris sed habebit lumen vitæ. (Joan. VIII, 12.)

Parmi ces enseignements de la divine Sagesse, où tous les chrétiens sans exception peuvent puiser avec profit, il en est un certain nombre qui concernent spécialement la Jeunesse. Sans parler de ceux qui sont adressés sous forme d'exhortations par l'Esprit-Saint, il y en a qui la visent indirectement et dans lesquels les leçons à recueillir n'en sont ni moins saisissantes ni moins pratiques.

De ce nombre sont les récits bibliques relatifs à des jeunes gens. Tantôt ces derniers interviennent pour jouer un rôle principal; c'est sur eux que tout l'intérêt du récit converge et se concentre; tantôt ils n'occupent dans ce récit qu'une place secondaire, assez marquée toutefois pour que de telle ou telle circonstance mentionnée dans le texte sacré l'on puisse dégager une instruction opportune et profitable.

Il y a plus. Dans chacun de ces épisodes il est aisé de recueillir, parmi les enseignements divers qu'il a plu à la Sagesse divine d'y mettre, une leçon plus spéciale à laquelle se rattachent les autres et qui convient plus particulièrement à telle ou telle époque de la vie, à tel ou tel état de l'âme. De ces leçons éparses on peut former, en les coordonnant et les appliquant à la Jeunesse,

un ensemble logique, une sorte de résumé complet de la vie chrétienne.

Ce sont ces récits que j'ai groupés; ce sont les enseignements qu'ils nous donnent pour l'instruction de la Jeunesse chrétienne et, en particulier, de celle qui grandit, espoir de l'avenir, dans nos maisons d'enseignement libre, que je me suis appliqué à recueillir. Étudiés au point de vue de l'éducation, ces récits m'ont paru non seulement d'un haut intérêt, mais aussi d'une très grande utilité pour les jeunes écoliers. L'intérêt est offert par chacun des récits eux-mêmes; l'utilité résulte de la parole sainte commentée en toute simplicité, avec l'aide des Pères, des Docteurs et des interprètes les plus autorisés de cette parole divine.

Les jeunes gens mentionnés dans la Bible ne peuvent pas tous être proposés comme modèles de vertu. Un grand nombre, au contraire, présentent au regard le triste spectacle du vice, poussé parfois à ses derniers excès. Même en ce cas, l'exemple de ces jeunes gens n'est pas dépourvu d'instructives leçons.

En mettant sous les yeux les funestes conséquences de ces excès, les châtiments terribles dont souvent ils sont frappés par la justice divine,

cet exemple apprend à éviter les uns et à se soustraire aux autres; il inspire une crainte salutaire; il engage à la poursuite et à la pratique de la vertu; il pousse à entrer, à marcher et à progresser dans la voie de la sainteté.

Mais, Dieu merci! les exemples de jeunes gens vertueux nous sont aussi offerts par la Bible. Les leçons directes de sagesse, de prudence, de force, de piété, de fidélité à Dieu, de nobles efforts, de sublimes dévouements y peuvent être recueillies, pour entraîner plus efficacement encore la Jeunesse dans ce sentier du bien d'où l'on ne s'écarte point, lorsqu'on y a marché sans dévier, aux jours difficiles et périlleux de l'adolescence (1).

Il suit de là que la Bible, ce livre par excellence, comme je le disais en commençant, est le meilleur code moral qu'on puisse proposer à la Jeunesse.

Mais ce code a besoin d'être vulgarisé, mis à la portée de tous, débarrassé de ce qui n'est pas personnellement utile à ceux entre les mains desquels on le veut mettre. Étant donné, d'une part, l'inexpérience des jeunes gens, l'insuffisance de

(1) Adolescens juxta viam suam, etiam cum senuerit, non recedet ab ea. (Prov., XXII, 6.)

leurs connaissances, l'ardeur de leurs passions; et, de l'autre, les hautes et graves questions traitées dans la Sainte Écriture, les difficultés que présentent l'interprétation exacte de certains textes, la concision extrême de divers passages, la liberté naïve des écrivains sacrés dans le choix de nombreuses expressions, il y aurait inconvénient à donner indistinctement la Bible à lire à la Jeunesse. Il lui est plus avantageux de n'en connaître que ce qui l'intéresse davantage et peut le mieux procurer son bien.

Voilà pourquoi j'ai essayé, dans cet ouvrage, d'initier la Jeunesse de nos maisons d'éducation à la lecture profitable, à la méditation sanctifiante du Livre que les chrétiens devraient le mieux connaître et le plus aimer, vu qu'il est le seul qui contienne la parole de Dieu. Voilà aussi pourquoi j'ai groupé autour des récits contenus dans ce Livre incomparable les enseignements qui conviennent plus spécialement à la Jeunesse, les principes dont elle doit s'inspirer pour répondre fidèlement aux éternels desseins de Dieu sur elle. Heureux serais-je si mes humbles efforts pouvaient, avec la bénédiction du Ciel, tourner au bien de cette Jeunesse qui m'est si chère.

Je n'ai pas cru devoir proposer à l'étude de mes lecteurs chacun des jeunes gens mentionnés dans nos Saints Livres. C'eût été entreprendre un travail démesurément long et m'exposer à des redites inévitables. Je me suis donc borné à choisir parmi les jeunes gens de l'Ancien Testament, comme je le ferai dans un autre volume pour les jeunes gens du Nouveau, ceux dont la physionomie morale était la plus attrayante ou la plus instructive. J'ai suivi, dans la classification de mes divers types, non l'ordre logique, mais l'ordre historique et chronologique. Afin de suppléer à ce que cette disposition pourrait avoir de défectueux, au point de vue de l'usage à faire de ces entretiens, destinés à être lus, soit en public, soit en particulier, pendant les Retraites, j'ai placé à la fin du volume une table logique indiquant l'enchaînement rationnel des sujets qui y sont traités.

Daigne le Dieu de bonté qui, aimant tous les hommes, aime d'un amour de prédilection les enfants et les adolescents, bénir ces pages écrites uniquement pour le faire aimer de ceux qu'il aime de la sorte.

Et puisse cette Jeunesse à laquelle ces pages sont dédiées y trouver son profit, en devenir

plus fervente dans l'amour du bien et du souverain Bien, plus généreuse dans l'accomplissement de tous ses devoirs, plus appliquée à l'étude de la science : « *Adolescentia fervens sit ad diligendum, sufferens ad exercendum, congruens ad discendum* (1) ». Nul doute qu'avec le temps, elle n'apparaisse plus instruite, mieux formée, plus sage, et ne recueille dans la paix et dans la joie du Seigneur les fruits des premières années et des premiers efforts : « *Ætate doctior, usu tritior, processu temporis sapientior ; et veterum studiorum dulcissimos fructus metet* (2). »

Paris, 15 août 1897.

(1) S. Antonin. Summ. part. IV, tit. X, cap. v, 2.
(2) S. Hieron. ad Nepot. Epist. LII, n. 2.

CAIN ET ABEL

I

Les deux frères. — Deux catégories d'écoliers.

Caïn et Abel ouvrent la série des jeunes gens dont il est spécialement fait mention dans l'Ancien Testament et dont l'histoire peut servir à l'instruction de la jeunesse.

L'un et l'autre représentent deux types distincts, résumant à eux seuls l'humanité en général et, en se plaçant à un point de vue plus spécial, deux catégories d'écoliers, d'adolescents, de jeunes gens que l'on rencontre dans les maisons d'éducation et dans le monde : le premier personnifiant le vice, le second la vertu ; l'un faisant voir dans sa conduite jusqu'à quels effroyables excès peuvent entraîner des passions qu'on

néglige de combattre, l'autre jusqu'à quel point on attire les bénédictions célestes en s'efforçant de plaire à Dieu et en lui demeurant fidèle (1).

Ce sont ces deux physionomies si diverses, si opposées, que je veux, chers jeunes gens, proposer tout d'abord à votre étude. Elles sont toutes deux des plus instructives. Aussi consacrerai-je plusieurs entretiens à vous en révéler tous les traits. Le profit, je l'espère, n'en sera que plus grand pour vos âmes.

Mon dessein, dans ce premier entretien, est de mettre en relief, par un rapprochement naturel et une application analogique du récit sacré, tout d'abord la diversité des dispositions que font paraître les écoliers dans l'accomplissement de leurs devoirs religieux; puis la conduite de Dieu à l'égard des uns et des autres; enfin l'une des conséquences de cette diversité de dispositions, savoir : la désunion, la discorde et la ruine plus ou moins prochaine de la vie commune et du collège chrétien.

I

Après leur premier péché et leur expulsion du paradis terrestre, qui en fut le châtiment immédiat, Adam et Ève eurent deux fils. Lorsque Ève eut donné

(1) S. Ambrosius (Lib. I, *De Caïn et Abel*, cap. IV,) docet Caïn esse typum malitiæ, Abel virtutis. (Apud Corn. a Lap., *Comment. in Genes.*, cap. IV, 1.)

le jour au premier, dans l'orgueil et la joie de sa maternité, oubliant ses douleurs et ses angoisses, elle s'écria : « Gloire à Dieu ! j'ai acquis un homme (1). » Et le nom de Caïn, qui signifie en hébreu *possession, acquisition*, fut donné à ce premier enfant.

Peu de temps après, elle en eut un autre que, dans une sorte de prévision ou de pressentiment de sa fin tragique, elle appela Abel, nom qui signifie *deuil* (2).

Les deux frères grandirent sous les yeux de leurs parents ; bien qu'objets des mêmes soins, ils manifestèrent de bonne heure des inclinations différentes. Le premier s'adonna à la culture de la terre, le second à la garde des troupeaux (3).

Obéissant l'un et l'autre à la loi primordiale gravée par le Créateur au fond du cœur humain ; encouragés, du reste, par l'exemple de leurs parents, ils offraient au Seigneur des dons et des sacrifices (4). Mais l'Écriture nous fait remarquer que leurs dispositions, dans l'accomplissement de ce devoir, étaient bien différentes. Tandis qu'Abel, fidèle aux bons instincts de la nature autant qu'à l'impulsion de la grâce, immolait à Dieu les prémices de ses troupeaux, Caïn, cédant, au contraire, aux instincts d'une précoce perversité et rebelle aux leçons domestiques de religion, n'of-

(1) Hæva... concepit et peperit Cain, dicens : Possedi hominem per Deum. (Gen., IV, 1.)

(2) Rursumque peperit fratrem ejus Abel. (*Ibid.*, 2). — Videtur mater Eva præsagisse Abeli celerem necem. (Apud Cornel. a Lap., *loc. sup. cit.*)

(3) Fuit autem Abel pastor ovium, et Cain agricola. (Genes., IV, 2.)

(4) Docet S. Athanasius in illud *omnia mihi tradita sunt*, Cain et Abel a patre Adamo didicisse religionem et ritum sacrificandi. (Apud Cornel. a Lap., *loc. cit.*, 3.)

frait à Dieu que les rebuts des produits de la terre (1).

Dieu n'est pas insensible aux dons de sa créature. Mais autant il agrée les hommages spontanés d'un cœur droit et de mains innocentes, autant il a en horreur les hommages forcés, tardifs, calculés et mesurés d'un cœur indifférent et ingrat, d'une conscience souillée et coupable.

Aussi lisons-nous dans le texte sacré que « le Seigneur accepta les offrandes d'Abel et dédaigna celles de Caïn (2) ».

Je vous disais, en commençant, que ces deux frères résument à eux deux le genre humain et personnifient, en particulier, deux catégories d'écoliers et de jeunes gens que l'on rencontre au collège et dans le monde.

Il y a, d'une part, les bons écoliers et, de l'autre, les mauvais écoliers; il y a les jeunes gens chrétiens, pieux, et ceux qui ne le sont pas.

Les uns et les autres appartiennent souvent à des familles également honorables, où les croyances et les pratiques religieuses sont en honneur, où ils n'ont reçu que de bons principes et de bons exemples. Mais

(1) Factum est autem post multos dies ut offerret Cain de fructibus terræ munera Domino. Abel quoque obtulit de primogenitis gregis sui et de adipibus eorum. (Genes., IV, 3-4.) — « Ut offerret Cain de fructibus terræ », secundos scilicet et viliores fructus... Primos ergo et meliores fructus reservabat sibi Cain. » (Cornel. a Lap., *Comment. in Genes.*, cap. IV, 3.) — « Obtulit a fructibus terræ, non a primis fructibus primitias Deo. Hoc est primitias sibi prius vindicare, Deo autem sequentia deferre. » (S. Ambros., Lib. I. *De Caïn et Abel*, cap. VII et X.)

(2) Et respexit Dominus ad Abel et ad munera ejus. Ad Cain vero et ad munera illius non respexit. (Genes., IV, 4, 5.)

hélas! par une divergence que rien ne faisait prévoir, et qui tire sa cause des dispositions, des inclinations naturelles, des passions bonnes ou mauvaises, et surtout de la docilité ou de la résistance à la grâce, les uns ont du goût pour la vertu, les autres en ont pour le vice; ceux-là vont comme d'instinct au bien; ceux-ci vont comme par besoin au mal. En vain la sollicitude et la vigilance maternelles, en vain les conseils, les avertissements, les exhortations, les instances, les reproches paternels, les menaces elles-mêmes; en vain les efforts de maîtres chrétiens et dévoués, ont-ils essayé de redresser ces inclinations perverses, d'arrêter ces tendances vicieuses, de corriger ces volontés réfractaires au bien. Si l'on ne savait que l'homme, le chrétien, a le triste pouvoir d'abuser de sa liberté et de préférer le mal au bien, volontiers on croirait que ces écoliers, ces jeunes gens ont reçu le vice en partage et sont destinés à faire couler les larmes, à faire saigner les cœurs de ceux qui les aiment, à les plonger, de leur vivant, dans un deuil plus cruel que la mort.

Voyez plutôt quelle est la conduite de ces deux classes d'écoliers et de jeunes gens.

Le premier devoir du chrétien est de reconnaître théoriquement et pratiquement les droits sacrés de Dieu, de l'honorer, de l'adorer, de le prier, de lui offrir tous les hommages qu'il réclame en qualité de Créateur, de Maître absolu, de fin dernière.

Ce devoir, chers amis, vous le connaissez depuis

longtemps; vous l'avez pressenti, pour ainsi dire, dès avant même l'éveil de votre raison; ce devoir, on vous l'a inculqué, on vous l'a fait pratiquer, on s'est efforcé de vous le faire aimer, alors que vous n'en compreniez pas encore la nécessité et l'importance. Dans la suite, on vous en a exposé les raisons; ces raisons, vous les avez étudiées et comprises vous-mêmes. La notion plus précise des droits de Dieu et de vos devoirs envers lui vous a été un motif plus pressant de satisfaire à ces droits et de remplir ces devoirs.

En fait, comment vous en êtes-vous acquitté? Quelle a été, et quelle est actuellement votre conduite envers Dieu? Dans quelles dispositions le servez-vous?

Caïn et Abel offraient des sacrifices au Seigneur. Vous aussi, vous devez lui en offrir et, en réalité, vous lui en offrez chaque jour. Ces sacrifices, quels sont-ils? Il y a le sacrifice des lèvres, c'est-à-dire votre prière du matin et du soir; il y a le sacrifice auguste de l'autel, auquel vous avez l'insigne faveur d'assister dans vos maisons d'éducation chrétienne; il y a les sacrifices provenant de vos efforts vertueux, des résistances opposées à la nature mauvaise, aux tentations du démon, aux sollicitations et aux plaisirs du monde; les sacrifices provenant de l'accomplissement consciencieux de vos devoirs d'écoliers; il y a le sacrifice provenant aussi de toute action faite pour Dieu, inspirée par le désir de l'honorer, de le servir, de lui plaire,

et revêtant, de ce chef, un caractère sacré (1).

Or, voyez la différence qui existe entre la manière dont l'écolier, le jeune homme pieux, et celle dont l'écolier, le jeune homme dépourvus de piété s'acquittent de leurs devoirs envers Dieu et lui offrent les divers sacrifices énumérés plus haut.

Les uns ressemblent à Abel de qui il est dit qu'« il offrait au Seigneur les premiers-nés de son troupeau, choisissant ses plus gras agneaux pour les immoler en sacrifice (2). Ce choix, cette générosité dans les offrandes impliquent chez Abel une haute idée de celui à qui ces offrandes étaient faites, un désir marqué de lui plaire, un noble besoin de lui témoigner sa reconnaissance, une sorte de don de soi-même au Maître de toutes choses. Ainsi se comporte l'écolier chrétien envers Dieu. Le foi, la soumission, la reconnaissance, l'amour, inspirent chacun des actes par lesquels il se met en rapport avec Lui. S'il prie, ce n'est pas du bout des lèvres, d'une façon distraite, par contrainte et manière d'acquit; mais c'est de tout son cœur et par la noble inclination de la piété chrétienne dont il est animé. S'il assiste à l'adorable sacrifice, ce n'est pas en spectateur indifférent, mais c'est avec les sentiments d'une religion profonde et en associant l'offrande de tout son être à celle que

(1) Le mot sacrifice vient des mots latins *sacrum facere*. Tout ce qu'on fait dans une intention surnaturelle devient sacré et mérite, par conséquent, le nom de sacrifice, entendu dans le sens étymologique du mot.

(2) Abel quoque obtulit de primogenitis gregis sui, et de adipibus eorum. (Genes., IV. 4.)

Jésus-Christ fait de lui-même à Dieu; s'il communie, c'est avec le bonheur qu'un fils aimant éprouve à se jeter dans les bras de son Père, qu'un ami ressent à se reposer sur le cœur de son ami.

Oh! quel doux et ravissant spectacle présente l'adolescent chrétien dans l'accomplissement de tous ses devoirs de piété, et même dans l'exercice de tous ses autres devoirs! L'habitude de ramener tout à Dieu y imprime, pour ainsi dire, l'estampille de la piété et y répand une sorte de parfum qui monte vers Dieu comme l'odeur des sacrifices d'Abel.

Les autres, au contraire, ressemblent à Caïn dont l'Écriture dit qu' « après bien des jours, il offrait des fruits de la terre en présent au Seigneur (1). »

Après bien des jours, c'est-à-dire tardivement et comme par force, au lieu d'obéir au mouvement spontané d'une piété vive et généreuse. *Des fruits de la terre;* non des fruits choisis et exquis; non des primeurs, comme il est dit d'Abel qu'il offrait les prémices de son troupeau; mais des fruits quelconques, pris au hasard, offerts par manière d'acquit et, par conséquent, des fruits sans valeur. Voilà bien les dons que l'écolier sans piété fait à Dieu. Des dons, il faut en faire : le règlement est là qui prescrit la prière, l'assistance aux offices, les devoirs religieux. Il faut, bon gré mal gré, s'assujettir aux exigences de ce règlement qui s'impose. Mais comment prient-ils, comment assistent-ils au divin sacrifice, comment

(1) Factum est autem post multos dies ut offerret Cain de fructibus terræ munera Domino. (Genes., IV, 3.)

s'acquittent-ils de leurs exercices de piété, ces écoliers sans piété? Par force, avec ennui et dégoût, subissant en maugréant ces prescriptions à leurs yeux tyranniques. Eux aussi donnent à Dieu « des fruits de la terre »; mais quelles sortes de fruits, et les fruits de quelle terre? Des fruits desséchés par l'indifférence et la tiédeur; des fruits gâtés par le ver rongeur des passions qui les dominent; des fruits de la terre aride et sans eau de leur âme, terre envahie par les ronces des pensées mauvaises et les épines des désirs pervers.

Autant est doux et consolant le spectacle de l'écolier, du jeune homme pieux, autant est triste et navrant celui de l'écolier, du jeune homme sans piété. Dans le lieu saint, en présence du Seigneur, de ce Seigneur qui ne désire rien tant que de réjouir leur jeunesse, ils offrent un contraste frappant qui rappelle celui offert par Caïn et Abel.

II

Or, est-il dit dans le récit sacré, « le Seigneur eut pour agréables les présents d'Abel et dédaigna ceux de Caïn ».

Dieu voit tout. Dieu sait tout; il ne se laisse point tromper par les apparences; son regard scrutateur plonge jusque dans les dernières profondeurs des

êtres et y découvre sans effort les secrets les plus cachés.

En somme, Caïn et Abel faisaient également des offrandes à Dieu; mais ce que Dieu regarde, juge et estime, ce n'est pas tant l'acte accompli que l'intention qui préside à l'accomplissement de cet acte, et le mobile qui l'inspire (1).

Si le Seigneur regarda les présents d'Abel, c'est parce qu'il avait tout d'abord regardé Abel lui-même (2), et que, l'ayant regardé de ce regard qui « sonde les cœurs et les reins », de ce regard à qui rien n'est caché, il ne découvrit dans Abel qu'innocence, simplicité, foi, révérence, amour. Ce fut assez pour déterminer l'agrément divin, c'est-à-dire ce regard favorable sur les présents d'Abel, dont nous parle l'Écriture.

Dieu en agit toujours de la sorte partout où il rencontre ce qu'il rencontra dans Abel; et la piété sera toujours, de la part de Dieu, l'objet de la même récompense. Dieu, en effet, regarde l'écolier pieux; il le regarde avec satisfaction et bienveillance; et comme, pour Dieu, regarder c'est aimer, il aime cet écolier, et il lui fait sentir qu'il l'aime. Il le lui fait sentir par la paix qu'il répand en son âme, par les joies qu'il lui fait goûter dans la prière, par les impressions de grâce dont il le favorise dans ses communions, par

(1) Non Caini et Abelis munera Deus, sed corda intuebatur, ut ille placeret in munere, qui placebat in corde. (S. Cyprian., *Tract. de orat. Domin.*)

(2) Respexit Dominus ad Abel et ad munera ejus. (Genes., IV, 3.)

cette sorte de plénitude qu'il verse dans toutes les puissances de son être et qui sont comme l'effusion, l'envahissement de son divin esprit.

Chers jeunes gens, ayez la piété, servez le Seigneur avec piété, et vous ne tarderez pas à connaître, par une douce expérience, les récompenses que Dieu accorde à la piété,

Le Seigneur regarda Caïn de ce même regard scrutateur qui avait considéré Abel; et, au lieu de la simplicité, de l'innocence et de la foi; au lieu de la générosité et de l'amour, ce regard ne découvrit que duplicité, mensonge, égoïsme, dureté, passions de toute sorte. Aussi se hâta-t-il de détourner les yeux de ce spectacle et de rejeter avec mépris les présents de Caïn.

Ainsi fait-il à l'égard de l'écolier en qui des passions précoces, non réprimées, pas même combattues, empêchent l'épanouissement de la piété. Il détourne de lui son regard et, par suite, son cœur; il s'éloigne, il l'abandonne à ses passions et lui fait sentir cet abandon par l'absence de goût dans la prière, la communion, les pratiques religieuses. C'est le châtiment réservé à qui prétend exclure la piété de sa vie, à qui se borne à payer à Dieu sa dette d'hommages d'une façon purement matérielle et ne voit en Dieu qu'un étranger, qu'un maître exigeant et importun.

Fasse le ciel, chers amis, qu'aucun de ne vous connaisse la rigueur inexorable de ce châtiment. Ce serait pour lui le commencement, dans le temps, de la réprobation éternelle.

III

Caïn, voyant les dons de son frère agréés du Seigneur et les siens repoussés, en conçut une violente colère et une jalousie sourde dont son visage porta, dès ce moment, l'expression (1).

C'est là, mes amis, l'un des effets ordinaires que le spectacle de la vertu produit sur les cœurs des méchants. Le déplaisir, le dépit, la jalousie, l'aversion, la haine même s'insinuent peu à peu dans ces cœurs mauvais et s'y agitent tumultueusement, y soulevant parfois des tempêtes horribles. Et cela se conçoit. L'opposé de la vertu, c'est le vice ; le contraire du bien, c'est le mal. Or, le mal comme le vice, c'est l'œuvre de Satan ; tout ce qui touche à Satan, tout ce qui a des relations avec lui, participe à la haine dont il est et sera éternellement animé envers Dieu. Dieu c'est le bien, c'est la vertu. Toutes les fois que Satan, ou si vous aimez mieux, que le mal, le vice, rencontre sur son chemin le bien, la vertu, il en ressent un instinctif dépit, une irritation sourde ou violente, qui sont comme les fruits naturels de cette implacable aversion que l'esprit mauvais a vouée à Dieu et à tout ce qui ressemble à Dieu.

Or il n'est pas rare que dans une maison d'éduca-

(1) Iratusque est Caïn vehementer et concidit vultus ejus. (Genes., IV, 5.)

tion, un Patronage, une Société chrétienne, la vue habituelle, le contact continuel, l'exemple permanent des écoliers ou des jeunes gens vertueux soient pour ceux qui ne le sont pas et ne le veulent pas être une source de sentiments mauvais, d'animosité, d'aversion, de haine, capables de leur inspirer, comme à Caïn envers son frère Abel, les désirs les plus méchants, les résolutions les plus criminelles.

Car cette vue, ce contact, cet exemple sont une réprobation tacite, une protestation discrète, une condamnation indirecte de la conduite de ces écoliers et jeunes gens pervers. La seule présence d'un camarade vertueux met les autres à la gêne, les empêche de se montrer ouvertement tels qu'ils sont; elle est un obstacle qu'ils n'aiment pas à trouver sur leur route et dont il éprouvent, tôt ou tard, le besoin de se débarrasser.

Dès lors, vous pouvez entrevoir, mes amis, les conséquences funestes de cette diversité de dispositions dans des jeunes gens vivant sous le même toit, recevant la même direction, élevés dans le même esprit, moralement obligés à tendre vers le même but, qui est de servir Dieu et de devenir des chrétiens. Ces conséquences sont inévitables, à moins qu'une prudente et ferme autorité ne les prévienne, comme il arrive d'ordinaire, en supprimant tout élément disparate, — j'entends par là tout écolier animé de mauvaises dispositions, indifférent envers Dieu, sans piété, sans zèle dans l'accomplissement de ses devoirs religieux. —

L'une de ces conséquences, c'est la désunion, la division, la discorde, la ruine plus ou moins prochaine de la vie commune, du bon esprit, de la piété, et finalement la ruine matérielle des maisons qui abritent de tels écoliers.

IV

Et maintenant que vous connaissez les deux catégories possibles d'écoliers et de jeunes gens; maintenant que vous avez vu comment l'une et l'autre se comportent envers Dieu, et quels sont les résultats de leurs dispositions; à laquelle de ces deux catégories désirez-vous appartenir, mes jeunes amis? Est-ce à celle qui a le juste Abel à sa tête, ou bien à celle dont Caïn l'impie, Caïn le méprisé de Dieu, est le chef?

Ah! je ne saurais en douter, c'est dans la première que vous entendez prendre rang; c'est, du reste, la seule digne de votre choix, parce que c'est la seule digne de votre origine et de votre destinée, jeunes chrétiens, qui grandissez sous l'œil vigilant de la religion, comme autrefois les deux frères dont je vous ai parlé dans cet entretien grandissaient sous le regard plein de sollicitude de leurs parents, du premier homme et de la première femme. Ah! puissent vos mères selon la nature, puisse la sainte Église, votre mère selon la grâce, dire toujours de vous, de chacun de vous, ce qu'elles ont dit au jour de votre naissance tempo-

relle et de votre naissance spirituelle : *Possedi hominem per Deum;* Dieu m'a donné un fils, et ce fils est un homme, un homme juste et droit, un homme qui craint Dieu, l'aime et lui est fidèle.

CAIN ET ABEL

II

Caïn médite le meurtre d'Abel. La tentation.

J'ai proposé à votre étude, dans le précédent entretien, les physionomies si distinctes de Caïn et d'Abel, des deux premiers jeunes gens dont il est fait mention dans la sainte Écriture. Vous avez pu saisir le contraste frappant qu'elles offrent et dans ces deux types reconnaître une double catégorie d'écoliers et de jeunes gens.

Vous avez vu comment l'élève chrétien, le jeune homme pieux se comportent à l'égard de Dieu, et quelle est, par ailleurs, la conduite de l'élève, du jeune homme à qui la piété fait défaut. Vous savez comment, de son côté, Dieu se comporte à leur égard, quelles bénédictions il répand sur les uns, par quel abandon il punit les autres. Enfin, je vous ai dit quels sentiments provoquent dans le cœur de l'écolier, du jeune homme vicieux, dépravé, la parole, la conduite de

l'écolier, du jeune homme pieux et quelles sont les conséquences ordinaires de ces sentiments funestes.

Reprenons, dans le présent entretien, ce récit tout à la fois si instructif et si intéressant, et recueillons avec soin les nouvelles leçons qu'il nous offre.

Dans Caïn méditant le meurtre de son frère Abel je veux vous faire étudier, chers amis, le fait si commun, hélas! de la *tentation*. En suivant le texte biblique, je vous montrerai par quels miséricordieux moyens le Seigneur met le chrétien en garde contre la tentation et lui assure la victoire sur elle; et, d'autre part, comment celui qui est tenté, s'expose, par l'abandon de ces moyens, à être vaincu.

I

Caïn avait été outré du favorable accueil que le Seigneur avait fait aux offrandes d'Abel et du mépris qu'il avait témoigné pour les siennes. Blessé dans son orgueil et jaloux de la faveur témoignée à son frère, il en conçut un profond chagrin et entra dans une violente irritation. La colère, la tristesse, le dépit sont de mauvais conseillers; ils engendrent la jalousie, le désir de nuire; ils entretiennent dans l'esprit les pensées malveillantes et soufflent aux cœurs de méchants desseins.

Le Seigneur, voyant les mauvaises dispositions de Caïn et sachant à quoi elles le pouvaient conduire, entreprit de guérir ce cœur ulcéré... Dieu ne veut pas

que le pécheur s'obstine dans le mal et s'égare dans les voies tortueuses de l'iniquité ; il veut, au contraire, le ramener dans le droit chemin et l'y soutenir pour qu'il y marche sans défaillance.

Étant donc apparu à Caïn, il lui tint ce langage : « Pourquoi es-tu irrité, et pourquoi ton visage est-il abattu? Si tu fais bien, n'en recevras-tu pas la récompense? Et si tu fais mal, ne subiras-tu pas aussitôt la peine de ton péché? Mais si tu le veux, l'inclination qui te porte vers le mal sera soumise, et tu la domineras (1). »

Admirez, chers amis, la sagesse, la délicatesse, la condescendance de Dieu dans ces paroles qui sont à la fois un reproche et un encouragement. Dans son désir d'apaiser le cœur de Caïn, il commence par lui adresser une réprimande toute paternelle. Puis, il lui fait entrevoir les conséquences funestes de ses passions, s'il s'y abandonne sans contrainte, et, par contre, les heureuses conséquences de sa fidélité à poursuivre le bien et à l'accomplir. Enfin, pour le prémunir contre le découragement qui paralyse tout essai, tout élan généreux, il l'assure d'avance de l'efficacité de ses efforts, soutenus par la grâce (2).

(1) Dixitque Dominus ad eum : « Quare iratus es, et cor concidit te? Nonne si bene egeris recipies? sin autem male, statim in foribus peccatum aderit : sed sub te erit appetitus ejus, et tu dominaberis illius. » (Genes., IV, 6, 7.)

(2) Dico sensum (hujus vocis) esse quasi diceretur : « Potes, o Caïn, per arbitrii libertatem et gratiam meam tibi praparatam, tuæ concupiscentiæ et appetitui invidentiæ, tanquam mancipio, dominari. » (Cornel. a Lap., *Comment. in Genes.*, cap. IV, 7.)

Tel est le procédé ordinaire de Dieu à l'égard du pécheur, à l'égard de quiconque s'expose au péché, en posant le pied sur la pente qui y conduit. Dieu parle, il avertit, il menace, il encourage, il appelle. Il parle par la voix de l'Église et de ses ministres. Il parle par la voix des enseignements offerts aux chrétiens et contenus dans les saintes Lettres et dans les écrits des saints Pères. Il parle par la voix de la conscience, d'où part ordinairement le signal d'alarme. Il parle par la voix des multiples événements de la vie, par la voix des personnes et des choses. Cette parole de Dieu, qui de vous, chers amis, ne l'a pas entendue aux heures critiques, redoutables, surtout à l'heure de la tentation, vous disant ce qu'elle disait jadis à Caïn, vous le disant dans le même but. Ah! cette voix bénie de Dieu, cette voix bienfaisante et opportune, puissiez-vous toujours l'entendre! plus encore, puissiez-vous toujours l'écouter! « Si vous entendez la voix du Seigneur, vous dirai-je avec le Roi-Prophète, si vous l'entendez aujourd'hui, à l'instant même où en son nom je vous parle, ô vous qui hésitez, vous qui penchez vers le mal, vous qui avez laissé l'esprit mauvais vous envahir, vous qui déjà avez commencé à mal faire; de grâce, n'endurcissez point vos cœurs comme au jour où vos pères, c'est-à-dire ceux qui vous ont devancé dans la voie, subirent le choc des tentations dans le désert de cette vie (1). »

(1) Hodie si vocem Domini audieritis, nolite obdurare corda vestra sicut in exacerbatione secundum diem tentationis in deserto... (Ps. XCIV, 8, 9.)

Malheur à vous si vous fermez imprudemment l'oreille à cette voix salutaire, si vous méprisez les inspirations de la grâce, les avertissements de la conscience, les menaces divines! Vous roulerez dans l'abîme, vous subirez l'échec humiliant du péché; une faute vous entraînera à une autre faute; les infidélités s'accumuleront dans votre vie. Alors, inévitablement, vous en arriverez à l'endurcissement du cœur, à l'insensibilité de la conscience. La conscience, elle sera morte en vous. Vous n'aurez plus de conscience... Est-il, ici-bas, de malheur plus grand que celui-là?

Le Dieu que nous avons l'obligation de servir est un maître plein de sagesse et d'équité. Il ne nous demande rien, il n'exige rien qui soit au-dessus de nos forces; et s'il permet que nous soyons tentés, s'il le permet pour accroître nos mérites en nous fournissant des occasions de lui prouver notre fidélité, sa grâce nous est assurée dans une mesure suffisante, et c'est cette grâce, jointe à nos personnels efforts, qui nous fera triompher de toutes les tentations.

II

Le Seigneur, voulant ôter à Caïn un prétexte aux sentiments mauvais qui remplissaient son âme, lui dit donc : « Le penchant qui te porte au mal n'est pas plus fort que toi; si tu veux, tu peux t'en rendre maître (1) ».

(1) Sub te erit appetitus ejus, et tu dominaberis illius. (Genes., IV, 7.)

Que de fois peut-être, chers amis, sur le point de céder à la tentation qui vous sollicitait, avez-vous dit, pour imposer silence à votre conscience en alarme : « Cette tentation est trop forte. Il faut que je cède ! » Que de fois aussi peut-être, après avoir cédé, troublé par le remords de la faute commise, vous êtes-vous écrié : « C'était plus fort que moi, comment pouvais-je y résister? »

La réponse divine est toujours là pour condamner ce langage et vous dire : Non, non, la tentation n'est pas plus puissante que vous. S'il est vrai que vous avez une vive inclination au mal, il est vrai aussi que vous avez le moyen assuré de réagir contre elle. Vous avez votre volonté, dont le domaine s'étend à tout votre être, à tous ses mouvements et actes extérieurs, en même temps qu'à tous ses désirs, à toutes ses passions. C'est votre volonté qui leur commande et les gouverne; c'est elle qui leur donne leur vraie valeur morale (1). Qui de vous ne connaît l'axiôme : *Qui veut peut?*

Oui, qui veut peut; mais, sachons-le bien, pour pouvoir, il faut le secours, le concours de la grâce, c'est-à-dire l'intervention divine offerte en supplément à la faiblesse humaine, en complément à notre insuffisance personnelle. C'est en vain que nous nous flatterions d'éviter le mal et d'accomplir le bien, si nous ne nous assurions ce concours, cette intervention de Dieu, par d'humbles prières et par la réception des sacrements, lesquels nous mettent en relation

(1) Magna vis est voluntatis quæ nos efficit posse quod volumus et non posse quod nolumus. (S. Joa. Chrys., *Serm. de Zachæo.*)

directe avec Dieu et nous fournissent l'indispensable appui de Dieu. C'est assez vous dire, chers amis, que Dieu accorde son assistance à quiconque la réclame et l'attend avec confiance de son infinie bonté. Lui-même en a fait maintes fois la promesse ; il s'y est même engagé par serment.

Ne dites donc plus : Je ne peux pas! car vous pouvez ; et si vous pouvez, vous devez. Hélas! c'est pour n'avoir pas eu le courage de vouloir que vous êtes tant de fois déjà tombés dans le péché et que vous avez fait tant de concessions lamentables à vos passions trop exigeantes. C'est pour n'avoir pas voulu faire un usage suffisant ou, du moins, suffisamment noble de votre liberté que, pouvant choisir entre le bien et le mal, vous avez si souvent préféré le mal au bien.

Une autre cause de vos chutes est dans votre négligence à recourir aux moyens qui vous eussent rendus victorieux. Vous auriez dû retremper votre volonté faible, chancelante, à la source de toute force, en Dieu lui-même qui a dit : « Sans moi vous ne pouvez rien faire. » Vous auriez dû prier à l'heure de la tentation et, à mesure qu'augmentait pour votre âme le danger, redoubler d'instances et faire monter vers Dieu la clameur de votre détresse ; vous auriez dû vous approcher de la Table Sainte et vous « revêtir de l'armure de Dieu, pour pouvoir combattre contre Satan et triompher de ses assauts (1) ».

(1) Induite vos armaturam Dei, ut possitis stare adversus insidias diaboli. (Ephes., VI., 11.)

Au lieu de cela, vous avez négligé la prière; vous vous êtes éloignés de la Table Sainte; vous avez, du moins, rendu plus rares vos communions; vous vous êtes réduits à l'impuissance en demeurant seuls avec vos passions, seuls avec la tentation, seuls avec le tentateur. « Malheur, dit l'Esprit-Saint, à celui qui est seul, car il tombera, et une fois tombé, il n'aura personne pour l'aider à se relever (1). »

Caïn voulut rester seul et se passer du secours que Dieu lui offrait. En vain Dieu lui avait-il fait entrevoir, d'une part, les joies promises à la fidélité, lui disant : « Si tu fais le bien, n'en seras-tu pas récompensé? » et, de l'autre, le triste état d'asservissement résultant de l'infidélité : « Si tu fais le mal, le péché se tiendra à ta porte », tu seras en proie à la violence de tes passions, puis, ces passions assouvies, au remords de ta conscience, au trouble de l'esprit, à l'agitation du cœur, à la crainte de la juste vengeance et des terribles châtiments de Dieu (2). En vain avait-il mis à sa disposition le supplément indispensable de sa grâce qui lui eût fait maîtriser ses passions. Fermant son cœur à tout sentiment de confiance envers Dieu, comme il avait fermé l'oreille aux avertissements de sa bonté, Caïn ne pensa plus qu'à satisfaire ses désirs pervers.

(1) Væ soli quia cum ceciderit, non habet sublevantem se. (Eccles., IV, 10.)

(2) « *Peccatum in foribus* » : hic est vermis conscientiæ, mentis turbatio et indignatio, ira Dei capiti peccatoris imminens, tribulatio, angustia omnesque ærumnæ præsentes et æternæ, quibus Deus peccata punit. (Cornel. a Lap., *loc. sup. cit.*).

Se débarrasser de son frère, dont la présence lui devenait, de jour en jour, plus insupportable ; se venger ainsi des préférences dont ce frère était l'objet de la part de Dieu ; n'avoir plus devant les yeux ce vivant reproche de sa conduite, ces continuels exemples de piété, d'amour de Dieu, devint son idée fixe, et cette idée, il se promit de la réaliser à tout prix.

Tuer son frère, le fruit du même sein, l'objet d'un même maternel amour, n'était-ce pas un crime horrible, et d'autant plus horrible qu'il serait le premier de ce genre dont la terre eût été le témoin?...

Mais que peuvent les considérations les plus sages et les plus persuasives sur un cœur que la passion aveugle ? L'orgueil, la jalousie, la haine sont des vices meurtriers Si rien ne les arrête, ils précipitent aux excès extrêmes.

Ce que je dis de ces passions, on peut le dire, dans une certaine mesure, des autres passions, de tout mauvais penchant. Dès lors qu'ils ne sont pas combattus, ils poussent et entraînent, avec une irrésistible impétuosité, jusqu'aux dernières limites du mal.

Chers jeunes gens, prenez-y garde, car c'est pour vous une question de vie ou de mort. N'attendez pas que vos passions se soient développées et fortifiées pour les combattre, les affaiblir, les extirper. Attaquez-les à leurs débuts ; portez-leur des coups à la racine. Ne vous contentez pas de demi-moyens ; allez droit au but et coupez court au mal. Sans cela, il vous sera impossible d'y remédier efficacement.

Mettez surtout vos soins à combattre votre passion

dominante, à réprimer ses exigences, à ne lui faire aucune concession, sous quelque prétexte que ce soit. Pour peu qu'on fasse réflexion, il est aisé de constater que les plus grands crimes ont eu, comme point de départ, une passion en apparence peu dangereuse et peu alarmante. Pour ne parler que de Caïn, la cause initiale de son fratricide fut sa négligence dans le culte divin, son peu de soin à présenter au Seigneur des offrandes plus convenables. Et de même qu'il y a une connexion et une progression logique dans les vertus, il y en a une dans les défauts et dans les vices. La négligence dans le service de Dieu, la résistance à ses inspirations, conduisent facilement au mépris de Dieu, et ce mépris ouvre la porte à toutes les fautes et à tous les crimes (1).

Chers jeunes gens, cultivez donc la piété, car, dit l'Apôtre, « la piété est utile à tout ». C'est elle qui alimentera en vous la crainte révérentielle et l'amour filial envers Dieu; c'est elle qui vous fera recourir à Dieu et prendre appui sur Dieu; elle qui, vous mettant en possession des promesses de la vie présente, vous fera obtenir les biens de la vie future (2).

Résumant les divers enseignements de cet entretien, je vous dirai : Mes chers amis, ne vous exposez pas à la tentation; n'en faites point naître les occa-

(1) Quid miraris si pietatem non agnoscit qui non agnovit auctorem? (S. Ambros., Lib. II, *De Cain*, c. IX.)

(2) Exerce teipsum ad pietatem, nam pietas ad omnia utilis est, promissiones habens vitæ quæ nunc est et futuræ (I Timoth., IV, 7.)

sions par de la négligence dans l'accomplissement de vos devoirs envers Dieu. Écoutez la voix de Dieu qui vous avertit, vous signale le danger, vous invite à vous y soustraire. Ne laissez pas le découragement pénétrer dans votre âme et paralyser votre volonté, à l'heure critique de la tentation, mais comptez sur le secours divin dont l'intervention rendra vos efforts efficaces. Enfin mettez tous vos soins à combattre, dès le principe, les tendances défectueuses que vous aurez constatées en vous, vous souvenant de ces paroles d'un sage de l'antiquité citées par l'auteur de l'*Imitation* : « Enrayez le mal à ses débuts ; si l'on diffère, trop tardif est le remède (1). »

(1) Principiis obsta ; sero medicina paratur
Cum mala per longas invaluere moras.
(*Imit. Christi*, L. I, c. XIII, 5.)

CAIN ET ABEL

III

Caïn tue Abel. — Le péché de scandale.

En entendant le Seigneur lui adresser les avertissements et les exhortations que nous avons rapportés plus haut, Caïn vit bien que Dieu avait pénétré ses mauvais desseins. Mais, au lieu de sortir, par un mouvement généreux et décisif, de la voie criminelle où il venait de s'engager, il ne fit que s'y enfoncer davantage.

Dans sa résolution d'exécuter son projet de fratricide, il aborda son frère et, d'un air de feinte amitié, sur un ton qui ne laissait soupçonner aucune intention malfaisante, il dit à Abel : « Sortons ensemble, allons nous promener. » Dans sa confiante simplicité et sa tendre affection pour son frère, Abel accueillit avec empressement la proposition qui lui était faite. Ils partirent donc et lorsqu'ils furent dans la campagne, Caïn s'élança sur son frère et le tua (1).

(1) Dixitque Cain ad Abel fratrem suum : Egrediamur foras. Cumque essent in agro, consurrexit Cain adversus fratrem suum Abel, et interfecit eum. (Genes., IV, 8.)

« On frémit de pitié et d'indignation à ce souvenir du premier fratricide. Malgré l'extrême concision du texte sacré sur cette mort tragique, on s'en représente sans peine la scène sanglante : Caïn cédant à sa passion féroce et fondant à l'improviste sur son frère comme le fauve sur sa proie ; le terrassant, le frappant du poing, du pied, peut-être même de quelque objet tranchant ; faisant jaillir le sang des blessures, étreignant, tourmentant, frappant à coups redoublés sa victime, jusqu'à ce que l'immobilité de son corps ait démontré à Caïn que son désir est assouvi et que son frère est bien mort. La vision d'Abel se dresse elle aussi devant l'imagination avec une saisissante réalité ; on se représente la douce et tendre victime étendue sans mouvement sur le sol trempé de son sang ; ses yeux à demi fermés exprimant encore l'effarement, la stupeur, la terreur ; sa bouche entr'ouverte comme pour implorer la pitié de son bourreau ou pour lui reprocher son lâche attentat...

Et pourtant, chers amis, si lâche que soit cet attentat, j'en connais un plus lâche et plus exécrable encore, dont peuvent se rendre et dont hélas! se rendent coupables des chrétiens, des jeunes gens, des écoliers à l'égard de leurs semblables, de leurs frères selon la grâce : je veux parler du *péché de scandale*.

Chers jeunes gens, ce péché n'est malheureusement point rare, encore qu'il ne soit pas ordinairement inspiré par les mêmes sentiments de haine et de

vengeance homicides que ceux qui poussèrent Caïn à tuer son frère Abel. Toutefois il existe entre Caïn et le scandaleux de telles analogies, qu'il ne sera pas sans utilité de vous les faire étudier.

Qu'est-ce donc que le scandale? Entendez par là toute parole ou tout acte mauvais, pouvant porter les autres au mal, soit directement, soit indirectement. Il y a le scandale donné par légèreté, imprudence, d'une façon irréfléchie, par entraînement, par manière d'amusement ou par ostentation vaniteuse. Il y a aussi le scandale donné avec réflexion et délibération, inspiré par l'intention et le désir de nuire, par une sorte de besoin de communiquer le mal, de pervertir; ou bien encore par cette démangeaison de mal parler, si commune hélas! parmi la jeunesse.

L'une et l'autre sortes de scandale sont possibles partout, notamment dans les agglomérations importantes et, par conséquent, dans les maisons d'éducation. Le scandale s'insinue et se produit de diverses manières : par les paroles et les conversations, par les regards et par les gestes, par les lectures impies et immorales, par les actes et la conduite....

Sachez-le bien, mes amis, au fond de tout scandale il y a la mort ou la menace de mort ; non point la mort physique, si horrible soit-elle, mais la mort morale, la mort spirituelle, souvent même la mort éternelle.

Voilà précisément ce qui donne au péché de scandale une gravité particulière. C'est pourquoi je vous

disais, tout à l'heure, que ce péché, véritable fratricide moral, est plus grand que celui de Caïn. Vous comprendrez mieux la vérité de cette assertion après que je vous aurai indiqué les principaux traits caractéristiques du scandaleux et les moyens dont il se sert pour faire des victimes. Pour compléter ces indications, je vous dirai, en troisième lieu, quelles sont les funestes suites du scandale.

I

L'Écriture nous dit de Caïn qu'il avait mauvais visage (1). Cela n'implique pas une conformation irrégulière des traits, mais bien plutôt une expression de méchanceté, qui donnait à ces traits un aspect farouche.

Le scandaleux, lui aussi, a, pour l'ordinaire, mauvais visage. Quoi qu'il fasse pour le dissimuler, il y a dans sa physionomie l'empreinte plus ou moins visible du vice; dans son regard, dans ses allures, quelque chose de peu rassurant. Vous avez sans doute rencontré sur votre chemin de ces condisciples suspects, aux traits abattus, à l'air préoccupé; alors même qu'ils souriaient, qu'ils essayaient de s'étourdir dans des jeux bruyants, ils conservaient sur leur visage un indice qui vous faisait soupçonner quelque mystère caché. C'était le mystère d'une passion sourdement

(1) Concidit vultus ejus. (Genes., IV, 5.)

entretenue, mais qui avait besoin de faire éruption et de trouver son apaisement dans le scandale. Ce condisciple étrange et inquiétant, c'était un fauve à la recherche d'une proie ; c'était Caïn méditant la perte d'Abel.

Un autre principal trait du scandaleux — j'entends le scandaleux par malice, qui procède avec réflexion et dans le but bien arrêté de nuire, — c'est un sentiment de dépit, de basse jalousie provoqué par la vue de quelqu'un de meilleur que lui. Cette vue, ai-je dit plus haut, l'importune, le gêne, lui est un reproche désagréable et une condamnation de sa conduite. L'estime qu'on a pour ce camarade vertueux, la confiance qu'on lui témoigne, la bonne réputation dont il jouit, les succès qu'il obtient, l'irritent, excitent dans son cœur une animosité qui dégénère bientôt en haine. Alors naît le désir criminel de mettre un terme à cette estime, d'arrêter cette confiance, de ternir cette réputation, d'empêcher ces succès en pervertissant cette âme jusque là étrangère au mal.

D'autres fois, la sensualité est le mobile du scandaleux. La vue des charmes que la nature a répandus sur les traits d'un condisciple excite en son cœur dépravé le désir d'absorber à son profit une affection qu'il saura rendre coupable et conduire à des concessions désastreuses. C'est Caïn abordant son frère sous les dehors d'une cordiale amitié, lui proposant un plaisir innocent, mais lui dressant, en réalité, de criminelles embûches.

Chers jeunes gens, fuyez la société des scandaleux

et, dociles à la recommandation de l'Esprit Saint, « prenez garde de ne jamais lier amitié avec eux, car ce serait votre ruine » (1).

N'écoutez pas leurs paroles doucereuses, ne vous laissez point séduire par leurs flatteuses propositions, par leurs discours licencieux, qui s'insinuent perfidement, distillent leur venin et, semblables à la gangrène, altèrent et corrompent toutes les puissances de l'être (2).

II

Résolu à mettre en exécution son infâme projet, Caïn dit à son frère : « Sortons d'ici, allons dehors! *Egrediamur foras!* » Ainsi dit le scandaleux ; ce qu'il ne dit pas des lèvres, il le dit par ses exemples et par l'ensemble de sa conduite. Sortons des prescriptions ou des défenses de la règle ; sortons de la vie commune et des garanties qu'elle offre ; sortons de la réserve commandée par la modestie chrétienne ; sortons des limites trop étroites tracées par l'autorité ; sortons du milieu où nous suit le regard vigilant de nos maîtres ; sortons enfin de l'obéissance et du respect qui est dû à Dieu... Soyez certains, chers amis, que le scandale a ses principaux moyens de succès dans ces

(1) Cave ne unquam cum habitatoribus terræ illius jungas amicitias quæ sint tibi in ruinam. (Exod., XXXIV, 12.)

(2) Profana autem et vaniloquia devita... sermo eorum ut cancer serpit. (II Timoth., II. 16.)

écarts imprudents. On n'est pas resté là où Dieu voulait que l'on fût; on a voulu s'affranchir de toute contrainte, être son maître et faire entier usage de sa liberté. Est-il étonnant que l'on s'égare dans des voies tortueuses, et qu'on y trouve sa perte et celle des autres, ou tout au moins un dommage spirituel plus ou moins grand?

Ah! sachez-le bien, chers jeunes gens, si loin que vous alliez dans cette voie funeste, quelque soin que vous preniez, quelques précautions que vous apportiez pour vous soustraire aux regards des hommes, vous ne pourrez jamais échapper au regard pénétrant et clairvoyant de Dieu ; et quand le moment sera venu, ce Dieu juste et inexorable autant qu'il est bon et indulgent aujourd'hui, saura vous demander un compte rigoureux de votre conduite.

Prenez donc garde, ô vous qui seriez tenté de jouer le rôle infâme de Caïn et de dire à quelqu'un de vos frères en Jésus-Christ : « sortons d'ici, allons dehors, nous serons plus libres, personne ne nous verra » ; prenez garde! il y en a un, au moins, qui vous verra ; et celui-là est précisément celui à qui votre faute devrait rester cachée, étant celui dont le châtiment est le plus à craindre.

Et vous qui, jusqu'ici, avez été semblables au juste, à l'innocent Abel, prenez garde aussi d'ajouter foi à la parole mensongère et d'accueillir la proposition perfide d'un camarade mauvais ou seulement suspect.

Dans sa candeur exempte de défiance, Abel suivit

son frère et s'écarta avec lui dans les champs. Il est permis de croire que, plus d'une fois, il avait dû surprendre dans le regard de ce dernier une expression mal contenue de colère et de désir de vengeance, alors que le Seigneur agréait ses offrandes et dédaignait celles de Caïn. Que ne fut-il plus circonspect! Il se fût épargné une mort aussi tragique et à son frère un crime aussi horrible.

Chers émules d'Abel, méfiez-vous des Caïns qui pourraient, à l'insu de vos maîtres et malgré leur sollicitude clairvoyante, se glisser parmi vous. Je vous l'ai dit, ils ont généralement mauvais visage, comme celui qu'ils représentent; leurs allures, leur langage ont, dans les rapports journaliers, quelque chose qui trahit leurs sentiments intérieurs. Tenez-vous prudemment à distance de ces semeurs de mauvais conseils, de ces apôtres du mal, de ces conspirateurs contre la paix des consciences innocentes, de ces pervertisseurs, de ces séducteurs, de ces homicides et assassins des âmes.

Ne vous mêlez pas à eux, même sous prétexte de les amender; s'ils viennent à vous, sachez imposer silence à leurs propositions mielleuses, et, au besoin, n'hésitez pas à crier : *au loup!*

Ce sont là les conseils que l'Esprit-Saint lui-même vous donne, par la bouche de l'apôtre saint Paul, lequel qualifie les scandaleux de *méchantes bêtes, malæ bestiæ!* « Je vous exhorte et vous ordonne même, dit-il, au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ, de vous séparer et de vous tenir éloignés de tous ceux de vos

frères qui se conduisent d'une façon désordonnée, et non selon les enseignements et la tradition qu'ils ont reçus (1). » « Il y en a parmi vous, dit-il encore, qui sont désobéissants, parlant de choses vaines ; il y a des séducteurs, qui enseignent par la parole et l'exemple ce qui devrait rester ignoré, et qui, par là, bouleversent les maisons en y introduisant un mauvais esprit, des habitudes déréglées. Il faut leur fermer la bouche ; il faut les reprendre durement, car ils sont abominables aux yeux de Dieu et même des hommes, et incapables d'aucune œuvre bonne (2). »

Chers jeunes gens, vous étonnerez-vous de ce langage? Le trouverez-vous exagéré? Mais alors vous ignorez le prix d'une âme? Vous oubliez ce qu'a fait Jésus-Christ pour racheter les âmes? Vous comptez donc pour rien les blessures faites à une âme, la perte éternelle de cette âme? Eh quoi! vous faites de la vie du corps un tel cas, que vous n'avez pas d'expressions assez énergiques et indignées pour flétrir quiconque y porte atteinte, et vous trouveriez trop dures celles qu'emploie l'Esprit-Saint pour flétrir les séducteurs, les meurtriers des âmes?

Oh! comprenez mieux, jeunes chrétiens, ce que valent ces âmes baptisées, rachetées, nourries, enrichies

(1) Denuntiamus autem vobis, fratres, in nomine Domini nostri Jesu Christi, ut subtrahatis vos ab omni fratre inordinate ambulante et non secundum traditionem quam acceperunt a nobis. (II Thess., III, 6.)

(2) « Sunt enim... inobedientes, vaniloqui et seductores... qui universas domos subvertunt docentes quæ non oportet, mendaces, malæ bestiæ, abominati et ad omne opus bonum reprobi. Quos oportet redargui... quam ob causam increpa illos dure. (Tit., I, passim.)

et tant aimées par Dieu. Et, dès lors, efforcez-vous de rendre la vôtre digne de Dieu, et ne souffrez pas que personne vienne jamais la ravir à Dieu.

III

Après que Caïn eut consommé son crime, comprenant dans sa brutale évidence toute la scélératesse de sa conduite et saisi d'une terreur subite, il abandonna sur le sol ce frère qu'il venait de terrasser et s'enfuit à travers la campagne sans aucun but déterminé. Soudain la vision de Dieu se dressa devant lui, et, au milieu du silence de la nature, il entendit une voix qui disait : « *Caïn, qu'as-tu fait de ton frère* (1) ? » Une telle question, posée à un tel moment, eût dû accroître la terreur du fratricide et le jeter à terre dans l'attitude du criminel qui reconnaît sa faute, attend son châtiment ou implore la clémence de son juge. Loin de là, Caïn répond par un abominable mensonge et se dresse devant Dieu avec une inqualifiable impudence. « Où est mon frère? Je l'ignore; après tout, suis-je son gardien, moi (2) ? »

A tous ces traits reconnaissez le scandaleux? Aussi perfide que Caïn et plus perfide encore, il a profité, pour nuire à l'âme de son frère, du silence et des ténèbres de la nuit, des ombres et du secret de la soli-

(1) Et ait Dominus ad Cain : Ubi est Abel frater tuus? (Genes., IV, 9.)

(2) Qui respondit : nescio. Num custos fratris mei sum ego? (*Ibid.*)

tude ; il a choisi le moment où il se croyait à l'abri des regards qui surveillent, pour entraîner sa victime, la rassurer, lui arracher le consentement désiré ; il avait dit : « Nous sommes seuls ; personne ne nous verra, des murs épais, des ténèbres impénétrables nous protègent (1). » Et le coup mortel avait été porté !...

Et après?... « J'ai péché, a dit l'insensé, et il n'en est rien résulté pour moi de mal (2). » Ainsi avez-vous dit peut-être, ô vous qui, sans égard pour l'âme si respectable de votre frère, avez porté atteinte à ce que cette âme avait de plus noble et de plus précieux : sa foi, sa pureté, son tendre amour pour Dieu. Mais, au moment où vous avez accompli votre œuvre ténébreuse et meurtrière, Dieu s'est dressé devant vous, comme autrefois devant Caïn, Dieu qui vous disait aussi : « Qu'as-tu fait de ton frère? » Votre conscience, un instant troublée, le sentiment de la justice, longtemps émoussé et réveillé comme en sursaut, vous ont également crié : « Qu'as-tu fait de ton frère? »

Et, comme Caïn, au lieu d'avouer, vous avez nié. Au lieu de s'amollir, votre cœur s'est endurci plus encore. Au lieu de vous rendre, vous avez regimbé contre l'aiguillon. Au lieu de vous confondre dans une humiliation salutaire, vous vous êtes dressé dans un orgueil plein d'insolence. « Mon frère, où est mon frère? Est-ce que je le sais? Est-ce que je suis, par hasard, son gardien? »

(1) Tenebræ circumdant me et parietes cooperiunt me et nemo circumspicit me quem vereor. (Eccli., XXIII, 26.)

(2) Peccavi et quid mihi accidit triste? (Eccli., V, 4.)

Son gardien! Oui, vous deviez l'être, surtout si vous étiez son aîné d'âge; vous deviez l'être, car les chrétiens se doivent une mutuelle protection, et, tout en poursuivant les uns et les autres le bien, c'est pour eux un devoir de se mettre en garde les uns et les autres contre le mal (1). Au lieu de cela, vous avez été séducteur, corrupteur de votre frère, vous lui avez dressé des embûches et lui avez été une pierre de scandale. « Malheur, trois fois malheur à celui par qui le scandale arrive (2)! »

Oui, mes amis, le Seigneur juste et saint ne saurait souffrir qu'on défigure impunément cette œuvre, ce chef-d'œuvre de ses mains, de son cœur, qui se nomme l'âme chrétienne, pas plus qu'il ne souffrit, sans protester, l'effusion du sang innocent d'Abel. Vous savez en quels termes il proféra contre Caïn la malédiction encourue par son crime: « Qu'as-tu fait? reprit-il. La voix du sang de ton frère crie de la terre jusqu'à moi. Aussi, dès à présent, tu seras maudit sur cette terre qui a bu le sang versé par ta main; tu la cultiveras, sans qu'elle réponde à tes soins et te donne des fruits; tu seras errant et fugitif désormais à travers le monde (3). »

En vérité, n'y a-t-il pas dans ces paroles quelque

(1) Semper quod bonum est sectamini in invicem et in omnes. (I, Thess., v, 15.) Ne ponatis offendiculum fratri vel scandalum. (Rom., xiv, 13.)

(2) Væ homini illi per quem scandalum venit. (Matth., xviii, 7.)

(3) Dixitque ad eum: « Quid fecisti? Vox sanguinis fratris tui clamat ad me de terra. Nunc igitur maledictus eris super terram, quæ aperuit os suum et suscepit sanguinem fratris tui de manu tua. Cum operatus fueris eam, non dabit tibi fructus suos. Vagus et profugus eris super terram. » (Genes., iv, 10-12.)

chose d'effrayant? Mais si Dieu parle ainsi à qui tue le corps périssable, comment devra-t-il parler à qui tue l'âme, cette âme qu'il a créée pour l'immortalité? Tout à l'heure, je vous rappelais la parole d'anathème lancée par Jésus-Christ contre ceux qui attentent à la vie spirituelle de leurs frères : « Malheur à celui par qui le scandale arrive! » Vous savez ce qu'il ajoutait à l'adresse du scandaleux : « Mieux vaudrait pour lui qu'il fût jeté au fond de la mer avec une meule de moulin suspendue au cou, que de vivre et de scandaliser ces petits qui croient en moi (1). »

Pourrait-il mieux exprimer l'horreur que lui inspirent et la haine dont il poursuit ceux qui, portant préjudice à l'âme de leurs frères, renouvellent et perpétuent le crime de Caïn?

Ceux-là Dieu les repousse et les rejette, dès ici-bas, de sa face; il les condamne à une stérilité désolante, il imprime sur eux le signe caractéristique des maudits, dont il marqua jadis le front du fratricide Caïn (2).

Et pourtant, la justice divine ne saurait méconnaître les droits de la miséricorde. Si Dieu poursuit le pécheur impénitent, endurci, obstiné dans son crime, il accueille, il pardonne le pécheur qui s'humilie, avoue son péché, implore sa clémence. A Caïn qui disait au Seigneur : « Mon iniquité est trop grande

(1) Qui autem scandalizaverit unum de pusillis istis qui in me credunt, expedit ei ut suspendatur mola asinaria in collo ejus et demergatur in profundum maris. (Matth., XVIII, 6.)

(2) Posuitque Dominus Cain signum. (Genes., IV, 15.)

pour que j'en puisse mériter et espérer le pardon (1). » le Seigneur répondit : « Non, il n'en sera pas ainsi (2) ; » si tu le veux, tu remplaceras la malédiction par la bénédiction ; tu répareras ton crime et en obtiendras la rémission complète, de telle sorte que « là où l'iniquité a abondé, la grâce abonde et surabonde (3) ».

Caïn crut-il à cette parole de clémence? eut-il confiance en cette promesse miséricordieuse? Il est permis d'en douter, car le texte sacré ajoute : « Caïn, s'étant dérobé à la présence du Seigneur, erra fugitif et vagabond sur la terre et finalement se retira dans une région éloignée (4). »

Pour vous, jeunes gens, qui auriez, hélas! imité Caïn dans son crime, ah! vous ne le voudrez pas imiter dans son impénitence. Vous saisirez la main secourable que Dieu vous tend ; vous croirez à l'efficacité de la grâce qui vous est offerte. O vous qui avez donné du scandale et qui voudriez le réparer, réparez-le tout d'abord par les larmes du repentir, par un regret sincère, par une pénitence véritable ; priez ensuite, offrez des sacrifices au Seigneur pour ceux qui furent vos victimes. Efforcez-vous, par dessus tout, de substituer les bons exemples aux mauvais, d'édifier là

(1) Dixitque Caïn ad Dominum : « Major est iniquitas mea, quam ut veniam merear. » (Genes., IV, 13.)

(2) Nequaquam ita fiet. (*Ibid.*, 15.)

(3) Ubi autem abundavit delictum, superabundavit gratia. (Rom., V, 20.)

(4) Egressusque Caïn a facie Domini, habitavit profugus in terra ad orientalem plagam Eden. (Genes., IV, 16.)

où vous avez prêché le vice; et si, par un langage ou une conduite impie, vous avez été un obstacle à la foi de vos condisciples; si, par vos railleries, vos sarcasmes, vos attaques perfides, vous avez affaibli leurs croyances, ébranlé leurs convictions et compromis leur fidélité aux pratiques religieuses, réparez désormais ce scandale par une profession franche de votre foi, par le bon exemple d'une vie parfaitement chrétienne.

Que votre prudence, votre réserve, votre modestie, la dignité de votre maintien, la convenance irréprochable de votre conduite soient notoires à tous ceux qui vous entourent; et vous qui avez pu être, à une heure à jamais regrettable, les pervertisseurs de vos frères, soyez désormais leurs gardiens et leurs modèles.

ISAAC

L'obéissance et l'esprit de sacrifice.

Isaac est l'une des plus belles figures de jeunes gens dont nos saints Livres fassent mention. Il personnifie, en le représentant, le divin Sauveur du monde, la douce victime du Calvaire (1).

L'histoire de ce jeune homme, de cet enfant de promesse, dont la naissance, comme celle du Messie, fut annoncée par les anges, est remplie d'utiles enseignements. Toutefois je me bornerai, dans cet entretien, à en dégager le principal, celui qui se rattache au fait le plus saillant de la vie d'Isaac, je veux dire le sacrifice dont il fut, au moins en désir, la victime (2).

Le Seigneur, voulant mettre à l'épreuve la foi d'Abraham dont il avait résolu de faire le Père des croyants, lui dit : « Prends Isaac, ton fils unique, qui

(1) Oblatus est Isaac typus Christi. (Cornel. a Lap., *Comment. in Genes.*, XXII, 2.)

(2) Isaac vere hic fuit martyr, quia pro actu virtutis, scilicet ut obediret Deo, certæ morti se obtulit. (*Id.*, in vers. 10.)

t'est si cher, et va dans la terre de la Vision me l'offrir en sacrifice sur une des montagnes que je te montrerai (1). »

Mes chers amis, ce que Dieu demanda jadis à son serviteur Abraham, il le demande chaque jour à tous ceux qui sont engagés à son service. « Mon fils, dit-il à tout chrétien, par la voix de Salomon, mon fils, dès ton entrée à mon service, prépare ton âme à l'épreuve (2) ; » et encore : « Parce que tu étais agréable à Dieu, il a été nécessaire que l'épreuve te visitât (3). » L'épreuve à laquelle il plaît à Dieu de nous soumettre est celle des sacrifices qu'il nous demande ou nous impose : sacrifices de tout genre, les uns plus douloureux que les autres, tous contrariant notre nature et la faisant souffrir. Nous aurions mauvaise grâce à les repousser et à vouloir nous y soustraire, à murmurer contre Dieu qui les permet ou les exige, à nous abandonner au découragement et au désespoir, car ce serait oublier que « la vie présente est une milice (4) », et que ce n'est qu' « au prix de beaucoup de combats, d'épreuves et de tribulations que nous pourrons entrer dans le royaume des cieux (5) ».

(1) Tentavit Deus Abraham, et dixit ad eum : Abraham, Abraham ! At ille respondit : Adsum. Ait illi : Tolle filium tuum unigenitum quem diligis, Isaac, et vade in terram Visionis, atque ibi offeres eum in holocaustum super unum montium quem monstravero tibi. (Gen., XXII, 1, 2.)

(2) Fili, accedens ad servitutem Dei... præpara animam tuam ad tentationem. (Eccli., II, 1.)

(3) Et quia acceptus eras Deo, necesse fuit ut tentatio probaret te. (Job, XII, 13.)

(4) Militia est vita hominis super terram. » (Job, VII, 1.)

(5) Per multas tribulationes oportet nos intrare in regnum Dei. (Act., XIV, 21.)

En attendant qu'il plaise à Dieu d'éprouver votre foi, comme celle d'Abraham, en vous soumettant à des épreuves plus ou moins douloureuses, sa volonté, mes chers amis, est que vous vous soumettiez actuellement à celle par laquelle il veut sanctifier vos jeunes années et vous préparer aux rudes combats de l'avenir.

Cette épreuve est celle des sacrifices que vous demande journellement le fidèle accomplissement de la règle du collège.

Tel est l'enseignement pratique fourni par le récit que je viens de résumer et que je veux proposer à vos réflexions. Vous dire, en détail, comment votre règlement de collège vous offre l'occasion de renouveler sans cesse le sacrifice d'Abraham, et vous montrer dans les dispositions d'Isaac, la victime de ce sacrifice, le modèle de vos propres dispositions : ce sera le partage de ce nouvel entretien.

I

N'oubliez pas, mes jeunes amis, qu'une maison d'éducation est un lieu de probation, d'apprentissage à la vie, à la vie sérieuse, à la vie vertueuse, à la vie chrétienne. Les maîtres auxquels vos parents vous ont confiés ne vous sont pas des étrangers ; par le ministère qu'ils exercent auprès de vous, par le caractère sacré de prêtres ou de religieux dont ils sont investis, ils sont pour vous plus que des maîtres, ils sont des pères. Ils vous aiment comme des fils très chers ; ils

vous aiment d'autant plus tendrement, d'autant plus entièrement que leurs cœurs sont dégagés des attaches charnelles de la famille, et qu'après Dieu, ils n'ont personne qu'ils doivent aimer plus que vous ici-bas. Aussi vous aiment-ils chacun personnellement comme si chacun de vous devait seul être l'objet d'une tendresse exclusive, imitant en cela, comme en tout le reste, celui dont ils représentent et exercent auprès de vous la divine paternité.

Or à ces maîtres, à ces pères le Seigneur a dit, comme jadis à Abraham : « Prenez ces fils, chacun de ces fils si chers à vos cœurs, et menez-les dans la terre de la Vision, pour me les offrir en sacrifice sur la montagne que je vous indiquerai (1). »

Les maisons d'éducation chrétienne sont des « terres de Vision ». Là, en effet, on montre à l'enfant, à l'adolescent la voie dans laquelle il doit marcher, le terme vers lequel il doit tendre. Là le Dieu de vérité verse abondamment dans les esprits les flots de sa vivifiante lumière. Là le Dieu de pureté se montre dans l'éclat tempéré de sa grandeur et de sa bonté infinie, à ceux dont les cœurs sont purs. Heureux ceux qui vivent au sein de cette lumière et qui en reçoivent les bienfaisantes effusions! Oui, heureux, bienheureux sont-ils, car si le comble de l'infirmité physique pour l'homme, ici-bas, est d'être privé de la clarté du jour et de marcher dans les ténèbres, sans espoir

(1) Tolle filium tuum unigenitum, quem diligis, et vade in terram visionis, atque ibi offeres eum in holocaustum super unum montium quem monstravero tibi. (Genes., *loc. cit.*)

d'en sortir, le comble de la félicité morale et chrétienne ne doit-il pas être de cheminer en pleine lumière surnaturelle? Voilà sans doute pourquoi, parlant du bonheur des élus, le Sage le résume, en quelque sorte, dans ces paroles : « Dieu leur donnera l'éternelle clarté (1). »

Or dans cette « terre de Vision, » qui se nomme le collège chrétien, le Seigneur a disposé des montagnes. Entendez par là, mes jeunes amis, les divers sommets de perfection auxquels il veut vous voir parvenir. Bien que chacun de vous soit l'objet de sa paternelle bonté et reçoive de lui des grâces abondantes, la mesure de ces grâces n'est pas égale pour tous. Aussi bien, ne vous appelle-t-il pas tous au même degré de perfection, mais seulement au degré qui correspond à la mesure des grâces dont il vous a personnellement enrichis.

Quoi qu'il en soit, dès l'instant que Dieu a ainsi disposé sur votre voie des sommets auxquels il vous faut atteindre, c'est un devoir pour tous de travailler à y parvenir. Mais sachez-le, chers amis, et ne l'oubliez pas, quel que soit le sommet que vous deviez gravir, et sur lequel vous deviez vous tenir, il n'en est point où vous ne trouviez pas à immoler quelque chose de vous-mêmes.

C'est ainsi que l'entend celui au service de qui vous vous êtes engagés, dès votre enfance, et à qui vous voulez tous demeurer fidèles. Aussi a-t-il dit à vos maîtres : « Prenez ces enfants et menez-les sur la montagne pour me les offrir en sacrifice. »

(1) Et dedit illi claritatem æternam. (Sap., x, 14.)

Et, fidèles au mandat du Seigneur, ces maîtres ou plutôt ces pères, ont entrepris de vous conduire là où le voulait la divine Sagesse (1), semblables à Abraham obéissant à l'injonction de Dieu.

A l'exemple du saint patriarche, ils vous ont imposé le bois du sacrifice (2), je veux dire la règle qui détermine l'emploi de votre temps et vous précise, jour par jour et d'heure en heure, ce que vous devez faire; la règle, cette expression vivante et toujours actuelle de la volonté divine; la règle, ce frein puissant imposé à la liberté individuelle, cette digue opposée au caprice, cette direction sûre donnée à l'activité physique, intellectuelle et morale; la règle hors de laquelle, comme l'a judicieusement dit un auteur, « tout est gaspillage, déperdition et désordre (3). »

Ah! je sais bien que cette règle, par le seul fait qu'elle est une digue et un frein, est une gène et, par conséquent, une source de souffrance, de mortification, de sacrifices. Mais de cette gène l'Esprit-Saint nous dit qu'elle est « le garant de la force; que si elle pèse, c'est comme une glorieuse armure, et que ses liens sont des bandelettes salutaires (4) ».

Cette règle que Dieu vous impose et à laquelle vos maîtres, au nom de Dieu, vous soumettent, cette règle

(1) Igitur Abraham... consurgens... ducens Isaac filium suum... abiit ad locum quem præceperat ei Deus. (Gen., XXII, 3.)

(2) Tulit quoque ligna holocausti, et imposuit super Isaac filium suum. (*Ibid.*, 6.)

(3) Mgr Baunard, *Le Collège Chrétien*, La volonté et la force.

(4) Et erunt tibi compedes ejus in protectionem fortitudinis, et bases virtutis... et vincula illius alligatura salutaris. (Eccli., VI, 30, 31.) Cité par Mgr Baunard, *loc. cit.*

acceptez-la, respectez-la, observez-la, aimez-la. C'est ainsi, vous n'avez point de peine à l'admettre, que doit être reçu tout ce qui vient de Dieu. Gardez-vous bien de voir dans ses prescriptions un odieux asservissement de votre volonté, une violence faite à votre liberté ; cette règle n'est, en définitive, que le commentaire pratique de la loi divine, de l'Évangile, qu'une interprétation discrète des désirs de Dieu à votre égard.

Gardez-vous bien aussi de voir en vos maîtres des geôliers, qui vous détiennent captifs dans l'enceinte étroite de la règle ; des policiers impitoyables, chargés de faire brutalement respecter les ordonnances, armés du châtiment contre les infracteurs. Ils ne veulent être et ne sont, en réalité, que les auxiliaires de Dieu dans l'œuvre sublime qu'il poursuit en chacun de vous ; ils n'ont en vue que votre perfection et formation morales, que votre bonheur présent et futur.

Dès lors, soyez-leur soumis et, comme le jeune Isaac, prenez sur vos épaules le bois de votre sacrifice et suivez avec les mêmes dispositions que lui ces pères qui, sur l'ordre de Dieu, vous mènent à l'autel où, victimes, vous devez être immolés.

II

Comme ils s'avançaient tous deux ensemble, dit le récit sacré, Isaac dit à son père : « Mon père, voici le

feu et le bois : où est la victime de l'holocauste (1) ? »

Mes chers amis, si vous étiez tentés de poser la même question, je vous répondrais : la victime c'est vous; l'holocauste, c'est le renoncement continuel à votre volonté; c'est l'immolation très réelle de vous-mêmes. Oui, oui, c'est un holocauste que ce lever matinal, dès le premier appel de la cloche; c'est un holocauste que cette tension d'esprit, durant des heures entières, pour éclaircir un texte obscur ou résoudre les difficultés d'un problème, pour fixer dans la mémoire des notions arides, les nuances et la valeur des mots, les diverses lois du langage; c'est un holocauste de jouer lorsqu'on aimerait mieux travailler, de travailler lorsqu'on aimerait mieux jouer; un holocauste de vivre en société lorsqu'on préférerait la solitude, un holocauste que ce silence et cette concentration en soi à l'âge de la mobilité et de l'expansion exubérante.

Cet holocauste, il le faut accepter et, comme Isaac, se laisser lier et s'apprêter à être immolé. Voyez le fils d'Abraham. Pas un cri de terreur, pas une protestation contre cette mort insolite et imprévue, venant brutalement anéantir les espérances d'une riante et robuste jeunesse (2) ; pas une prière pour supplier qu'on l'épargne. Il ne voit dans son père que le représentant de Dieu,

(1) Cumque duo pergerent simul, dixit Isaac patri suo : « Pater mi... ecce ignis et ligna : ubi est victima holocausti? » (Genes., v, 6, 7.)

(2) Isaac erat 25 annorum, in flore ætatis, sperans adhuc vivere centum annos, multamque habere sobolem et familiam ; quæ omnia, amore Dei morti se offerendo, præcidit, spesque suas omnes abrupit : hac enim de causa, juvenibus acerbissima est mors, quæ senibus est tolerabilior. (Cornel. à Lap., *loc. cit.*, 10.)

exécutant la volonté de Dieu; il puise dans cette vue la force d'imiter l'exemple paternel et de se soumettre aveuglément à cette même volonté divine. Cela ressort manifestement du texte sacré, lequel se borne à dire : « Et ils arrivèrent au lieu que Dieu avait indiqué. Abraham y érigea un autel et disposa le bois dessus; et lorsqu'il eut lié Isaac son fils, il le plaça sur l'autel, au-dessus du tas de bois. Alors il étendit la main et saisit le glaive pour immoler son fils (1) ».

Imitez, chers amis, la docilité, la soumission d'Isaac. Inspirez-vous des mêmes motifs que cet intrépide jeune homme. Voyez, comme lui, dans vos maîtres les représentants authentiques de Dieu. Soyez persuadés qu'en leur obéissant vous obéissez à Dieu lui-même, et que lorsque Dieu commande, il a toujours en vue le bien de ses créatures. En conséquence, obéissez-leur avec promptitude et docilité, sans trouver à redire à ce qu'ils vous ordonnent, sans jamais répliquer aux observations qu'ils vous font. Laissez-vous placer sur le bûcher du sacrifice où Dieu vous veut, et une fois là, laissez-vous immoler sans mot dire. En d'autres termes, laissez-vous lier par la règle; immolez à la règle votre volonté et votre liberté, en vue de Dieu et pour l'amour de Dieu : c'est en cela que consiste l'obéissance chrétienne.

(1) Et venerunt ad locum quem ostenderat ei Deus, in quo ædificavit altare et desuper ligna composuit; cumque alligasset Isaac filium suum, posuit eum in altare super struem lignorum. Extenditque manum et arripuit gladium, ut immolaret filium suum. (Genes., v, 9, 10.)

III

La nature chez vous, il est vrai, souffrira de cette sujétion, de cette abdication de votre volonté si avide d'indépendance. Mais quels avantages immenses vous vous serez procurés pour le présent et plus encore pour l'avenir! En obéissant, en vous soumettant à l'autorité qui préside à la direction de votre vie d'écoliers, en vous conformant à tous les points des règlements disciplinaires du collège, vous aurez trempé votre caractère, fortifié votre volonté pour des sacrifices bien autrement douloureux dont l'avenir vous réserve les occasions inévitables; vous aurez fait l'apprentissage du gouvernement de la vie en vous exerçant à devenir des hommes de devoir. Car, sachez-le bien, jeunes gens, il n'y a de vraie autorité que là où il y a l'esprit d'obéissance, et celui-là seul est apte à commander qui sait obéir.

Du reste, à ne considérer que votre âge et votre condition actuelle, il vous est souverainement avantageux d'obéir et d'être constamment soumis à une loi qui préside à votre éducation et en règle tous les détails. Vous êtes à l'âge de l'inexpérience et des illusions, à l'âge de la légèreté, de la mobilité dans les pensées, les impressions et les désirs; à l'âge des caprices et de la fantaisie. Vous avez donc besoin d'être guidés, maintenus, assujettis, ramenés à la réalité, au devoir. Vous avez besoin d'une autorité qui refrène

votre volonté indépendante, qui modère la fougue de vos désirs; vous avez besoin d'une discipline qui assouplisse et harmonise en vous des facultés pleines de promesses et de dangers.

C'est donc un bien réel et un inappréciable bienfait pour vous, chers jeunes gens, que cette loi du règlement, qui a pour but de détruire ou tout au moins, de réprimer vos tendances mauvaises; que cette loi du travail, qui a pour but de remédier à votre ignorance et d'orner vos esprits de connaissances utiles; que cette loi de la religion et de la piété, qui a pour but de détacher vos cœurs du monde, de ses plaisirs, de ses vains honneurs, de ses faux biens, et de les affectionner au bien suprême, qui est Dieu.

Vous savez ce qui advint au moment où le saint vieillard Abraham s'apprêtait à donner le coup de la mort à son fils bien-aimé. Un ange du Seigneur retint le bras de l'héroïque père. Dieu s'était contenté de mettre sa foi et la docilité de son fils à l'épreuve. Mais si l'immolation matérielle n'eut pas lieu, elle n'en fut ni moins réelle dans l'esprit d'Abraham et d'Isaac ni, par conséquent, moins méritoire aux yeux de Dieu.

Aussi le Seigneur eut-il à cœur de les récompenser tous deux. En épargnant Isaac et en lui accordant la vie, il rendit cette vie heureuse, pacifique, prospère, et la combla des bénédictions célestes (1). Quant à

(1) Apparuitque ei Dominus et ait : Ero tecum et benedicam tibi... Benedixitque ei Dominus. Et locupletatus est, et ibat proficiens atque succrescens, donec magnus vehementer effectus est., (Gen., XXVI, 2-3, 12-13.)

celle d'Abraham, elle fut prolongée jusqu'à une extrême vieillesse et consolée par une nombreuse et glorieuse postérité (1).

Pour vous, mes chers amis, la règle vous immole réellement et constamment, et votre mérite consiste à subir cette immolation ou plutôt à l'accepter avec générosité, avec amour, avec joie.

Le Seigneur saura bien vous en récompenser, dès ici-bas, comme il récompensa Abraham et Isaac en qui, suivant la promesse divine, devaient être bénies toutes les nations de la terre (2).

Cette récompense, quelle sera-t-elle? « Honore ton père et ta mère, est-il dit dans l'Écriture, afin de vivre longuement (3). » Par l'obéissance vous aurez honoré, durant les années de votre adolescence, vos supérieurs et vos maîtres, qui furent pour vous, je l'ai dit, des pères et, jusqu'à un certain point, des mères, tant il y eut dans leur autorité d'affection, de sollicitude, de délicatesse exquise et d'infatigable dévouement. Vous vivrez dans leur estime et ils conserveront votre souvenir. Vos compagnons d'étude se souviendront, eux aussi, de votre docilité, de votre soumission exemplaires, et leur mémoire en gardera une impression que le temps n'effacera point.

(1) Per memetipsum juravi, dicit Dominus, quia fecisti hanc rem et non pepercisti filio unigenito propter me. Benedicam tibi, et multiplicabo semen tuum sicut stellas cœli et velut arenam quæ est in littore maris. (Genes., XXVI, 16. 17.)

(2) Et benedicentur in semine tuo omnes gentes terræ, quia obedisti voci meæ. (*Ibid.* 18.)

(3) Honora patrem tuum et matrem tuam, ut sis longævus super terram. (Exod. XX, 12.)

Au reste, la promesse divine que je vous rappelais tout à l'heure a souvent sa réalisation littérale ; et l'on peut dire en toute vérité, s'appuyant sur l'expérience, que l'habitude de se dominer, l'obéissance au devoir, surtout aux devoirs qu'impose la vie chrétienne et vertueuse, sont autant de causes bénies de longévité.

Quoi qu'il en soit, mes amis, dès maintenant votre récompense sera la satisfaction intime provenant du témoignage approbateur de votre conscience ; la bénédiction de Dieu répandue sur vos travaux pour les féconder, leur assurer un succès légitime ; l'aptitude à mener plus tard, dans les divers milieux où il plaira à la Providence de vous appeler, une vie régulière, ordonnée, soumise en tout au devoir et par-dessus tout à la volonté de Dieu.

ISMAEL

L'Eucharistie.

Qui de vous, chers amis, ne s'est senti ému en lisant ou en entendant la touchante histoire d'Agar et d'Ismaël? Qui de vous ne s'est apitoyé sur le sort de cette pauvre esclave errante et de son fils mourant de faim et de soif dans le désert? Qui de vous n'a béni la Bonté divine d'avoir si opportunément pourvu à la détresse de ces deux infortunés et de les avoir arrachés, sinon par un miracle, du moins d'une façon inespérée, à une mort imminente?

C'est ce récit que je vais remettre sous vos yeux afin d'en dégager une nouvelle instruction pour vos âmes.

Abraham ayant épousé Sara et n'en ayant pas eu d'enfants, prit pour épouse un femme égyptienne, du nom d'Agar, qu'il avait à son service (1). De cette femme il eut un fils qu'il nomma Ismaël.

(1) Quoique contraire à l'institution primitive du mariage, la pluralité des femmes, en vertu d'une dispensation particulière de Dieu, fut permise aux Patriarches. (Cf. Glaire, *La Sainte Bible selon la Vulgate.*)

Mais le Seigneur ayant fait à Abraham la promesse de lui donner un enfant de Sara, celle-ci conçut et mit au monde, au temps prédit par Dieu, un fils qui fut nommé Isaac. L'enfant grandit et fut sevré, et Abraham fit un grand festin au jour de son sevrage. Mais Sara, ayant vu le fils d'Agar l'Égyptienne se raillant d'Isaac, dit à Abraham : « Chasse cette servante et son enfant; jamais le fils de l'esclave ne sera héritier avec mon fils Isaac. » Abraham n'osa point résister aux fières exigences de son épouse, et, malgré qu'il lui en coûtât de procéder à cette brutale expulsion, s'étant levé de grand matin, il prit du pain et une outre pleine d'eau, les remit à Agar et la renvoya avec son fils...

Agar, étant sortie de la maison d'Abraham, errait dans le désert de Bersabée. Et quand l'eau de l'outre fut consommée, elle laissa son fils couché sous un arbre et s'éloigna de lui pour ne le point voir mourir. Elle était là, accablée de douleur et pleurant amèrement, lorsqu'un ange l'appela du ciel et lui commanda de prendre soin de son fils, parce qu'il devait être le chef d'un grand peuple. En même temps, Dieu lui ouvrit les yeux; elle aperçut un puits plein d'eau; elle y alla remplir l'outre et donna à boire à son enfant. Et Dieu fut avec lui; et il grandit, demeura dans le désert et devint un jeune homme habile à tirer de l'arc (1).

(1) Gen., XXI, 1-30.

Tel est, mes amis, dans sa naïve et éloquente simplicité, le récit de la Sainte Écriture.

Bien des applications morales pourraient être faites de ce récit. Pour moi, je vous y montrerai une image frappante de la vie chrétienne ; puis, à l'aide d'analogies tirées du texte même du Livre sacré, je vous montrerai dans l'eau dont le jeune Ismaël fut abreuvé au désert une image non moins frappante de la sainte Eucharistie. Cela m'amènera à vous parler de son influence salutaire sur le jeune chrétien et des devoirs qui lient ce dernier vis-à-vis d'elle.

I

Ismaël doit le jour à une servante, ou, pour traduire plus fidèlement le texte sacré, à une esclave, à une femme de condition inférieure, destinée à servir sous la dépendance de maîtres pouvant disposer d'elle selon leur bon plaisir.

Ismaël personnifie tout homme venant en ce monde. Lui aussi est fils de l'esclave, car la femme à laquelle il doit le jour l'a conçu dans le péché (1), qui est le pire des esclavages et le suprême asservissement. La grâce baptismale l'a affranchi et ennobli en faisant de lui un enfant de Dieu. Mais il est et sera toujours vrai qu'il est né dans l'esclavage du péché et la servitude de

(1) Quoniam in iniquitatibus conceptus sum et in peccatis concepit me mater mea. (Ps. L, 5.)

Satan. Toujours aussi, il se ressentira de sa condition primitive en portant au dedans de lui-même des instincts et des inclinations qui lui rappelleront à quelle race il appartient et quel sang vicié a été, à sa naissance, inoculé dans ses veines.

Agar s'enfuit avec son fils dans le désert. Ils errent ensemble sous un soleil brûlant et foulent aux pieds un sable aride. Après avoir marché quelque temps, ils s'arrêtent, découragés, brisés de fatigue, exténués, n'ayant plus une goutte d'eau pour apaiser leur soif, menacés de périr d'inanition dans cette solitude affreuse, privés de tout secours humain.

Le monde est aussi un désert; l'Écriture l'appelle une terre aride et sans eau, brûlée par le soleil ardent de toutes les convoitises. Le voyageur qui chemine à travers ce désert ne tarde pas à en découvrir toute l'horreur. Car vainement y cherche-t-il une source rafraîchissante à laquelle il puisse s'abreuver et étancher la soif qui le dévore : soif de bonheur et de consolation, soif de force et d'appui, soif de vérité et d'amour, soif d'infini. La source existe pourtant; incessamment elle épanche ses eaux fraîches et pures; à tous, sans exception, il est permis de s'y venir abreuver. Que dis-je? tous, sans exception, ont le devoir de le faire, s'ils veulent justifier leur titre de chrétiens et répondre aux désirs de celui qui a mis à leur disposition ces eaux divinement salutaires. Trop souvent, hélas! l'homme demande aux créatures d'apaiser la soif qui le tourmente au désert de ce monde; et trop souvent aussi les créa-

tures sont impuissantes à répondre à son appel et à secourir ses besoins.

Comment ce qui est fini et créé, comment ce qui est souillé, pourrait-il procurer le bonheur pur et sans limite, répondre à ces aspirations incessantes et toujours grandissantes d'un cœur fait pour recevoir la plénitude du bien suprême et infini?

Et, ne trouvant sur la terre, parmi les créatures qui l'attirent et qui le trompent, aucun apaisement à cette soif qui le dévore, l'homme exilé, errant à travers ce désert aride, laisse peu à peu pénétrer en son âme le découragement qui accable et la tristesse désespérante qui tue... (1).

Hélas! mes amis, que le nombre est grand de ces désabusés de la vie, qui, n'ayant rêvé que plaisirs, jouissances, enchantements de toutes sortes, ne trouvent, en réalité, que vide, déceptions, amertume, absence de tout ce qu'ils avaient espéré rencontrer et posséder!...

Et à côté de ceux-là, il y a la multitude non moins considérable des chrétiens qui ne voient dans le service de Dieu que joug pénible et fardeau pesant; qui marchent dans la voie des préceptes, mais d'un pas lent et découragé, et accomplissent leurs devoirs de chrétiens sans goût, sans enthousiasme, sans cette allégresse qui caractérise les vrais enfants de Dieu. Leur cœur, il est sec et aride, leur volonté, elle est dépourvue d'énergie...

(1) Multos enim occidit tristitia (Eccl., xxx, 25.)

Et, ce qu'il y a de plus triste, c'est de rencontrer parmi la jeunesse cette apathie, cette absence d'ardeur et d'élan, ce dégoût à l'endroit des choses de la foi et de la piété; c'est de trouver ce spectacle, affligeant entre tous, même au sein des maisons chrétiennes.

C'est d'ordinaire entre quinze et vingt ans que se produit le fait que je vous signale.

Pour un certain nombre d'écoliers, c'est la période funeste de la crise. Les illusions, l'attrait du monde, de ses vanités, de ses plaisirs, envahissent alors l'esprit et le cœur de l'adolescent inexpérimenté et sans défiance. L'amour de Dieu, le goût de la vertu n'ont plus assez d'empire sur lui, pour contrebalancer l'influence des créatures, la séduction du monde extérieur. On vit dans des régions idéales, on se nourrit de chimères, en attendant que l'on puisse satisfaire des penchants auxquels on n'a pas la force de résister.

Que d'Ismaëls, gisant sur le sol d'une vie molle et négligente, le cœur desséché par des passions mal contenues, par des aspirations inquiètes, par des désirs dépravés sans cesse renaissants!...

Ils sont là, sous les yeux de leurs maîtres, parfois aussi sous les yeux de leurs mères, qui devinent plutôt qu'ils ne découvrent, le mal caché, auquel ils voudraient tant porter remède!...

Le texte sacré nous dit : « Agar, voyant son enfant qui se mourait, s'assit à quelque distance de lui, comme pour se dérober à ce déchirant spectacle,

et, s'abandonnant à sa douleur, elle se répandit en gémissements plaintifs (1). »

Peut-être y a-t-il ici de ces infortunés jeunes gens, dont le sort, au moral, est celui d'Ismaël.

Pauvres enfants! vos mères chrétiennes assistent comme Agar à votre agonie. Leur regard clairvoyant a pénétré ce mystère douloureux de dépérissement moral, triste fruit des passions qui s'agitent en vous et vous dominent; et, avec cette puissance d'intuition qui les caractérise, elles voient venir cette mort de l'âme, mille fois plus redoutable et déchirante pour leur cœur de chrétiennes que celle qui frappe le corps. Comme Agar, elles pleurent; comme elle aussi, elles prient. Ah! qui dira avec quelle ferveur de supplication, avec quelle intensité de désir?... Ainsi fera plus tard, sous la loi d'amour, une autre mère, Monique, pleurant sur les égarements de son Augustin et demandant sa conversion par des prières instantes. Nous savons par quelles paroles Ambroise, le saint évêque de Milan, encouragera le zèle et la confiance de cette mère admirable : « Le fils de tant de larmes, dira-t-il, ne saurait périr! »

Non, mères affligées, qui pleurez sur vos fils égarés et offrez pour eux vos prières, non, ces fils doublement aimés ne sauraient périr! Vos larmes et vos supplications sont trop agréables à Dieu pour qu'il ne vous exauce pas et ne ramène pas ces pauvres enfants

(1) Et abiit, seditque e regione procul quantum potest arcus jacere dixit enim : Non videbo morientem puerum. Et sedens contra, levavit vocem suam et flevit. (Genes., XXI, 16.)

des régions arides et désolées du mal où ils s'étaient imprudemment engagés.

Mais, vous aussi, chers *égarés*, infortunés prodigues, vous que les passions emportent, vous dont la vie morale est menacée ou atteinte, vous dont le cœur est, depuis de longs mois peut-être, privé des joies fraîches et pures qui faisaient le charme de votre adolescence : ah ! comme Ismaël, levez les yeux au ciel et priez, ne fût-ce que du regard, le Père des miséricordes.

S'il est vrai que Dieu exauce la prière du juste, il ne repousse pas celle du pécheur qui se repent, qui désire recouvrer sa grâce et rentrer dans la voie du bien dont il s'est écarté.

« Le Seigneur, dit l'Ange à Agar, a entendu la prière de ton enfant. » Priez donc, enfants, jeunes gens, vous tous enfin qui êtes engagés dans le désert de la vie et que la mort menace. Dieu, je vous le répète, n'est jamais sourd à la prière de qui l'invoque ; et lorsque cette prière est un cri de détresse, lorsqu'elle est l'humble et fidèle expression du repentir, un suppliant appel au secours d'en-haut, Dieu se penche aussitôt, avec une indicible pitié, vers celui qui le prie, et fait jaillir en sa faveur, pour qu'il y puise à souhait, la source vive et vivifiante de sa grâce (1).

(1) Sic quandocumque voluerit Deus, licet in solitudine simus, et in extremis afflictionibus, nullamque spem salutis habeamus, nullo alio opus habebimus, divina gratia nobis omnia suppeditante. Nam si ejus gratiam nacti fuerimus, nullus nobis prævalebit, sed nos potentiores omnibus erimus. (S. Joan. Chrys., *Homil.* 46.)

II

« Agar, ayant levé les yeux, vit auprès d'elle un puits rempli d'eau. Et en ayant recueilli dans l'outre, elle donna à boire à l'enfant (1). »

Le Seigneur fit-il jaillir en faveur de cette pauvre mère et de son fils une source miraculeuse; ou bien, dans sa douleur, aveuglée qu'elle était par ses larmes, Agar n'avait-elle pas aperçu tout d'abord le puits dont l'Écriture fait mention? L'une et l'autre hypothèses sont plausibles. Quoi qu'il en soit, on comprend quels transports de joie la vision inespérée de ce puits causa à cette mère désolée; avec quel empressement elle vint puiser cette eau rafraîchissante, avec quelle émotion de bonheur elle versa sur les lèvres desséchées d'Ismaël ce breuvage vivifiant!...

Hélas! mes amis, nombreuses sont les mères qui, comme Agar, voudraient venir au secours de leurs malheureux enfants égarés et mourants au désert de la vie.

Pauvres mères! Leur foi sait bien où jaillit la source rafraîchissante. Le tabernacle est là, comme une bienfaisante oasis au milieu du désert aride; et du cœur compatissant du Sauveur caché sous d'humbles apparences s'épanchent incessamment, comme d'une source vive, les flots de la divine grâce... C'est là

(1) Aperuitque oculos ejus Deus : quæ videns puteum aquæ, abiit et implevit utrem deditque puero bibere. » (Genes., XXI, 19.)

qu'elles viennent s'abreuver, là qu'elles viennent puiser la force, l'espérance et la consolation dont elles ont besoin.

Ah! si ces vertueuses mères pouvaient abreuver leurs malheureux enfants à cette eau salutaire! Ah! si elles pouvaient leur inspirer assez de confiance en son efficacité pour qu'ils vinssent s'y abreuver eux-mêmes! Du moins, elles espèrent, elles prient, en attendant que l'Ange du Seigneur, c'est-à-dire le prêtre, indique à ces enfants infortunés la source jaillissante de la vie et de la joie divine.

Pour vous, mes jeunes amis, qui connaissez la vertu de ces fontaines du Sauveur, ah! comprenez bien le devoir qui vous incombe de vous y venir abreuver. Ce devoir, remplissez-le fidèlement, assidûment; votre intérêt y est engagé, en même temps que c'est la volonté très expresse de Dieu. Sachez-le bien, grâce à l'Eucharistie, la vie présente perd de son accablante tristesse, et la terre que l'homme habite n'est plus aride et sans eau. Grâce à l'Eucharistie, on marche, on court, on progresse, on se rapproche du terme et, finalement, on l'atteint sans défaillance.

Qu'est-ce, en effet, que l'Eucharistie! C'est Dieu, c'est Jésus-Christ, c'est le miséricordieux Sauveur des hommes, qui, par pitié pour leur faiblesse et leur misère, voulant à tout prix leur venir en aide et secourir leurs besoins, s'est engagé à demeurer parmi eux, avec eux, jusqu'à la fin des temps. Mais Jésus, c'est la lumière « qui éclaire tout homme venant en ce

monde; » Jésus, c'est la vie qui soutient, entretient, renouvelle les forces, aide à supporter la fatigue; Jésus enfin, c'est la source intarissable de toute grâce, c'est la plénitude de tout bien.

Dès lors, l'Eucharistie nous est tout cela... Qu'importe que nous marchions dans une région ténébreuse! Qu'importe que la terre soit un désert aride et sans eau! Qu'importe que le monde soit incapable de satisfaire nos aspirations les plus impérieuses et les plus légitimes! Jésus est là, là dans son Eucharistie, fontaine toujours jaillissante, ouverte à tous et pour tous les besoins... Venez donc, approchez-vous d'elle, puisez dans la confiance et dans la joie aux sources bénies du Sauveur (1); abreuvez-vous, pauvres enfants du désert terrestre, à cette eau vivifiante dont on peut dire que « quiconque en boira n'aura plus soif; et qu'elle deviendra en lui une fontaine jaillissant jusqu'à la vie éternelle (2) ».

L'Écriture nous apprend qu'après qu'Ismaël eut été abreuvé par sa mère, Dieu fut avec lui, il grandit, demeura dans le désert et devint un jeune homme habile à tirer de l'arc (3).

Telle est aussi, mes chers amis, l'admirable efficacité de l'Eucharistie dans les âmes. En les mettant en

(1) Haurietis aquas in gaudio de fontibus Salvatoris. (Isa., XII, 3.)

(2) Omnis qui bibit ex aqua, quam ego dabo ei, non sitiet in æternum, sed aqua, quam ego dabo ei, fiet in eo fons salientis in vitam æternam. (Joa., IV, 13-14.)

(3) Et fuit cum eo : qui crevit, et moratus est in solitudine, factusque est juvenis sagittarius. (Genes., XXI, 20.)

possession de Dieu, en permettant à Dieu de venir, d'habiter et de vivre en elles, elle introduit en elles la force, l'abondance de la vie divine ; nourries de la chair du Sauveur, abreuvées de son sang adorable, ces âmes grandissent, progressent, deviennent habiles dans l'art de combattre et de vaincre les ennemis du salut ; elles traversent le désert de ce monde sans connaître aucune défaillance, soutenues qu'elles sont par l'admirable vertu du Sacrement offert comme viatique par la prévoyante Bonté du Dieu du ciel aux pèlerins de la terre.

Il est dit encore d'Ismaël, de l'enfant du désert sauvé par le Seigneur d'une mort imminente, qu'il devint, conformément à la promesse de Dieu lui-même, le père et le fondateur d'un grand peuple (1).

Telle est encore, jeunes chrétiens, la bienfaisante efficacité de l'Eucharistie. Elle produit en ceux qui la reçoivent et vivent d'elle une fécondité merveilleuse. Par elle, sous son influence active, le chrétien s'enflamme d'un saint zèle, s'applique à produire, à multiplier les œuvres bonnes, saintes et méritoires, exerce autour de lui un apostolat discret et infatigable, procure enfin à Dieu autant de gloire qu'il est en son pouvoir de lui donner.

Ne voyez-vous pas, chers amis, en chacun des effets que je viens d'énumérer, autant de motifs de vous affectionner et de recourir à cette Eucharistie qui est la

(1) Quia in gentem magnam faciam eum. (*Ibid.*, 18.)

vie des âmes et la source du salut du monde? Puissiez-vous, sans vous lasser jamais, sans jamais craindre d'épuiser cette source de tout bien, y venir puiser les grâces dont vous avez besoin, pour traverser sans défaillance le désert de cette terre d'exil et parvenir heureusement à l'éternelle patrie!

ESAÜ

Le Péché.

Jusqu'ici, je me suis attaché à mettre en relief, en chacun des jeunes gens qui font l'objet des présents entretiens, un trait caractéristique qui fût comme le résumé de leur physionomie morale et d'où l'on pût dégager une instruction particulière, un enseignement distinct, relatifs à la vie chrétienne.

Ce procédé m'a paru plus utile que celui qui consisterait à grouper autour de ces jeunes gens des réflexions d'un caractère trop général. En concentrant ainsi l'attention sur un point spécial, il y a lieu, selon moi, d'en attendre une impression plus profonde et un profit plus solide et durable.

C'est d'après cette méthode, simple et classique, que nous allons étudier ensemble en deux entretiens successifs, deux frères dont l'histoire est restée dans vos esprits comme l'un de vos plus fidèles souvenirs d'enfance. Je veux dire Esaü et Jacob, fils d'Isaac et de Rébecca.

Or Esaü nous apparaît comme une image sensible et frappante du pécheur. Sa conduite, lors de la cession qu'il fit à son frère Jacob de son droit d'aînesse, présente les mêmes caractères que celle du pécheur sacrifiant les sublimes prérogatives de sa qualité d'enfant de Dieu. Vous allez pouvoir vous en rendre compte, chers jeunes gens, par l'exposé du récit consigné dans la Bible.

I

« Jacob fit cuire un plat de lentilles. Esaü étant revenu des champs, las et affamé, dit à son frère : « Donne-moi de ce mets roux, car je suis extrêmement fatigué ». Jacob lui dit : « Vends-moi ton droit « d'aînesse. » Esaü répondit : « Je m'en vais mourir de « fatigue et de faim, si je ne mange. Dès lors, à quoi me « servira mon droit d'aînesse? » Jacob repartit : « Jure-le moi donc. » Esaü le lui jura et Jacob lui donna du pain et le plat de lentilles. Esaü mangea et but et s'en alla estimant peu d'avoir vendu son droit d'aînesse (1). »

(1) Coxit Jacob pulmentum : ad quem cum venisset Esaü de agro lassus ait : Da mihi de coctione hac rufa : quia oppido lassus sum. Cui dixit Jacob : Vende mihi primogenita tua. Ille respondit : En morior, quid mihi proderunt primogenita? Ait Jacob : Jura ergo mihi. Juravit ei Esau et vendidit primogenita. Et sic accepto pane et lentis edulio, comedit et bibit et abiit parvipendens quod primogenita vendidisset. » (Genes., XXV, 29. 34.)

Avant d'apprécier la conduite d'Esaü, disons en quoi consistait ce droit d'aînesse?

Chez les Juifs, la qualité d'aîné dans une famille conférait à celui qui en avait été gratifié par la nature, tout d'abord une supériorité réelle sur ses autres frères, une sorte d'autorité et de domination que ceux-ci devaient extérieurement reconnaître en s'inclinant devant lui en signe de respect et de soumission; en second lieu, à la mort du père, le droit de percevoir une part double dans le partage de ses biens; de plus, le droit d'exercer une sorte de sacerdoce familial, en vertu duquel le premier-né offrait, au nom de ses proches, les victimes immolées au Seigneur; enfin, c'est à l'aîné de ses enfants que le père, en mourant, donnait sa bénédiction. Cette bénédiction avait aux yeux de tous une valeur particulière; aussi la considérait-on comme une prérogative incommunicable à laquelle était attaché le bonheur de celui à qui elle était échue (1).

Ces indications vous permettent, dès lors, de comprendre combien fut coupable Esaü en abandonnant à son frère cadet son droit d'aînesse pour un vulgaire plat de lentilles.

Le premier caractère de sa conduite fut la légèreté, l'insouciance, l'irréflexion. Il ne songea pas à ce qu'il

(1) Benedictio patris firmat domos filiorum. (Eccl., III, 11.) — Jus primogenituræ primario temporale erat : erat enim jus præminentiæ inter fratres, et jus ad duplicem partem hæreditatis; secundario tamen habebat annexum jus spirituale, scilicet jus sacerdotii et jus ad benedictionem patris. (Cornel. a Lap., *Comment. in Genes.*, cap. XXV, 31.)

y avait d'irrespectueux et de méprisant dans cette préférence donnée à un objet de si mince valeur, et dans l'abandon d'un privilège qui joignait aux avantages temporels des avantages spirituels de la plus haute importance. Ce fut là, disent les commentateurs, une véritable profanation, car il préféra la satisfaction de la gourmandise à la pratique de la vertu, un grossier aliment à la bénédiction paternelle et à l'honneur du sacerdoce (1).

Et qu'on n'allègue pas les impérieuses exigences de la faim à satisfaire. Esaü pouvait fort bien la satisfaire en mangeant d'un autre aliment. Encore que le récit sacré n'en dise rien, il n'est pas croyable que dans la maison d'Isaac, où régnait une certaine opulence, il ne se trouvât aucun autre mets que celui qu'avait apprêté Jacob. La gourmandise fut donc le mobile qui fit sacrifier sans réflexion à Esaü les prérogatives de son droit d'aînesse.

En second lieu, par sa conduite, Esaü fit preuve de manque de cœur à l'égard de son père. Renoncer, pour un motif si futile, à recevoir la bénédiction suprême d'un père ; sacrifier aussi légèrement une faveur si précieuse, c'était témoigner hautement qu'il n'en faisait aucun cas et, par conséquent, qu'il lui était indifférent de causer à son père la douleur dont une telle conduite ne manquerait pas d'affliger son cœur.

(1) Peccavit ergo Esau, quia ventrem virtuti, cibum honori, gulam sacerdotio et benedictioni prætulit. (Cornel. a Lapid., *Comment. in Gen.*, XXV, 31.)

Telle est aussi, ai-je dit, la conduite du pécheur, et tels sont les caractères de cette conduite.

La plupart des péchés graves qui sont commis sont le fruit de l'irréflexion; on ne songe pas au mal qu'est le péché, à l'injure qu'il est à Dieu, au tort qu'il fait à l'âme, aux désastreuses conséquences qu'il peut avoir au delà du temps. Ah! si l'on y songeait, si l'on voulait prendre la peine d'y réfléchir, on ne pécherait pas. Mais, hélas! comme Esaü, on ne voit que sa passion à satisfaire; les exigences en sont plus impérieuses que celles de la conscience, que celles de Dieu lui-même. « Et comme Esaü, l'on se dit : « *Quid mihi proderunt primogenita?* » Qu'est-ce, en définitive, que mon titre de chrétien, d'enfant de Dieu, d'héritier de son royaume? Et l'on cède à la passion exigeante, et l'on renonce aux glorieuses prérogatives de l'état de grâce, et l'on sacrifie l'héritage céleste et, pour un plaisir d'un instant, l'on compromet un avenir éternel de bonheur.

Tout péché mortel accuse aussi chez celui qui s'en rend coupable un manque de cœur, un manque d'amour envers Dieu. Si l'on aimait Dieu, pourrait-on l'offenser, lui déplaire? Or rien ne l'offense, rien ne lui déplaît autant que le péché; en réalité, il n'y a que le péché qui lui déplaise. Le péché, c'est l'opposé, la négation de Dieu; Dieu est lumière, et le péché est ténèbres; Dieu est pureté, et le péché est souillure; Dieu est charité, et le péché est égoïsme, indifférence et haine; Dieu est la vie, et le péché c'est la mort. D'où il suit qu'en commettant le péché, on préfère les ténèbres, la souillure,

l'égoïsme, la haine, la mort, c'est-à-dire tout ce qu'il y a de plus opposé à Dieu; on le préfère à Dieu lui-même. Quel mépris! quelle injure! Quelle monstrueuse ingratitude!

Une étude plus approfondie de la conduite d'Esaü vous fera comprendre mieux encore, mes amis, la gravité et les tristes conséquences de la conduite du pécheur.

II

Esaü sacrifia son droit d'aînesse qui, en lui assurant la plus belle part de l'héritage paternel, lui eût conféré l'honneur de devenir l'un des ancêtres du Messie.

N'est-ce pas là aussi ce que vous faites, pauvres et chers enfants, ce que vous avez fait, du moins, en commettant le péché?

Vous aussi, en péchant, vous avez sacrifié votre part, et quelle part! de l'héritage céleste. Vous aussi, en péchant, vous avez renoncé au trésor infini de la grâce sanctifiante, aux mérites précédemment acquis par vos efforts vertueux, par vos victoires sur le mal et vos progrès dans le bien; à l'amitié de Dieu, de Jésus-Christ, à la paix de la conscience, aux saintes joies du cœur. Plus coupables encore qu'Esaü (1), vous avez

(1) Magis profani et viles quam Esau sunt peccatores, qui pro vili esca, aut honoris vanitatisque illecebra, Deum offendunt. Itaque diabolo, non tantum animam, sed et Dei gratiam jusque ad hæreditatem cœlestem

renoncé à tout cela et pourquoi? Pour moins qu'un plat de lentilles, pour la satisfaction momentanée d'un désir grossier, d'une sotte vanité, pour un instant de plaisir désordonné, de jouissance coupable. Oui, c'est pour si peu de chose que vous avez, tant de fois peut-être, sacrifié votre âme, votre salut, votre bonheur éternel!

Et après qu'Esaü eut fait à Jacob la cession de son droit d'aînesse, il s'en alla, dit l'Écriture, sans se mettre le moins du monde en peine de l'acte, pourtant bien répréhensible, qu'il venait d'accomplir. « *Et abiit parvipendens quod primogenita vendidisset.* » N'ayant pas réfléchi avant de commettre sa faute, il ne réfléchit pas davantage après l'avoir commise. La passion, qui avait aveuglé son esprit, endurcit pareillement son cœur.

Hélas! mes amis, combien de chrétiens pèchent aussi contre Dieu et ne le regrettent pas! Combien, les plus graves fautes commises, s'en vont, disant comme cet insensé dont parlent nos saints Livres : « J'ai péché, mais qu'en est-il résulté de fâcheux pour moi? *Peccavi et quid mihi accidit triste* (1)? »

Malheureux! si vous voulez prendre la peine de rentrer un moment en vous-mêmes (2), de réfléchir sur les conséquences de l'acte coupable que vous avez

divendunt : hoc enim est jus primogenituræ Christi et Christianorum, quod Christus unigenitus eis sua morte et sanguine comparavit, atque in baptismo renascentibus, sibi eos inserendo, consignavit. (Cornel. a Lap., *in loc. cit.*, 34).

(1) Eccli., v, 4.

(2) Recedite, prævaricatores, ad cor. (Is., XLVI, 8.)

accompli, vous comprendrez ce qu'il y a de triste et d'amer, de mauvais et de désastreux à se détourner de Dieu par le péché (1). Vous verrez que d'enfants de Dieu, vous êtes devenus fils du Diable (2); que d'élus vous êtes devenus réprouvés; qu'au lieu d'avoir le ciel pour héritage, vous n'avez plus que l'enfer pour éternel partage.

Combien est à plaindre, mes amis, un jeune homme qui en est arrivé à ce degré d'insensibilité et que ne stimule plus le remords des fautes commises! La conversion est chez lui chose bien difficile. Comment se convertir d'un mal dont on ne comprend pas la gravité? Dieu vous garde d'un tel malheur; c'est le pire qui puisse atteindre une âme créée pour l'éternelle lumière et l'éternelle félicité.

Esaü perdit son droit d'aînesse sans retour, sans espoir de le recouvrer. L'abandon qu'il en avait fait à son frère équivalait à un contrat. C'est en vain qu'ayant appris ce qui s'était passé en son absence, et comprenant tardivement sa faute, il protesta, se lamenta, accusa Jacob de lui avoir ravi un bien qui lui était propre; c'est en vain qu'il conjura son père de lui octroyer le bienfait d'une bénédiction dont il appréciait, à cette heure, toute la valeur. « J'ai béni Jacob, dit Isaac, et Jacob sera béni. Je l'ai établi ton seigneur; j'ai soumis tous ses frères à sa domination

(1) Scito, et vide, quia malum et amarum est reliquisse te Dominum Deum tuum. (Jerem., II, 19.)

(2) Vos ex patre diabolo estis. (Joa., VIII, 44.)

et je l'ai enrichi de froment et de vin ; mais pour toi, mon fils, que puis-je faire (1)? »

Un jour, au pécheur aveugle et obstiné qui sera « mort dans son péché » le Seigneur, juste juge, tiendra le même langage.

En vain le pécheur, ouvrant tardivement les yeux, reconnaîtra-t-il son erreur ; en vain comprendra-t-il la gravité de ses torts envers Dieu ; en vain se frappera-t-il la poitrine de repentir ; en vain implorera-t-il la miséricorde divine.

Le Seigneur fermera l'oreille, et son cœur, ce cœur débordant de bonté et de clémence, ne saura plus s'attendrir et pardonner. Au lieu de la bénédiction suprême qu'il réservait à celui qu'il aimait comme un père, ce sera la sentence implacable d'un juge, l'irrévocable malédiction qu'il fera tomber sur la tête de ce fils indigne, pour son éternel malheur.

En attendant l'heure des revendications définitives de sa justice, Dieu ouvre au pécheur les sources inépuisables de sa miséricorde. Par un effet de cette miséricorde qui ne connaît d'autres limites que celle que lui impose la volonté perverse de l'homme, ce dernier peut recouvrer, dès cette vie, les biens que le péché lui a fait perdre, en sorte que là où l'iniquité

(1) Benedixique ei, et erit benedictus. Auditis Esau sermonibus patris, irrugiit clamore magno, et consternatus, ait : Benedic etiam et mihi, pater mi..... Rursumque ad patrem : Numquid non reservasti, ait, et mihi benedictionem? Respondit Isaac : Dominum tuum illum constitui, et omnes fratres ejus servituti subjugavi ; frumento et vino stabilivi eum. Et tibi post hæc, fili mi, ultra quid faciam? (Genes., XXVII, 34, 36, 37.)

a abondé surabondé la grâce (1), et que pour lui s'effectue cette bénie rencontre de la vérité et de la miséricorde, cette étreinte ineffablement douce de la justice et de la paix dont il est parlé dans nos Livres saints (2).

Vous savez, mes amis, comment l'on rentre en possession de ce que le péché a fait perdre. Le sacrement de pénitence offre à tous les pécheurs, quels qu'ils puissent être, l'assurance d'une réhabilitation complète et de l'entier recouvrement des trésors de la grâce. Ah! si, comme au fils de Jacob, il vous est arrivé de vendre follement votre droit d'aînesse, ce qui revient à dire votre titre à la gloire céleste, hâtez-vous, chers amis, d'annuler cette cession et de reconquérir ce bien au-dessus de tout bien. Et s'il vous arrivait de jamais retomber dans la suite, de grâce! ne vous condamnez pas, soit par défaut de confiance en la miséricorde divine, soit par une coupable insouciance ou un funeste endurcissement, à encourir l'éternelle malédiction.

Saint Jean Chysostome, dans une homélie sur le sujet qui nous occupe, conclut en ces termes : « Que ceux qui m'entendent apprennent à ne jamais négliger les dons qu'ils ont reçus de Dieu, à ne jamais

(1) Ubi abundavit delictum superabundavit gratia. (Rom., v, 20.)
(2) Misericordia et veritas obviaverunt sibi. Justitia et pax osculatæ sunt. (Ps. LXXXIV, 11.)

perdre de grands biens pour des biens moindres (1). »

Jeunes chrétiens, vous aussi, attachez-vous aux seules vraies richesses, aux seuls biens dignes de captiver votre cœur, à la gloire seule digne de votre ambition et de vos poursuites, qui se nomment les biens et la gloire célestes et, en attendant la gloire du ciel, les biens infiniment précieux de la grâce, qui nous sont offerts sur la terre.

Et comme ce qui fait perdre ces biens c'est le péché, évitez le péché et concevez pour lui toute l'horreur qu'il mérite.

J'irai plus loin : entretenez, augmentez cette horreur en vos âmes, vous dirai-je encore, car ce n'est pas l'un de vos moindres dangers de l'y voir diminuer et insensiblement s'éteindre. Et quand elle n'existe plus, alors plus rien n'arrête la volonté de l'homme, naturellement inclinée au mal. Le péché n'est plus qu'un *accident*, moins que cela, un *incident* dans la vie. On s'habitue à n'y voir qu'un oubli, qu'une faiblesse justifiée par la corruption de la nature humaine, qu'une sorte de tribut à payer à ses impérieuses exigences. Et l'on vit dans l'état de péché sans regret, sans trouble, sans désir d'amendement. Et l'on s'achemine insouciamment vers la mort et, par suite, vers la réprobation éternelle.

Ah ! chers amis, Dieu vous préserve d'un semblable malheur ! Puisse-t-il vous donner à tous, avec l'intel-

(1) Hæc audientes discamus nunquam negligere dona a Deo nobis data, neque perdere magna propter parva et vilia. (S. Joa. Chrys., *Homil.*, 50).

ligence et la notion exacte du péché, l'horreur absolue qu'il mérite. A cette condition, vous aurez part à ses bénédictions en ce monde et vous en recevrez la plénitude dans l'autre.

JACOB

La dévotion envers la Très Sainte Vierge.

Sur Jacob, second fils d'Isaac, il y aurait beaucoup à dire. En établissant un parallèle entre son frère et lui, on pourrait, entre autres choses, montrer combien il apprécia la bénédiction paternelle, lui sacrifiant volontiers tout le reste, et proposer cette préférence comme un exemple du cas que les chrétiens doivent professer à l'égard des biens temporels et terrestres, si périssables de leur nature et si dangereux pour la plupart.

J'aime mieux m'attacher à vous montrer Jacob sous un autre aspect et en dégager une instruction, qui n'en sera pas moins, je l'espère, utile et profitable à vos jeunes âmes.

L'un des traits les plus frappants de la physionomie morale de Jacob, c'est son affection pour sa mère, sa piété filiale envers Rébecca.

L'histoire sacrée nous le représente, en effet, comme

un jeune homme aux mœurs simples et pacifiques, au caractère doux et affable. Tandis que son frère Esaü, au tempérament impétueux, à la nature active et entreprenante, reste au milieu des champs constamment appliqué au dur labeur de la vie agricole, lui se complaît en la société de ses parents (1), partageant leurs occupations domestiques, leur prodiguant les soins de la piété filiale, et grandissant sous la tutélaire égide de sa mère dont il est tendrement aimé (2).

Cet amour privilégié de Rébecca pour Jacob trouve, du reste, sa justification dans la déclaration mystérieuse que le Seigneur lui avait faite avant qu'elle devînt mère, et par laquelle Jacob était désigné comme devant être supérieur à Esaü (3).

Quoi qu'il en soit, on s'explique suffisamment cette préférence, basée sur des rapports plus assidus et plus étroits, sur une communauté de vie plus intime entre le fils et la mère; on serait surpris, à bon droit, qu'il en fût autrement.

D'ailleurs, la suite du récit sacré, en mettant en relief la confiance de Jacob, sa docilité envers Rébecca, vous fera comprendre mieux encore la conduite de cette dernière envers un tel fils.

Ce qui vient d'être dit, chers amis, a naturellement reporté votre pensée sur cette créature, chère

(1) Jacob autem vir simplex habitabat in tabernaculis. (Gen., xxv, 27.)
(2) Rebecca diligebat Jacob. (*Ibid.*, 28.)
(3) Perrexitque ut consuleret Dominum, qui respondens ait : Duæ gentes sunt in utero tuo, et duo populi ex ventre tuo dividentur, populusque populum superabit et major serviet minori. (*Ibid.*, 22, 23.)

entre toutes, dont le seul nom fait palpiter vos cœurs d'une noble émotion ; sur cet être charmant et aimable, en même temps qu'auguste et vénérable, tout composé de délicatesse, de tendresse, d'abnégation, de dévouement et de fidélité ; sur celle, en un mot, que vous appelez votre mère.

Ah ! comment ne l'aimeriez-vous pas, en retour de tout ce que vous avez reçu d'elle? Comment ne lui seriez-vous pas attachés vous-mêmes par les liens de la plus inviolable tendresse? Comment n'éprouveriez-vous pas le besoin, un besoin ardent, souverain, irrésistible, incessant de lui plaire? Comment enfin ne consacreriez-vous pas à son service tout ce que vous avez de générosité, de piété filiale et de dévouement?

Mais à côté, ou plutôt au-dessus de cette mère selon la nature, vous en avez une autre selon la grâce, incomparablement plus aimante et plus aimable, plus auguste et plus vénérable, plus digne encore d'être l'objet de vos sentiments les plus exquis et de votre dévouement le plus pur.

Cette créature incomparable dans laquelle se résume toute maternité, qui est le modèle parfait de toutes les mères, c'est la divine mère de Dieu, la très pure et immaculée Vierge Marie.

Est-il besoin, chers amis, de vous dire à quels titres elle est votre mère, et pour quels motifs vous devez vous considérer comme ses fils? Vos mères selon la chair vous l'ont appris, dès votre plus jeune âge ; car, en vraies chrétiennes qu'elles sont, elles ont com-

pris que leur seul amour ne suffirait pas à vos cœurs, et que vous ne seriez de vrais fils pour elles qu'à la condition d'être aussi les fils très dévoués de la mère admirable et tout aimable qui se nomme Marie.

Toutefois, pour l'édification de votre piété, je résumerai ici en quelques mots les titres de Marie à votre filial amour. Après quoi, je vous dirai de quelle manière elle récompense, dès ici-bas, la dévotion qu'on a envers elle.

I

J'ai parlé des titres de Marie à votre amour. Ces titres sont, d'une part, l'amour que Jésus a eu pour elle et qui doit servir de modèle au vôtre; et, d'autre part, l'amour dont elle est animée envers chacun de vous.

L'amour de Jésus pour Marie, comment le dépeindre? Comment en retracer l'exquise délicatesse, la profondeur et la vivacité? Tout ce que l'homme en pourrait dire ne saurait être que faible balbutiement d'enfant. Sans vouloir pénétrer cet abîme insondable, contentons-nous de simples indications.

Jésus est Dieu, et Dieu est charité. Qu'est-ce à dire? sinon que Dieu aime toutes ses créatures et chacune d'elles d'un amour infini comme son essence. Toutefois, parmi ces créatures il y en a qui sont l'objet plus

spécial de cet amour. Au premier rang il faut placer, après son Fils incarné, celle qu'éternellement il a choisie pour en devenir la mère. Or cet amour de prédilection de Dieu pour Marie a été très spécialement l'amour du fils qui est né d'elle. Par Marie Dieu s'est fait homme. Par Marie un Sauveur a été donné aux hommes. Par Marie le dessein éternel de la divine Sagesse a obtenu sa réalisation temporelle. Marie a été plus qu'instrument, docile mais passif, à cette œuvre; elle en a été la coopératrice intelligente et volontaire; elle y a prêté un concours libre et efficace, au point de mériter d'être appelée la nouvelle Ève, la corédemptrice du genre humain.

Je vous le demande, chers amis, de quel amour ne devra pas être animé le Fils de Dieu envers celle qui, en lui donnant cette vie humaine dont le sacrifice assurera un jour le salut du monde entier, lui aura fourni le moyen d'accomplir l'œuvre en vue de laquelle il s'est fait homme?

Joignez à sa qualité de mère l'éminente sainteté de Marie, la perfection de ses vertus, la plénitude de sa fidélité aux grâces de choix dont le ciel a prévenu cette vierge incomparable, et vous aurez quelque idée de l'amour dont celui qui est né d'elle et qui se nomme le saint par excellence, la sainteté par essence (1), fut animé envers elle.

Mais, je l'ai dit, si Marie est la mère de Jésus, Jésus

(1) Quod nascetur ex te sanctum. (Luc., I, 35.)

est le Sauveur des hommes, et c'est pour délivrer le monde de l'horrible tyrannie du péché qu'il est né de Marie. En sauvant les hommes, Jésus fera d'eux une famille dont il sera la tête et dont ils seront les membres. Or, dit saint Augustin, par son association réelle et sa participation volontaire et méritoire à l'œuvre du salut, Marie, mère de la tête, sera aussi la mère des membres. « *Carne mater capitis nostri, spiritu mater membrorum ejus* (1). » Nous sommes donc ses enfants par adoption ; elle nous a conçus dans les inexprimables douleurs de son martyre au Calvaire ; nous lui avons été donnés par celui qui, l'aimant au-dessus de toutes les créatures, était aimé par elle plus que par aucune autre. Ah ! dès lors, chers amis, comprenez, si vous le pouvez, l'amour qu'elle vous porte : amour universel et amour personnel ; amour de tendresse et amour de compassion ; amour sans cesse alimenté, et qui serait accru s'il pouvait l'être, par la vue de notre faiblesse et par celle des besoins que nous avons tous de sa maternelle assistance.

Comprenez aussi de quel amour filial vous devez être animés envers une aussi tendre mère, et dites si vous ne voulez pas désormais vous conduire envers elle comme de véritables fils?

Afin de fortifier en vos cœurs ces dispositions, laissez-moi vous dire qu'elles seront pour vous les heureux fruits de votre dévotion envers la Très Sainte

(1) *De Sanct. Virg.*, VI.

Vierge et ce que Marie fera pour vous si vous lui êtes persévéramment dévoués.

L'histoire des rapports de Jacob et de Rébecca va nous aider à découvrir, par analogie, le doux mystère des maternelles largesses de Marie envers ses enfants d'adoption.

II

Dans son amour de prédilection pour son fils, voulant, du reste, le récompenser de celui dont elle était l'objet de sa part, Rébecca ménagea à Jacob la bénédiction de son père Isaac. Cette bénédiction n'était pas une manifestation quelconque d'affection paternelle; elle avait chez le peuple juif, ainsi que je l'ai déjà dit, un caractère auguste et sacré qui empruntait quelque chose à la bénédiction de Dieu lui-même sur ses créatures. Elle était, du reste, une invocation à la munificence divine en faveur de celui qui recevait cette bénédiction, afin d'attirer sur lui la protection d'en-haut et de lui assurer, avec les grâces du ciel, le bonheur et la prospérité de la terre.

Or la bénédiction paternelle d'Isaac revenait de droit à Esaü, en sa qualité de premier-né. Elle constituait un apanage sacré, une faveur réservée et, pour cela, d'autant plus précieuse. En en assurant l'obtention à Jacob, Rébecca témoignait d'une manière éclatante son amour de préférence pour ce fils dont elle était si particulièrement aimée; elle attirait sur sa tête

les faveurs divines sollicitées par les prières d'Isaac; elle lui assurait le bénéfice de cette supériorité familiale et sociale que le Seigneur lui avait précédemment annoncée par un oracle.

Telle est aussi la sollicitude maternelle de Marie à l'égard de tous ceux qui ont envers elle une dévotion filiale. Son désir, et j'ajouterai son plaisir, c'est d'attirer sur eux les bénédictions de Dieu. Elle est d'office et par institution divine, la bienveillante intermédiaire entre le Créateur et la créature, entre le Sauveur et les sauvés. La Sagesse éternelle, en la choisissant pour être à la fois mère de Dieu et mère des hommes, a voulu se servir d'elle comme d'une médiatrice par laquelle ses dons arriveraient jusqu'à nous. C'est là pour Marie un titre de gloire ajouté à tant d'autres, en même temps qu'une fonction dont il lui est singulièrement doux de s'acquitter. Il y a dans son cœur de tels trésors de bonté et de sollicitude, un si ardent désir de les dépenser à notre profit! Elle aime si tendrement, si maternellement ceux qui placent leur confiance en elle, et qui passent par elle pour aller à Jésus!

Voyez plutôt de quelle façon elle exerce cette sollicitude et cette tendresse, et comment elle s'acquitte en notre faveur de cette glorieuse fonction de médiatrice. L'exemple de Rébecca va vous l'apprendre.

Pour ménager à son fils Jacob la bénédiction de son père, celle-ci, par un ingénieux stratagème, lui donna la ressemblance de son fils aîné Esaü. Ce dernier, au dire de l'Écriture, était velu; son corps était

tout hérissé de poils comme la peau de certaines bêtes (1).

Elle revêtit donc Jacob des plus beaux habits d'Esaü, lui couvrit les mains et le cou de peaux de chevreaux et l'engagea à se présenter en cet état devant son père pour en être béni (2). Vous savez comment le saint vieillard, devenu aveugle, fut dupe de cette supercherie. « Approchez-vous, dit-il à Jacob, afin que je vous touche et que je connaisse si vous êtes mon fils Esaü. » Et Jacob s'approcha de son père. Or celui-ci l'ayant touché, dit : « La voix est certainement celle de Jacob ; mais les mains sont celles d'Esaü. » Et il ne le reconnut point parce que ses mains velues reproduisaient celles de son fils aîné (3). »

L'apôtre saint Paul, résumant en quelques mots tout le plan de la Sagesse éternelle à l'égard des hommes, dit que ceux que Dieu a connus par sa prescience et qu'il a appelés, justifiés et glorifiés déjà dans sa pensée, il les a aussi prédestinés à être conformes à l'image de son fils, le premier-né parmi beaucoup de frères (4).

Nul donc ne peut plaire à Dieu, nul ne peut espérer

(1) Qui... erat totus in morem pellis hispidus. (Genes., xxvii, 25.)

(2) Et vestibus Esau valde bonis... induit eum pelliculasque hædorum circumdedit manibus, et colli nuda protexit. » (*Ibid.*, 15, 16.)

(3) Accede huc, ut tangam te, fili mi, et probem utrum tu sis filius meus Esau, an non. Accessit ille ad patrem, et palpato eo, dixit Isaac : Vox quidem, vox Jacob est ; sed manus sunt Esau. Et non cognovit eum quia pilosæ manus similitudinem majoris expresserant. (*Ibid.*, 21-23.)

(4) Nam quos præscivit et prædestinavit... quos autem prædestinavit, hos et vocavit, et quos vocavit, hos et justificavit ; quos autem jus-

d'être justifié et glorifié par Dieu s'il n'a avec Jésus une conformité et ressemblance spirituelle. C'est là le signe des élus, et à ceux qui, cités devant lui, au dernier jour, pour être jugés, n'offriront pas cette divine ressemblance, le Père éternel dira : « Je ne vous connais pas : *nescio vos!* »

Marie le sait, et Marie nous aime. Elle veut le salut de ceux dont elle est la mère. Dès lors aussi, elle veut les voir reproduire en eux l'image de leur frère aîné, son très cher fils Jésus.

Jésus est la pureté : vous devez être purs vous-mêmes. Le lieu où Dieu habite est le séjour de la pureté, rien de souillé n'y est jamais entré, rien de souillé jamais n'y entrera (1).

Jésus est la vérité : vous devez être vrais vous-mêmes; vrais dans vos pensées, vrais dans vos paroles, vrais dans votre conduite, ayant soin de toujours mettre vos sentiments et vos actes en parfaite harmonie avec la réalité des choses, car les menteurs n'auront pas plus de part que les impurs au royaume des cieux (2).

Jésus est l'amour, l'amour tendre, empressé, généreux, dévoué. Vous devez aimer vous-mêmes, aimer d'un semblable amour tout ce qui est aimable : le bien, la vertu, la sainteté, le ciel, et, par-dessus tout, le Dieu de la terre et du ciel, car l'anathème est porté

tificavit, illos et glorificavit... Quos præscivit et prædestinavit conformes fieri imagini Filii sui, ut sit ipse primogenitus in multis fratribus. (Rom., VIII, 29, 30.)

(1) Non intrabit in eam aliquod coinquinatum aut abominationem faciens. (Apoc., XXI, 27.)

(2) Non intrabit eam... faciens mendacium. (*Ibid.*)

d'avance contre qui n'aime pas Jésus-Christ (1).

Marie sait tout cela, vous disais-je, et Marie tient à ce que vous échappiez à la malédiction éternelle. Elle a donné au monde Jésus et, en le donnant, elle a donné au monde la bénédiction, comme le chante en sa liturgie la sainte Église (2). Elle veut, en retour, nous donner à Jésus et, en nous rapprochant de lui, nous rapprocher de la source même de toutes les bénédictions célestes. Dans ce but, elle met en exercice sa bonté, sa sollicitude maternelle, sa puissance de médiation, afin d'obtenir à ses enfants adoptifs les grâces qui les aideront à se conformer à Jésus, et les rendront dignes d'entendre un jour tomber de ses lèvres cette suprême sentence : « Venez, les bénis de mon Père, venez prendre possession du royaume qui vous a été préparé, dès l'origine du monde (3). »

Semblable à Rébecca, Marie, par son intercession miséricordieuse, couvre la nudité de vos âmes des précieux mérites de son divin Fils; grâce à elle, vous pouvez donc vous présenter devant Dieu. Comme Isaac le disait de Jacob, Dieu pourra dire de vous : « La voix est certainement celle de Jacob, mais les mains sont celles d'Esaü, » c'est-à-dire : par sa nature et ses tendances originelles, cet enfant, ce jeune homme est un pauvre pécheur; mais par ses efforts et ses vertus,

(1) Si quis non amat Dominum nostrum Jesum Christum, sit anathema. (I Cor., XVI, 23.)

(2) Ex enim te ortus est... Christus Deus noster, qui solvens maledictionem dedit benedictionem. (*Ant. Eccl.*)

(3) Venite, benedicti Patris mei, possidete paratum vobis regnum mundi. (Matth., XXV, 34.)

par l'effet transformateur de ma grâce qui n'a pas été vaine en son âme, cet enfant, ce jeune homme est semblable à Jésus, est un autre Jésus ; celui-là est mon fils bien-aimé en qui j'ai mis mes complaisances (1).

Telle est l'œuvre de médiation maternelle de Marie. Tel est le fruit béni de la dévotion des chrétiens envers elle. L'Église a mille fois raison de s'écrier en l'invoquant : « Vous êtes la mère de la miséricorde ; vous êtes notre espérance et notre avocate ; vous êtes la porte du ciel... Par vous nous sommes en possession du fruit de vie. »

Ah ! dès lors, chers jeunes gens, comment n'aimeriez-vous pas une telle mère ? Comment surtout ne vous placeriez-vous pas sous son miséricordieux patronage ? Comment ne saisiriez-vous pas avec une confiance empressée la main qu'elle vous tend, en prévoyante et clémente protectrice, pour vous conduire jusqu'à Celui d'où vous viendra toute bénédiction dans le temps et dans l'éternité ?

III

Trompé par les apparences qui lui avaient fait prendre Jacob pour Esaü, Isaac dit à son fils cadet :

(1) Hic est Filius meus dilectus, in quo mihi complacui. (Matth., XVII, 5.)

(2) Mater misericordiæ,... spes nostra,... advocata nostra... cœli porta. Per te fructum vitæ communicavimus. (*Antiph. Eccles.*)

« Approche-toi de moi, mon fils, et donne-moi un baiser. » Jacob s'approcha de lui et le baisa. Isaac, sentant la bonne odeur de ses vêtements, lui dit en le bénissant : « Voici que l'odeur qui s'exhale de mon fils est comme l'odeur d'un champ fertile et béni du Seigneur. Que Dieu te donne la rosée du ciel, la graisse de la terre, l'abondance du blé et du vin. Que les peuples te soient assujettis et que les tribus se prosternent devant toi : sois le seigneur de tes frères et que les fils de ta mère se courbent devant toi. Que celui qui te maudira soit lui-même maudit : et que celui qui te bénira soit rempli de bénédiction (1). »

Telle fut, dans sa religieuse solennité, la formule de bénédiction prononcée par l'auguste vieillard sur son fils incliné devant lui.

Elle contenait tous les souhaits qui peuvent être faits en vue du bonheur de ceux qu'on aime ; souhaits des richesses provenant de l'abondance des fruits de la terre ; souhaits des honneurs, provenant de la supériorité de la condition ; souhaits enfin des bénédictions célestes sur toutes les entreprises et de la protection divine sur la vie tout entière.

En tenant ce langage, Isaac prophétisait en partie les destinées de son fils Jacob. Les épreuves les plus

(1) Dixit ad eum : Accede ad me, et da mihi osculum, fili mi. Accessit et osculatus est eum. Statimque, ut sensit vestimentorum illius flagrantiam, benedicens illi, ait : Ecce odor filii mei, sicut odor agri pleni, cui benedixit Dominus. Det tibi Deus de rore cœli, et de pinguedine terræ, abundantiam frumenti et vini : et serviant tibi populi, et adorent te tribus : esto dominus fratrum tuorum et incurventur ante te filii matris tuæ. Qui maledixerit tibi, sit ille maledictus, et qui benedixerit tibi, benedictionibus repleatur. » (Genes., XXVII, 26-29.)

douloureuses, il est vrai, devaient traverser son existence, que les bénédictions de Dieu auraient dû réjouir. Mais ces épreuves devaient servir à sanctifier son âme, et à lui mériter de prendre rang parmi les patriarches dont la physionomie est illuminée par l'auréole des plus sublimes vertus.

Je vous ai dit, chers jeunes gens, que le rôle et la fonction de la Très Sainte Vierge consistent à nous ménager les bénédictions de Dieu.

Pour cela, elle reproduit en notre faveur, dans l'ordre spirituel, ce que Rébecca fit pour son bien-aimé Jacob, dans l'ordre temporel.

Elle nous fait acquérir la ressemblance de Jésus et nous rapproche de Dieu pour que nous ayons part à ses grâces.

Ah! lorsque Dieu voit venir à lui une âme pure, simple, aimante, généreuse et fidèle; lorsque, en abaissant sur elle son regard clairvoyant et pénétrant, ce regard qui, au témoignage de l'Écriture « scrute les cœurs et les reins (1) », Dieu découvre en cette âme les vertus qu'il aime de préférence et qui, semblables à des fleurs odorantes, s'épanouissent en elle, exhalant leur parfum, Dieu en est tout réjoui; son cœur, comme celui d'Isaac, s'émeut d'une inexprimable tendresse et, comme lui encore, il s'écrie : « Voici que l'odeur qui se dégage de mon fils est comme l'odeur d'un champ fertile et béni du Seigneur (2) ! »

(1) Ego Dominus scrutans cor et probans renes. (Jerem., XI. 20.)

(2) Ecce odor filii mei sicut odor agri pleni, cui benedixit Dominus. (Genes., XXVII. 28.)

Le Seigneur, en effet, bénit de telles âmes; il verse sur elles la bienfaisante rosée de ses grâces (1); il leur donne une active fécondité (2) qui les rend aptes à multiplier les œuvres bonnes et saintes et à acquérir de nombreux trésors de mérites et de vertus.

A ces âmes aussi Dieu donne « l'abondance du blé et du vin (3) ». Le divin froment des élus qu'elles mangent, le vin mystique des vierges dont elles s'abreuvent, ne sont point pour elles un aliment ni un breuvage vulgaires, sans efficacité : elles y puisent la plénitude de la vie divine; et l'influence réconfortante, impulsive qu'ils exercent sur elles, se manifeste au dehors par la sainteté de la vie et la ferveur du zèle. Ces âmes sont des âmes victorieuses et conquérantes; le désir de plaire à Dieu dont elles sont animées leur inspire une si vive horreur à l'égard du péché, qu'elles résistent avec une invincible énergie aux sollicitations, si multiples et si pressantes soient-elles, du démon, du monde et de la chair; soutenues par la vertu du Très-Haut qui réside en elles, elles avancent de jour en jour, et progressent dans le bien, étendant en elles le règne de la grâce à proportion qu'elles réduisent et affaiblissent celui de la nature (4); étendant aussi ce règne au dehors, contribuant, par leurs exemples et leur apostolat actif, à la diffusion de la vérité et de la vertu dans le monde.

(1) Det tibi Deus de rore cœli. (Genes., xxvii, 28.)

(2) Et de pinguedine terræ. (*Ibid.*)

(3) Det tibi Deus abundantiam frumenti et vini. (*Ibid.*)

(4) Et serviant tibi populi, et adorent te tribus : esto dominus fratrum tuorum et incurventur ante te filii matris tuæ. (*Ibid.*, 29.)

Ainsi se trouvent réalisées à la lettre pour ces âmes, dans l'ordre surnaturel, les prophétiques paroles du saint vieillard Isaac; réalisées non seulement pour le temps, mais aussi pour l'éternité, car après les bénédictions de la terre, viendront les bénédictions du ciel, après l'abondance dans l'exil, la plénitude dans la patrie.

Et c'est à Marie que l'on en sera éternellement redevable; à Marie qui, nouvelle Rébecca, aura attiré les effusions de la grâce divine sur tous ceux qui auront consenti à être pour elle dociles, confiants, dévoués, comme Jacob le fut pour sa mère; à Marie enfin dont la constante sollicitude et le bienveillant patronage auront écarté de leur tête l'éternelle malédiction.

Enfants, soyez donc affectionnés à cette très aimante et très aimable mère. Confiez-vous à elle, confiez-lui tout ce que vous avez et tout ce que vous êtes; confiez-lui votre présent et plus encore votre avenir. *Ad Jesum per Mariam*. Fidèles à cette devise qui bien des fois a retenti à vos oreilles, allez à Jésus, conduits par Marie, appuyés sur Marie, et sachant bien que celui-là ne périra jamais qui demeurera jusqu'à sa mort le fidèle serviteur et le fils dévoué de Marie (1).

(1) Servus Mariæ nunquam peribit. (S. Bernard.)

JOSEPH, FILS DE JACOB

La pureté.

C'est une bien touchante et bien intéressante histoire que celle de Joseph, l'un des douze fils du patriarche Jacob.

Il est, avec Isaac, l'une des plus expressives figures du Christ. Comme le Christ, il est vendu par ses proches ; comme lui, il est accusé, calomnié et condamné ; comme lui, il triomphe de ses ennemis et voit ses humiliations récompensées par une gloire éclatante (1).

Ce ne sont point ces rapprochements, si instructifs soient-ils, que je veux, chers jeunes gens, proposer ici à votre étude. Ainsi que je l'ai fait dans les précédents entretiens, je me bornerai, en celui-ci, à prendre dans l'histoire de Joseph, l'un des traits les plus saillants, dans lequel se résume, en quelque sorte, sa physionomie morale, et à le présenter à votre imitation.

(1) Josephus expressus fuit typus Christi patientis et resurgentis. (Cornel. a Lap., *Comment. in Gen.*, XXXVII, 2.)

6.

Toutes les fois que dans les écrits des Pères et des Docteurs il est question de Joseph, son nom est accompagné d'un qualificatif qui semble être, dans leur pensée et sous leur plume, la caractéristique de sa vertu. Ils le désignent sous le nom de chaste (1).

Tout, en effet, dans les paroles et dans la conduite de ce jeune homme, respire l'innocence et la pureté. Mais il est dans l'histoire de sa vie une circonstance où cette vertu, délicate entre toutes, brille en lui d'un plus particulier éclat et lui fait remporter sur le vice opposé une de ces victoires qui le placent au premier rang des âmes chastes et le désignent, à un titre spécial, comme un modèle à imiter.

L'étude de ce modèle vous permettra, chers amis, d'apprécier les avantages de la pureté, de comprendre à quels dangers cette délicate vertu est exposée et d'apprendre par quels moyens elle en triomphe.

I

Nous lisons dans le texte sacré que Joseph était beau de visage et d'un aspect très agréable (2); qu'il était particulièrement aimé de son père Jacob (3), et que le

(1) Saint Ambroise, entre autres, le propose comme un miroir de chasteté : « Discite... in Joseph speculum castitatis. » (S. Ambr., Lib. *De Joseph.*)

(2) Erat autem Joseph pulchra facie et decorus aspectu. (Genes., XXXIX, 6.)

(3) Israel autem diligebat Joseph super omnes filios suos. (*Ibid.*, XXXVII, 3.)

Seigneur l'avait favorisé, dès l'enfance, de songes et de visions (1).

Reconnaissez, à ces diverses traits, mes amis, les admirables prérogatives de la vertu de pureté.

« Joseph était beau de visage. » Bien qu'il ne soit fait mention que d'une beauté physique, résultant de la régularité des traits et de l'harmonie des lignes, la suite du récit nous autorise à croire et à dire que cette beauté était rehaussée et complétée en Joseph par la beauté morale. C'est là, du reste, une des manifestations ordinaires de la pureté. L'innocence, en effet, met au front de l'enfant, du jeune homme, un éclat, et répand sur leurs traits une grâce particulière qui est comme le rayonnement de la splendeur de l'âme.

Alors même que les avantages physiques feraient défaut ou que la beauté plastique ne serait pas irréprochable, du moment que l'âme est pure, sa beauté surnaturelle se reflète sur le front, dans le regard, dans le sourire ; elle s'épanouit et répand autour d'elle un parfum pénétrant qui la manifeste et attire sur elle l'admiration de tous.

C'est de cette beauté que l'Esprit-Saint fait l'éloge lorsqu'il dit par la bouche du Sage : « Oh ! combien est belle et ravissante la génération chaste (2) ! » et

(1) *Ibid.*, 5. — Somnium hoc, uti eventus declaravit, non naturale fuit, sed a Deo immissum, quo Deus portendebat et significabat futura, tam Josepho quam fratribus. (Cornel. a Lap., *Comm. in loc. cit.*)

(2) O quam pulchra est casta generatio cum claritate ! (Sap., IV, 1.)

encore, en s'adressant à l'âme pure : « Que vous êtes belle, ô ma bien-aimée, que vous êtes belle, sans parler de ce qui est au dedans de vous (1), » de vos vertus cachées dont Dieu seul sait le prix.

Ces paroles disent assez le charme souverain que la pureté exerce sur le cœur de Dieu. « Celui qui aime la pureté, est-il dit encore, aura le Roi pour ami (2). » Dieu l'aime, comme Jacob aimait Joseph, d'un amour de prédilection (3). Cet amour du saint patriarche pour son fils pouvait avoir des causes diverses (4) ; toutefois on ne saurait douter que la principale ne fût le charme particulier répandu sur toute la personne de Joseph par sa candeur, sa simplicité, son innocence (5).

Comment le Dieu de pureté, comment Celui qui « se complaît parmi les lys (6) », résisterait-il à l'attrait d'une âme en qui s'épanouit dans toute sa fraîcheur et sa splendeur cette vertu que l'Esprit-Saint désigne sous le nom de « fleur immaculée de la sainteté » et de « beauté de la Justice (7)? »

(1) Quam pulchra es, amica mea, quam pulchra es!... absque eo quod intrinsecus latet. (Cant., IV, 1.)

(2) Qui diligit cordis munditiam propter gratiam labiorum suorum habebit amicum regem. (Prov., XXII, 11.)

(3) Israël autem diligebat Joseph super omnes filios suos. (Gen., *loc. sup. cit.*)

(4) L'écrivain sacré indique la suivante : « Diligebat super omnes... eo quod in senectute genuisset eum. » (*Ibid.*)

(5) Præter hanc amoris causam (supradictam), fuit et alia, eaque præcipua, scilicet vitae morumque innocentia in Josepho. Ita S. Chrysost. (Cornel. a Lap., *Comm. in Genes.*, c. XXXVII, 3.)

(6) Qui pascitur inter lilia. (Cant., II, 16.)

(7) Sanctitatis flos. — Pulchritudo justitiæ. (Jerem., XXI, 23.)

Dans son amour de prédilection pour Joseph, le saint vieillard Jacob l'avait revêtu d'une tunique aux couleurs variées (1). En mentionnant ce détail, l'historien sacré a sans doute voulu faire ressortir une prérogative nouvelle venant s'ajouter à celles qui distinguaient Joseph et le plaçaient à un rang plus élevé que ses frères (2).

Ce que fit pour son fils le patriarche Jacob, Dieu le fait aussi pour l'âme pure. Il se plaît à l'orner et à l'enrichir de toutes les vertus capables de la rendre plus belle encore à ses yeux et plus chère à son cœur (3). Il l'élève ainsi au-dessus des âmes vulgaires et grossières et la revêt de cette distinction surnaturelle qui la place parmi les âmes d'élite, dans la hiérarchie des privilégiés.

Ainsi aimée de Dieu, cette âme jouit, dès ici-bas, de la vision divine. « Heureux, bienheureux les cœurs purs, car ils verront Dieu (4) ». Ils le verront, en le connaissant mieux, en ayant une notion plus nette et plus exacte de ses grandeurs et de ses amabilités; ils le verront car, par une faveur qui surpasse incomparablement le privilège accordé jadis à Joseph, Dieu les fait entrer dans l'intimité de son cœur pour leur révéler les secrets de son éternelle sagesse et se manifester lui-même à eux (5).

(1) Fecitque ei tunicam polymitam. (Genes., *loc. cit.*, 3.)

(2) Merito ergo variam tunicam fecit ei, quo significaret eum diversarum virtutum amictu fratribus præferendum. (S. Ambros.)

(3) Symbolice hæc tunica polymita est variegatura virtutum. (Rupert.)

(4) Beati mundo corde, quoniam ipsi Deum videbunt. (Matth., v, 8.)

(5) Et ego diligam eum, et manifestabo ei meipsum. (Joa., xiv, 21.)

Telles sont, mes chers amis, les admirables prérogatives de la pureté, honneur et charme de votre jeunesse.

Il est dit encore de Joseph que, vendu par ses méchants frères à des marchands madianites qui l'avaient acheté pour une somme de vingt pièces d'argent, il avait été par eux emmené en Égypte et vendu de nouveau, comme esclave, au chef de la milice de Pharaon. « Le Seigneur, dit l'Écriture, ne l'abandonna pas au milieu de l'épreuve; mais il fut avec lui, le dirigeant, le soutenant, bénissant ses œuvres et les rendant prospères (1). » Aussi le vertueux jeune homme trouva-t-il grâce devant son maître, lequel voyant que le Seigneur était avec lui et dirigeait tous ses actes, lui confia l'administration de sa maison (2).

Investi de ces nouvelles fonctions, et bien loin de se prévaloir des avantages qu'elles lui offraient, Joseph ne songea qu'à bien servir son maître et qu'à justifier sa confiance (3).

« Préposé par lui à toutes choses, il gouvernait la maison qui lui était confiée et tout ce qui avait été remis à ses soins. Et le Seigneur bénit la maison de l'Égyptien, à cause de Joseph, et il multiplia tous ses biens, tant à la ville que dans les champs (4) ».

(1) Fuitque Dominus cum eo, et erat vir in cunctis prospere agens. (Genes., XXXIX, 2.)

(2) Habitavitque in domo domini sui, qui optime noverat Dominum esse cum eo, et omnia quæ gereret ab eo dirigi in manu illius; invenitque Joseph gratiam coram domino suo. (*Ibid.*, 2-4.)

(3) Et ministrabat ei. (*Ibid.*, 4.)

(4) A quo præpositus omnibus, gubernabat creditam sibi domum et universa quæ ei tradita fuerant. Benedixitque Dominus domui Ægyptii,

Chers jeunes gens, transportez au monde spirituel ce qui vient d'être dit de la prospérité matérielle et temporelle du juste Joseph, et vous aurez une idée complète des avantages que Dieu procure à la vertu en général et, en particulier, à la vertu, belle entre toutes et, pour ce motif, désignée sous le nom propre de *vertu*.

La pureté, ai-je dit, est une vertu attractive, puissante par le charme qu'elle exerce. Par elle on fait la conquête de Dieu; par elle on s'ouvre le cœur de Dieu. Soyez purs, jeunes gens, et de ce cœur ineffablement riche et ineffablement bon que vous aurez ouvert vous ferez jaillir des grâces de choix. Ces grâces vous seront une garantie de progrès et de succès, tant dans l'ordre de la science que dans l'ordre de la piété. Dieu *multipliera votre substance*, c'est-à-dire les trésors de savoir et de vertus qui constituent la richesse de l'écolier chrétien et dont plus tard, s'il plaît à la Providence, vous ferez bénéficier vos semblables dans le milieu social où devra s'exercer votre activité.

La pureté, qui vous aura fait conquérir la confiance, l'affection et les faveurs de Dieu, vous fera également conquérir l'estime de vos maîtres et de vos condisciples. Si la pureté plaît à Dieu, elle plaît aussi aux hommes; car elle communique un charme, une puissance d'attraction, de séduction littéralement universelles à celui qui en a fait la compagne inséparable de

propter Joseph. et multiplicavit tam in ædibus quam in agris cunctam ejus substantiam. (*Ibid.*, 4-5.)

sa vie. Un écolier aux mœurs pures, à la conversation, à la conduite irréprochables, est estimé capable de tout bien : dès lors on a confiance en lui. C'est à un tel écolier que ses condisciples décerneront leurs suffrages pour le placer à la tête de la Congrégation des Enfants de Marie; c'est à lui que ses maîtres confieront certaines charges pour lesquelles il faut de la conscience; c'est lui qu'ils désigneront comme le modèle du collège. Ainsi seront réalisées pour lui ces paroles de nos saints Livres : « La génération de ceux qui sont chastes est connue de Dieu et des hommes (1). »

Appréciée, honorée ici-bas, durant l'épreuve du temps, combien plus la pureté le sera-t-elle là-haut, dans l'éternel séjour de la félicité! Si, sur la terre, la vision de Dieu a été promise aux cœurs purs, combien plus éclatante, et, par suite, plus réjouissante, cette vision ne sera-t-elle pas dans le ciel! Il est dit des vierges, de tous ceux qui n'auront point souillé la robe de leur innocence, qu'ils suivront l'Agneau partout où il ira (2). Qu'est-ce à dire? sinon qu'ils occuperont une place privilégiée auprès de l'Agneau sans tache, du fils très pur de l'Immaculée Vierge, et qu'ils s'abreuveront plus directement et plus abondamment aux flots de délices et de félicité qui s'épancheront de lui, comme de leur source immortelle.

(1) Generatio casta... nota est apud Deum et apud homines. (Sap., IV, 1.)

(2) Virgines enim sunt. Hi sequuntur Agnum quocumque ierit. (Apoc., XIV, 4.)

II

Mais si la pureté est une fleur si belle; si elle répand un tel parfum et exerce de tels charmes sur Dieu et sur les hommes; elle est aussi une fleur bien délicate, que le moindre souffle, le plus léger contact peuvent souiller et flétrir. Elle est un trésor d'une inestimable valeur, confié à des mains bien fragiles et, dès lors, exposé à être convoité et ravi.

L'esprit impur, qui rôde sans cesse autour des enfants des hommes, cherchant une proie, les guette et leur tend des pièges. Le monde qui, selon le témoignage de saint Jean est tout entier plongé dans le mal, poursuit le même but et travaille avec Satan à séduire et à corrompre les âmes innocentes. Afin d'y réussir, il emploie des moyens tout différents; pour les uns il n'a que sourires et caresses; pour les autres il n'a que railleries et sarcasmes, selon qu'il espère parvenir à ses fins par l'un ou l'autre moyen. Aux yeux de celui-ci il fera miroiter les brillantes promesses de plaisirs et de jouissances inconnus de lui jusque-là; à celui-là il représentera la vertu, le service de Dieu, la piété comme un joug pénible et asservissant. En somme, il ne veut qu'une chose, enlever à l'âme du chrétien sa beauté morale, lui faire perdre les glorieuses prérogatives que lui avait conférées la grâce en s'épanouissant en elle.

Joseph connut cette épreuve redoutable de la tentation; et il la devait connaître, car l'Esprit-Saint a dit en s'adressant au juste : « Mon fils, parce que vous étiez agréable au Seigneur, il était nécessaire que la tentation vous éprouvât (1). » La tentation visita donc Joseph sous la forme d'une créature pleine de malice et d'astuce, en qui l'impudence ne le cédait en rien à la scélératesse. Néanmoins, pour arriver à ses fins criminelles, elle sut prendre des ménagements et procéder par flatterie.

Mais la vertu du chaste Joseph n'était pas de ces vertus fragiles qui se brisent au moindre choc. Elle était trempée et résistante comme l'acier. Bien loin d'acquiescer aux propositions coupables qui lui étaient faites, il protesta vivement contre elles en s'écriant : « Comment pourrais-je faire un si grand mal et pécher de la sorte contre mon Dieu (2) ? »

En vain le tentateur revint-il à la charge; en vain s'obstina-t-il, chaque jour, à réitérer ses assauts. A toutes ses flatteries, à toutes ses propositions, à toutes ses instances l'héroïque jeune homme répondit par un invariable refus (3).

D'où pouvait lui venir tant de force d'âme? Quel était le mobile d'une si rare constance, à cet âge

(1) Quia acceptus eras Deo, necesse fuit ut tentatio probaret te. (Tob., XII, 13.)

(2) Qui nequaquam acquiescens operi nefario, dixit : Quomodo ergo possum hoc malum facere et peccare in Deum meum? (Gen., XXXIX, 8, 9.)

(3) Hujuscemodi verbis, per singulos dies loquebatur et mulier molesta erat adolescenti, et ille recusabat... (*Ibid.*, 10.)

de la vie où les passions étant plus vives, la volonté est ordinairement plus faible à résister et plus facile à céder au mal ?

Le texte sacré l'indique suffisamment en mettant sur les lèvres de Joseph ces paroles : « Comment pourrais-je pécher ainsi contre mon Dieu (1). » C'est Dieu, c'est la pensée de Dieu qui, à l'heure redoutable de la tentation, lui inspire la crainte du mal. Cette pensée, en lui rappelant l'infinie majesté de Dieu, présent partout et à qui rien n'est caché, lui rappelle aussi le devoir qui incombe à la créature de révérer cette majesté et de vivre sans reproche en cette présence. Ainsi n'agit point l'impie de qui le Psalmiste a dit : « Le Seigneur n'est pas devant ses yeux : aussi ses voies sont-elles souillées en tout temps (2). »

Penser à Dieu n'est-ce point penser au meilleur des Pères, au plus libéral des bienfaiteurs, et n'est-ce pas éveiller, par là même, en soi la pensée de la reconnaissance qui lui est due en retour? Et ne serait-ce pas la plus noire des ingratitudes que de pécher sous le regard de ce Père, que de faire devant lui un mauvais usage des bienfaits qu'on en a reçus?

Enfin peut-on penser à Dieu sans se souvenir qu'il est le juste juge entre les mains duquel nous tomberons un jour, et qui ne laissera aucun de nos méfaits sans châtiment? Est-il pensée plus salutaire que

(1) Quomodo ergo possum... peccare in Deum meum? (*Ibid.*, 9.)

(2) Non est Deus in conspectu ejus, inquinatæ sunt viæ illius in omni tempore; auferentur judicia tua a facie ejus. (Ps. x, 5.)

celle des vengeances divines à l'égard du pécheur? C'est de cette pensée que parlait David lorsqu'il disait à Dieu : « Frappez ma chair de votre crainte; car, Seigneur, redoutables sont vos jugements (1). »

Or, c'est cette pensée de Dieu Maître, Père et Juge, qui soutint le chaste Joseph au milieu de la tentation et l'en fit triompher.

C'est elle aussi, chers jeunes gens, qui sera votre force, à l'heure où votre vertu sera menacée, en présence du mal qui sollicitera votre adhésion, du plaisir qui vous apparaîtra sous des formes séduisantes, peut-être même inoffensives (2). Vous aussi, comme Joseph, pensez à Dieu, invoquez Dieu. Penser à Dieu c'est déjà le prier, et le prier c'est se ménager son concours, et ce concours est un gage assuré de victoire.

Mais Joseph ne se borne pas à refuser d'acquiescer au mal, et à puiser la force de ce refus dans la pensée salutaire de Dieu. En présence du tentateur qui s'obstine et revient à la charge, qui pousse plus loin l'audace et redouble ses efforts pour le séduire et l'entraîner au mal, il se dégage, par la fuite, de ses étreintes perfides et se dérobe à ses poursuites importunes (3).

(1) Confige timore tuo carnes meas : a judiciis enim tuis timui. (Ps. CXVIII, 120.)

(2) Si nous étions bien pénétrés de la sainte présence de Dieu, il nous serait très facile de résister à l'ennemi. Avec cette pensée : *Dieu te voit!* nous ne pécherions jamais. (Ven. curé d'Ars.)

(3) Qui, relicto in manu ejus pallio, fugit et egressus est foras. (Genes., XXXIX, 12.)

Voilà, mes chers amis, la vraie, la sage tactique, et le suprême moyen, le moyen efficace entre tous d'échapper à la tentation ou, tout au moins, de vous soustraire momentanément à ses atteintes. Malheur à qui s'attarde à discuter avec le tentateur, à lui faire des concessions, à transiger avec lui, même sur des points de moindre importance. La fuite est le seul moyen, le plus sûr, du moins, que l'Esprit-Saint conseille. « Fuyez, dit-il par la bouche de Jérémie, fuyez et sauvez votre âme (1), » nous donnant à entendre par là que le salut n'est qu'à ce prix. « Joseph prend la fuite, dit saint Augustin, à la vue du danger que court son innocence ; et vous aussi, fuyez, si vous voulez remporter la victoire sur l'ennemi qui vous assiège, principalement sur le démon de la chair ; fuyez, et ne rougissez pas de fuir, si vous désirez acquérir la palme de la chasteté, garder intacte cette vertu si délicate et si rare (2). »

Chers jeunes gens, dont l'innocence a peut-être déjà subi tant d'assauts, peut-être aussi tant d'humiliantes défaites ; j'en appelle à votre expérience, pourquoi avez-vous été vaincus? sinon parce que vous vous êtes imprudemment livrés à l'ennemi ; parce que vous vous êtes laissés prendre à ses promesses, séduire

(1) Fugite, salvate, animas vestras. (Jer., XLVIII.) Fugite de medio Babylonis et salvet unusquisque animam suam. (*Id.*, LI, 6.)

(2) Joseph... fugit : ergo contra libidinis impetum apprehende fugam, si vis obtinere victoriam : nec tibi verecundum sit fugere, si castitatis palmam desideras obtinere. Inter omnia certamina christianorum sola duriora sunt prælia castitatis, ubi quotidiana est pugna, et rara victoria. (S. Aug., *Serm.* 250 *de Temp.*)

par ses caresses. Non seulement il eût fallu, comme Joseph, répondre résolûment, refuser énergiquement l'adhésion que le démon sollicitait, mais, comme Joseph encore, il eût fallu fuir, vous dégager, vous dérober, sans vouloir ni écouter le tentateur, ni lui parler.

« Ville qui parlemente est à moitié rendue, » a-t-on dit avec raison. Jeunes présomptueux, vous avez cru pouvoir engager impunément des pourparlers avec l'ennemi qui vous assiégeait. C'était vous rendre la résistance impossible et vous constituer en son pouvoir. En vain avez-vous compté sur la grâce divine pour vous aider à remporter la victoire. Cette grâce, accordée à qui la réclame, offerte même à qui n'y met pas obstacle, comment serait-elle utilement concédée à qui la méprise en recherchant l'occasion du péché? Et dès lors qu'on s'induit en tentation, par imprudence, témérité, négligence, comment pourrait-on n'y pas succomber? « Vous exposer au danger de pécher et ne pas pécher, dit saint Bernard, ce serait un plus grand miracle que la résurrection d'un mort. »

Chers jeunes gens, puisse l'expérience du passé tourner au profit de votre conduite dans l'avenir. Puisse l'exemple du vertueux Joseph servir à votre instruction et vous faire aimer cette admirable pureté qu'il préféra à tous les trésors de la terre.

Le récit sacré nous apprend qu'en refusant d'accéder aux coupables propositions qui lui étaient faites, il s'exposa à devenir la victime de la haine jalouse et

perfide de celle dont le démon s'était servi pour le tenter. Indignement calomnié par elle, il fut condamné comme coupable et jeté dans un noir cachot. Le Seigneur devait, bientôt après, faire éclater au grand jour son innocence et récompenser son héroïque fidélité, en lui ménageant d'être associé, en qualité de premier ministre, à l'autorité de Pharaon et de recevoir en mariage la fille de Putiphar, prêtre d'Héliopolis (1).

Ainsi le Roi du ciel, le Dieu de pureté récompensera-t-il un jour les efforts, les luttes, les victoires de ceux qui auront préféré l'adorer, le servir, l'aimer et lui plaire, plutôt que de s'attacher à la créature, de plaire au monde et de se rendre ses esclaves en voulant n'être que ses amis. Après les épreuves de cette vie, viendront les triomphes et l'éternelle félicité de l'autre.

Que votre ambition, chers jeunes gens, aille jusqu'à vouloir imiter Joseph dans sa constance invincible, et à faire de vous, comme elle fit de lui, des héros et, s'il le fallait, des martyrs de la chasteté. Que votre devise, chère entre toutes, soit celle des preux chevaliers du Moyen Age : *Potius mori quam fœdari;* tout souffrir, endurer la mort, au besoin, plutôt que de nous laisser jamais ravir cet incomparable trésor.

Le Seigneur sera avec vous comme il fut avec Joseph et, dans son infinie miséricorde, il vous donnera

(1) Dixitque... Pharao ad Joseph : Ecce, constitui te super universam terram Ægypti... Deditque illi uxorem Aseneth, filiam Putiphare, sacerdotis Heliopoleos. (Genes., XLI, 41, 45.)

la grâce de persévérer dans l'intégrité d'une conscience sans reproche; il bénira toutes vos œuvres; il vous dirigera dans toutes vos voies et, après vous avoir soutenus au milieu des épreuves de cette vie, il vous constituera un jour princes dans son éternel royaume et vous associera à son immuable béatitude.

LES FRÈRES DE JOSEPH

L'impureté.

En vous parlant de Joseph dans le précédent entretien, je vous ai dit de quel amour de prédilection il fut l'objet de la part de son père. Cette préférence, surabondamment justifiée par les rares qualités de cet enfant, le premier-né de la vertueuse Rachel, avait mécontenté les autres fils de Jacob et insensiblement allumé dans leurs cœurs une haine implacable contre leur frère.

Une circonstance mentionnée dans le texte sacré ne contribua pas peu à accentuer cette haine jalouse qui devait les pousser à une résolution fratricide. « Comme Joseph, est-il dit, était à peine âgé de seize ans et gardait les troupeaux avec ses frères, il accusa ces derniers auprès de son père d'un crime très honteux (1). »

Ce crime quel était-il? L'Écriture n'en indique pas

(1) Joseph, cum sedecim esset annorum, pascebat gregem cum fratribus suis adhuc puer... accusavitque fratres suos apud patrem crimine pessimo. (Genes., XXXVII, 2.)

la nature. Toutefois les commentateurs les plus autorisés ont cru y voir le péché que l'apôtre Saint Paul recommande aux chrétiens de ne point nommer entre eux (1) ; péché très commun, hélas! surtout parmi la jeunesse, fruit empoisonné, fruit maudit d'une passion aussi tyrannique que malfaisante et désastreuse en ses conséquences.

Mes chers amis, je vous ai proposé Joseph comme un modèle de pureté. Vous avez compris, en étudiant ce modèle, la beauté, les charmes de cette angélique vertu et les précieux avantages dont elle est la source. Je voudrais, dans le présent entretien, vous montrer dans les frères de Joseph, les tristes victimes du vice opposé et, pour vous inspirer toute l'horreur dont ce vice mérite d'être l'objet, vous le montrer comme un danger qui vous menace et vous énumérer ses désastreux effets en ceux qui s'y adonnent.

I

Sachez-le bien, mes amis, de tous les maux auxquels votre âge est exposé, il n'en est pas de plus à craindre que celui qui vient de vous être signalé. Ainsi que je l'ai dit précédemment, ce qui fait la beauté morale de l'enfant et contribue à la conservation de sa beauté physique elle-même ; ce qui donne à toute sa personne un charme particulier et un attrait

(1) Nec nominetur in vobis, sicut decet sanctos. (Ephes., v, 3.)

irrésistible; ce qui enfin le rend si aimable, c'est la pureté de son âme, l'innocence de son cœur, la candeur de son regard, la naïveté de ses paroles, la simplicité de son maintien et de toutes ses manières.

Cette vertu de pureté qu'on dirait naturelle à l'enfance, mais qui est le fruit béni de sa filiation divine, de sa participation à la vie de Dieu par la grâce baptismale, est un tel trésor, un fonds si précieux, confère à celui qui le possède une telle valeur, que c'est faire le plus bel éloge d'un homme que de dire de lui : « Il a conservé l'innocence de son baptême. »

Dieu estime cette vertu; il y tient à tel point que, sans elle, il est impossible d'être admis dans son éternel royaume, séjour d'inaltérable pureté ; dès ici-bas, partout où Dieu la découvre, elle le ravit, l'attire et lui fait éprouver les mêmes ineffables complaisances qu'en la société des esprits célestes qui entourent son trône et chantent ses louanges.

Le demon le sait; il sait que la pureté est l'essentielle condition pour plaire à Dieu, être aimé de lui, avoir part à ses grâces, en cette vie, et à sa gloire, à sa béatitude, dans l'autre. Aussi met-il tout en œuvre pour nous ravir ce céleste trésor et nous faire perdre tous les biens dont ce trésor est le gage.

Il n'attend pas que l'homme ait déjà fourni une longue carrière et atteint les sommets de la vie; il s'attaque de préférence à l'enfant, assuré que s'il parvient à ternir son âme de son souffle impur, il lui sera facile, dans la suite, de corrompre et d'anéantir en elle la sève de la vie morale. Aussi épie-t-il le premier

éveil de sa raison, pour agiter devant lui des images riantes, pour faire entendre à ses oreilles des propositions séduisantes, des invitations au plaisir, ou pour susciter en son cœur des désirs impurs et troublants.

Puis, sur le sentier de la vie où l'adolescent inexpérimenté, confiant en lui-même, s'avance insouciant et joyeux, il place des pièges qu'il sait habilement recouvrir de fleurs. Il multiplie les moyens de fascination et de perversion ; car les engins dont il dispose pour surprendre la vertu du jeune homme sans défiance sont nombreux et variés à l'infini ; avec une habileté incomparable, il adapte ses moyens d'attaque au tempérament, au caractère, aux passions de celui qu'il veut perdre. Ce dernier a-t-il une imagination vive, un cœur sensible, l'amour des arts ? La musique, la poésie, la peinture, la littérature, deviendront des sources empoisonnées où la passion viendra s'abreuver et puiser la mort. Est-il doué d'avantages physiques, et porte-t-il sur ses traits, dans la forme de son corps l'empreinte de la beauté ? Il trouvera là encore d'innombrables occasions de mal pour lui-même et pour les autres. L'esprit impur saura exploiter à son profit toutes les ressources, toutes les aptitudes et, progressivement, attirer ceux en qui il les trouve dans les pièges tendus à leur inexpérience et à leur imprévoyante simplicité.

Et si, au lieu d'avoir affaire à des natures délicates, distinguées, tournées comme d'instinct vers ce qui est grand, noble et beau, il rencontre des natures molles et sensuelles, inclinées vers la matière, avides de

jouissances grossières, il leur présente sans ménagement, sans détour, l'appât des plus vils instincts et les pousse brutalement vers les satisfactions qu'elles convoitent...

Telle est la manière ordinaire dont l'ennemi des âmes et, par conséquent l'ennemi de la pureté, sève vitale des âmes, procède pour les séduire et les flétrir.

Toutefois, à n'envisager les choses que par leur aspect extérieur, il semblerait que l'habitude dépravée dont je parle se forme, en quelque sorte, machinalement, comme une conséquence irréfléchie, inconsciente, inévitable ou, pour le moins, ordinaire des tendances de la nature humaine, originellement viciée ; ou bien encore par l'influence malsaine et malfaisante des camarades dissolus, corrupteurs, qui se rencontrent à peu près toujours dans les agglomérations d'écoliers.

Quelle que soit l'origine secondaire du mal, croyez bien que la cause première, l'agent, l'instigateur principal en est Satan, par qui le péché, tout péché, a fait son invasion dans le monde (1).

Par ce rapide exposé, il vous est aisé de comprendre, mes jeunes amis, que nul d'entre vous n'est à l'abri du danger, et que c'est faire acte d'élémentaire prudence que de se soustraire aux atteintes de l'esprit impur. Malheur au jeune présomptueux qui, comptant sur lui-même, ne détournerait pas assez promptement ses

(1) Quoniam ab initio diabolus peccat. (I Joa., III, 8.)

regards des objets capables d'altérer son innocence, et ne fermerait pas inexorablement l'oreille aux insinuations perfides, aux propositions coupables, aux exigences tumultueuses des passions!

Afin que vous sachiez à quoi l'on s'expose par de lâches concessions qui trop souvent dégénèrent en fautes lamentables, en habitudes opiniâtres et honteuses, laissez-moi, chers jeunes gens, vous dépeindre les ravages affreux et les ruines désastreuses que produit l'impureté.

II

M'appropriant une parole contemporaine demeurée tristement célèbre : « Le cléricalisme, voilà l'ennemi!... » et la modifiant quelque peu, pour le besoin de ma cause, je vous dirai : « Le sensualisme, voilà l'ennemi! »

L'ennemi de qui? l'ennemi de quoi?

L'ennemi de l'intelligence, l'ennemi du cœur, l'ennemi de la volonté et l'ennemi du corps. J'ajouterai : l'ennemi de la famille et l'ennemi de la société. Voilà, certes, assez de motifs pour vous mettre en défiance, vous armer contre cet ennemi et vous décider à employer tous les moyens de lui tenir tête.

J'ai dit que l'impureté est l'*ennemie du corps*. N'oubliez pas qu'elle est une passion violente, exigeante, jamais satisfaite, jamais repue, dont les ins-

tincts grossiers réclament sans cesse une pâture nouvelle. Les excès dans lesquels elle précipite exercent à la longue, quelquefois même en peu de temps, une influence désastreuse sur tout l'organisme. Mais c'est surtout à l'âge où vous êtes, chers jeunes gens, que ces funestes effets se font sentir. La sève vitale se vicie et s'empoisonne; la croissance physique est arrêtée; le corps s'épuise et se flétrit; les yeux caves et fatigués, le visage ridé, la démarche exténuée révèlent un travail de décrépitude précoce, et présentent un ensemble caduc qui forme un douloureux contraste avec les signes de la jeunesse que la passion ne parvient pas à effacer entièrement.

« N'avez-vous pas rencontré, dit Lacordaire, de ces hommes qui, à la fleur de l'âge, à peine honorés des signes de la virilité, portent déjà les flétrissures du temps? » La vieillesse et la mort ont imprimé sur eux leur honteuse estampille; et en les voyant passer, on les désigne d'un mot expressif qui dit comment ils envisagent la vie et qui est synonyme de dégradé et d'impudique.

Il n'est pas rare que les excès précoces auxquels entraîne cette passion engendrent des maladies sourdes et lentes qui minent implacablement l'organisme. Quelle honte et quel déshonneur, au printemps de la vie, de se voir condamné à l'hiver de la mort!

Oui, sachez-le bien, jeunes gens, l'impureté est meurtrière. Les actes auxquels elle pousse, s'ils se multiplient et dégénèrent en habitude, appauvrissent le sang, affaiblissent les nerfs et atteignent le cer-

veau (1). C'est donc à la vie qu'elle s'attaque, c'est la vie qu'elle use, épuise, abrège, extermine; et l'on peut dire du jeune homme qui se livre à cette passion hideuse, qu'il boit, à doses plus ou moins fortes, le poison qui énerve et qui tue.

Par une sorte de dérision de langage, on appelle cela *faire la vie!* Non, non, c'est la *défaire* et travailler pour la mort!...

J'ai dit, en second lieu, que l'impureté est l'*ennemie de l'intelligence*. Quiconque, en effet, s'adonne à elle, fait prédominer la chair et les sens sur l'esprit. L'esprit, dès lors, appesanti, perd de son élasticité; la mémoire s'émousse, devient moins active et moins apte à retenir les notions qui lui sont proposées; les facultés intellectuelles se dépriment, s'abrutissent.

Les pensées et les préoccupations grossières, en s'accumulant, empêchent l'esprit de s'élever aux pensées nobles, sérieuses; elles l'obscurcissent comme un brouillard épais et le rendent impuissant à toute application, à toute étude. Que de belles et radieuses intelligences subissent hélas! cette dépression humiliante causée par le dérèglement des passions! Et, dans nos collèges, que d'écoliers ne doivent leur infériorité intellectuelle qu'à l'action néfaste de l'impureté! Croyez-moi, chers amis, si vous tenez à conserver à votre esprit toute son indépendance, sa

(1) Aussi les tristes victimes de l'impureté finissent-elles, suivant leur tempérament, par l'anémie (sang), l'épilepsie (nerfs) ou la folie (cerveau).

vigueur et son activité ; si vous avez à cœur de faire des progrès dans le domaine de la science, d'élargir le cercle de vos connaissances, de tenir enfin un rang honorable dans le monde intellectuel, soyez des jeunes gens chastes et conservez toujours à votre esprit la prédominance sur les sens, vous souvenant, comme l'a si bien dit un auteur dont je viens de résumer la pensée dans les lignes qui précèdent, que « l'intelligence n'est limpide que lorsque le cœur est pur (1). »

Je viens de nommer le *cœur*. L'impureté est aussi son ennemie mortelle. Pourrait-il en être autrement ? Elle est une passion dépravée et abjecte, se complaisant dans l'ignominie, ne se repaissant que d'images honteuses, de désirs déréglés, de sensations dégradantes. Comment, dès lors, n'étoufferait-elle pas dans le cœur les nobles affections, les sentiments généreux? A force de se concentrer sur l'objet de sa passion, le cœur devient insensible à tout le reste, se ferme à toute aspiration vers ce qui est grand, beau et bon, à tout enthousiasme, à tout dévouement, à tout patriotisme; il devient dur et égoïste, n'ayant plus qu'une seule aspiration, un seul amour : l'aspiration vers la jouissance immonde, l'amour du plaisir grossier. O dégradation d'un cœur fait pour aimer ce qui est pur! L'Esprit-Saint, parlant du jeune homme voluptueux, le qualifie d'un mot qui confirme admirablement ce que je viens de dire; il l'appelle un jeune

(1) Mgr Baunard, *Le collège chrétien*. La pureté.

homme sans cœur : *Vecordem juvenem*; témoin l'enfant prodigue qui, voulant aller au loin jouir de sa liberté et satisfaire sa passion, dit sur un ton arrogant à son père : « Donnez-moi ma part d'héritage ». En parlant de la sorte, il montrait clairement que ses passions lui avaient ôté son cœur (1).

Encore si ce cœur était heureux et si, une fois la passion assouvie, il pouvait se tenir pour satisfait! Mais non, dans ce cœur enfiévré s'agitent des besoins sans cesse renaissants; après un plaisir, un autre, et puis un autre!... Et le cœur est toujours haletant, inquiet, remué, tourmenté par des désirs nouveaux. Il est perpétuellement déçu, car au lieu du plaisir qu'il espérait goûter, c'est l'amertume, le désenchantement, le réveil après le rêve, la brutale réalité; c'est l'accablement, c'est l'inquiétude, c'est le remords, c'est enfin cet état douloureux décrit par saint Augustin, ce prodigue repentant et converti, lorsqu'il s'écriait : « Seigneur, Seigneur, vous nous avez faits pour vous et notre cœur est dans l'angoisse, tant qu'il n'a pas cherché en vous sa satisfaction et son repos (2). »

Ennemie de l'intelligence et du cœur, l'impureté est aussi l'*ennemie de la volonté*. C'est la volonté qui fait les hommes (3), car c'est elle qui fait les carac-

(1) Témoin aussi, au cours des siècles, Néron, Domitien, Chilpéric, Henri VIII, et tant d'autres, hélas! qui ne furent si cruels que parce qu'ils furent voluptueux.

(2) Fecisti nos ad te, Deus, et irrequietum est cor nostrum donec requiescat in te. (*Confess.*)

(3) Saint Augustin a donné de l'homme cette définition : « *Homines sunt voluntates.* »

tères. Or qui ne sait que, sous les coups répétés de la passion à laquelle elle s'est habituée à céder sans résistance, la volonté s'amollit, s'énerve, perd cette force de gouvernement, d'impulsion, d'opposition, qui fait d'elle la faculté maîtresse et vraiment souveraine de l'homme? Par là même, elle perd l'aptitude à exécuter le bien ; tout ce qui réclame un effort soutenu, la trouve impuissante. Elle ne sait plus vouloir; elle ne fait plus qu'obéir, céder, s'assujettir aux caprices des passions exigeantes, tyranniques.

Dès lors, le caractère s'efface ; on prend rang dans la catégorie, si nombreuse hélas! des hommes nuls, sans caractère, chez lesquels il y a tout ce qu'il faut pour faire des lâches et des traîtres ; lâches en face du devoir, traîtres en face de l'ennemi, aussi bien de l'ennemi qui menace les frontières nationales, que de celui qui menace les frontières sacrées de l'âme, ce royaume inaliénable de Dieu.

En somme, on n'a pas voulu mettre un frein à cette passion indomptée ; on a voulu être libre et la laisser librement se satisfaire ; mais, en réalité, qu'a-t-on fait? on s'est rendu esclave ; ne voulant pas être le serviteur de Dieu, on est devenu celui de Satan ; semblable encore à l'enfant prodigue se vendant à un maître qui fait de lui un gardeur de pourceaux. O déchéance de la volonté libre et souveraine! O asservissement humiliant d'une faculté que Dieu avait faite pour commander et dominer!

Par ce rapide exposé, vous ai-je assez fait compren-

dre, mes jeunes amis, les ravages exercés par la passion de la volupté et les ruines qu'elle multiplie autour d'elle?

Jusqu'ici, je n'ai parlé que de ses effets au point de vue personnel. Il ne sera pas inutile, pour compléter ce qui vient d'être dit, d'ajouter qu'elle est aussi l'ennemie de la famille et de la société.

Ennemie *de la famille*, elle y étouffe l'affection réciproque. Le cœur du jeune homme esclave d'un coupable amour, devient dur pour ses parents, se dépouille de cette respectueuse tendresse dont les naïfs témoignages sont si doux pour celui qui les reçoit et si honorables pour celui qui les donne; son langage devient inconvenant, ses procédés brusques et violents; la moindre observation, le reproche le plus mérité mettent en fureur ce jeune libertin qui prétend vivre à sa guise et ne relever de personne autre que de lui-même.

Un père courroucé, une mère en larmes, un fils prodigue qui résiste aux représentations indignées de l'un, aux tendres supplications de l'autre : tel est l'affligeant spectacle souvent offert par la famille : or ce spectacle est l'œuvre de l'impureté!

Et plus tard, après le mariage, si la passion continue ses ravages, ne cherchez pas l'amour conjugal; n'attendez pas que les bénédictions du ciel descendent sur un foyer ravagé par d'impures amours.

Et si ce foyer voit naître des enfants, ils grandiront atteints peut-être dans leur constitution par les désor-

dres de ceux auxquels ils doivent l'existence; privés de la sollicitude du père et de l'affection dévouée de la mère. Ils seront les témoins journaliers de discussions, de scènes violentes dont leur inexpérience ne soupçonnera point les causes; puis, un moment viendra où ils auront la révélation du mystère, et ils suivront les exemples paternels, essayant de justifier leur conduite par celle qu'ils ne font que reproduire... N'est-ce pas, je vous le demande, la ruine de la famille; ruine de la paix et de l'union, de la concorde et de l'appui réciproque; ruine de l'honneur et de la dignité; ruine de la confiance et de l'amour?

Étant l'ennemie de la famille, comment l'impureté ne le serait-elle pas de la *société?* C'est elle qui multiplie les ruines à travers le monde comme elle les multiplie dans la famille.

Ruines physiques d'abord. Si vous voulez avoir le secret de tant de morts prématurées, de tant de maladies, d'infirmités honteuses, dans le dénûment et la misère, n'en cherchez pas la solution ailleurs que dans le coupable abus que l'homme fait de ses sens et de son corps.

Un jour, du haut de la chaire de Notre-Dame, Lacordaire s'écriait : « Ah! Messieurs, en quittant cette assemblée, cherchez une de ces rues où la misère s'abrite : vous n'aurez pas à chercher loin; montez ces tristes rampes : vous voici devant un grand spectacle. Ces visages flétris si jeunes, ils ont été beaux; ces membres qui n'inspirent plus que l'horreur, ils ont été

vivants; ces êtres déshonorés, ils avaient des frères et des sœurs. Ils n'en n'ont plus, ils n'ont plus rien, pas même des remords. Qui les a dépouillés, meurtris, livrés à la misère, à l'opprobre, à l'ignorance même de leur malheur? Qui? Vous le savez bien : le sens dépravé. »

Les ruines morales accumulées par cette implacable passion ne sont pas moins nombreuses. C'est elle qui, de déception en déception, mène au désespoir sombre et farouche, à la haine des hommes, au dégoût souverain de la vie; elle qui inspire les déterminations tragiques, les attentats criminels, et ce qu'on est convenu d'appeler aujourd'hui les drames passionnels; c'est elle qui avilit les caractères, abaisse le sens moral, précipite les sociétés les plus prospères vers leur décadence; elle enfin qui fait, comme le disait encore Lacordaire, « les peuples abâtardis dans les homicides joies de la volupté ».

Au surplus, mes amis, l'histoire est là pour donner raison à mon dire. Pourquoi telle grande nation — je n'ose la nommer — autrefois glorieuse, puissante, est-elle aujourd'hui amoindrie, vaincue, déshonorée, n'ayant plus rien de son ancien prestige? L'amour du plaisir, un amour effréné, excessif, voilà l'une des causes, sinon la cause principale, de sa déchéance...

« Le sensualisme, voilà l'ennemi! » vous disais-je en commençant. Oui, voilà l'ennemi! « l'ennemi de la vie, de la beauté, de la bonté, de la force, de la

gloire, l'ennemi universel et national (1)! » l'ennemi redoutable et exécrable; et néanmoins l'ennemi adulé, accepté, exalté. N'a-t-il pas, en effet, sur tous les points du monde civilisé, ses vulgarisateurs et ses apôtres? Ne le laisse-t-on pas étaler en plein jour ses scandales et exercer librement ses ravages?

Ce sensualisme si pernicieux n'est-il pas relevé, embelli, par la poésie et la littérature; préconisé, popularisé par l'art; excusé, toléré, presque protégé par les pouvoirs publics; ménagé, atténué, à peine exceptionnellement châtié par la justice officielle?... Ah! que tout cela dénote affaiblissement du sens moral, retour vers les mœurs païennes, infidélité aux traditions vingt fois séculaires de civilisation et de christianisme!...

Chers jeunes gens, je fais appel à vos sentiments les plus fiers et les plus généreux, et je vous invite à une déclaration de guerre.

« Je ne suis pas venu apporter la paix, disait Jésus-Christ aux Juifs, mais le glaive (2) », c'est-à-dire la guerre. La parole du Maître est aussi actuelle, à cette heure, qu'il y a dix-neuf siècles. Aussi bien est-ce à la guerre qu'en son nom je vous invite, à une guerre implacable, à une guerre d'extermination, contre l'impureté qu'avec raison on a nommée le péché de jeunesse, contre cette déshonorante passion qui fait, hélas! tant de victimes de votre âge!

(1) Lacordaire.

(2) Non veni pacem mittere, sed gladium. (Matth., x, 34.)

Vous voulez tous être soldats de Jésus-Christ, combattre, sous ses ordres, le bon combat, pour l'honneur de Dieu, de l'Église et de la France! C'est très bien! Mais commencez par combattre le mal qui est en vous, au moins en germe, ce sensualisme funeste dont j'ai essayé, dans cet entretien, de vous décrire les ravages...

Voilà, chers jeunes gens, l'ennemi qu'il faut viser, poursuivre, et à tout prix exterminer : l'ennemi de Dieu, l'ennemi de la société, l'ennemi de la famille, l'ennemi de l'âme, l'ennemi du corps, l'ennemi de l'esprit, l'ennemi du cœur, l'ennemi de la raison, l'ennemi de la foi, l'ennemi de la volonté, l'ennemi de la liberté, l'ennemi du bonheur présent et l'ennemi du bonheur futur!

DAVID ET GOLIATH

Les combats de la vie chrétienne.

Le Saint-Esprit nous enseigne par la bouche de Job que « la vie de l'homme sur la terre est une lutte (1). » Alors même que la révélation divine ne nous en aurait pas été faite, une expérience journalière se serait chargée de nous l'apprendre. Vous êtes jeunes, il est vrai, mes amis. Vous ne connaissez encore de la vie que les charmes apparents et n'en avez encore entrevu que les riants aspects. Quoi qu'il en soit, j'ose dire, et vous ne me démentirez pas, qu'il y a déjà eu, dans votre jeune existence, des heures où vous avez compris que, pour être ce qu'elle doit être, la vie n'est pas précisément une partie de plaisir, mais une succession ininterrompue de devoirs plus ou moins austères et pénibles à la nature; des heures où vous avez senti bouillonner au-dedans de vous-mêmes d'impétueux désirs, de fiévreuses aspirations jusqu'alors in-

(1) Militia est vita hominis super terram. (Job., VII, 1.)

connues; des heures où vous avez entendu retentir à vos oreilles des sollicitations étranges et troublantes, certains appels en contradiction avec votre conscience; des heures enfin où, mis en demeure de vous prononcer entre le bien et le mal, entre la vertu et le vice, vous avez éprouvé des angoisses pénibles et douloureuses, et où hésitant, ne sachant à qui obéir, à la conscience ou à la convoitise, vous vous êtes écrié : « Malheureux homme que je suis! Que faire, hélas! que faire? »

Qu'était-ce que cela? sinon la lutte intérieure, la lutte à son début, faisant surgir devant vous la vision des efforts, des résistances, des combats continuels dans lesquels se résume toute vie bien comprise ici-bas. Aussi bien, à cette question inquiète : que faire? votre sens chrétien avait invariablement répondu : Lutter, résister à la convoitise, combattre les bons combats; en un mot, se comporter « en bon soldat de Jésus-Christ (1) ».

En somme, si peu que vous ayez vécu et pris conscience de vous-mêmes, vous avez tous compris, que l'homme est placé ici-bas entre deux forces qui le sollicitent en sens contraire; qu'il y a chez lui comme deux instincts capables de faire de lui deux hommes : l'homme terrestre et animal et l'homme spirituel et céleste, pour employer le langage de nos saints Li-

(1) Hoc praeceptum commendo tibi, ut milites bonam militiam. (I Timot., I, 18.) — Certa bonum certamen. (*Ibid.*, v, 12.) — Labora sicut bonus miles Christi Jesu. Nam et qui certat in agone non coronatur nisi legitime certaverit. (II Tim., II, 3.)

vres (1), et qu'il n'y a qu'un moyen pour lui de faire prévaloir le noble instinct qui fait l'homme céleste : la lutte, non une lutte passagère, accidentelle, se bornant à quelques efforts isolés ; mais une lutte soutenue, habituelle, persistante, aussi durable que la vie d'ici-bas.

C'est cette grande leçon du combat spirituel que je viens vous faire entendre ou plutôt vous rappeler, chers amis, dans le présent entretien. Je la dégagerai du récit biblique bien connu de vous sous le nom de combat de David et de Goliath.

Goliath représente et personnifie Satan, l'ennemi de vos âmes et en général, tout ce qui, directement ou indirectement, peut nuire aux intérêts sacrés de vos âmes. David, de son côté, personnifie le chrétien et, en particulier, le jeune homme que sollicitent tour à tour et, le plus souvent, tout à la fois le démon, le monde et la chair.

Les conditions de la lutte et les armes des combattants : tels seront les deux points particuliers de cette étude. Il vous sera aisé de voir, mes amis, que ces conditions sont absolument les mêmes dans la lutte spirituelle que vous avez à soutenir, et que les armes mises par la Bonté divine à votre disposition sont, pour vous, aussi victorieuses que celles dont se servit David contre Goliath.

(1) Animalis homo. (I Cor., II, 14.) Homo de terra terrenus, homo de cœlo cœlestis. (I Cor., XV, 47.)

I

Nos Livres sacrés nous apprennent qu'une guerre avait éclaté entre les Philistins et les Israélites. Les uns et les autres assemblèrent toutes leurs forces et s'approchèrent de si près, qu'il n'y avait qu'un vallon entre les deux camps. Lorsque les armées furent en présence, on vit paraître un Philistin nommé Goliath, homme d'une stature colossale, armé de toutes pièces. Cet homme donc s'étant présenté devant les bataillons d'Israël, leur cria : « Pourquoi voulez-vous engager le combat? Choisissez plutôt un homme d'entre vous, et qu'il vienne, s'il l'ose, se mesurer avec moi : s'il m'ôte la vie, nous serons vos esclaves; mais si j'ai l'avantage sur lui et que je le tue, vous, vous serez assujettis. » Saül et les Israélites voyant ce géant et l'entendant parler de la sorte, tremblaient de peur. Goliath en était tout fier, et il disait : « J'ai défié aujourd'hui toute l'armée d'Israël. » Il se présentait ainsi au combat, le matin et le soir; et cela dura quarante jours.

Or, il advint qu'un jeune berger de Bethléem, nommé David, fils de Jessé, dont les trois frères aînés étaient soldats dans l'armée de Saül, vint voir ses frères. Étant arrivé au lieu du combat et ayant aperçu Goliath qui défiait les Israélites, il dit à ceux qui étaient auprès de lui : « Qu'est-ce qu'on donnera à celui qui tuera ce Philistin et vengera l'affront qu'il fait à Israël? » On lui répondit que s'il se trouvait un homme

qui pût le tuer, le roi le comblerait de richesses et lui donnerait sa fille en mariage. Et s'étant fait conduire à Saül, David sollicita et obtint de lui la permission d'aller combattre ce Philistin (1).

Avant de poursuivre le récit de ce combat singulier, arrêtons-nous à en examiner les conditions. Elles ne feront que mieux ressortir la noble conduite de David.

Goliath, je l'ai dit, personnifie les ennemis spirituels contre lesquels, jeunes chrétiens, vous avez à combattre.

La première des choses qui frappe en ce guerrier, c'est sa force extraordinaire, soit celle qui lui vient de la vigueur de ses membres, soit celle que lui procurent ses armes. Sa structure athlétique semble défier tout adversaire. La hauteur de son corps, dit l'Écriture, était de six coudées et d'un palme, plus de deux mètres, selon notre langage usuel. Et cet homme portait un casque d'airain sur sa tête, et il était revêtu d'une cuirasse à écailles, et il avait des jambières d'airain, et un bouclier d'airain couvrait ses épaules, et il tenait à la main une lance dont le fer seul pesait six cents sicles (2).

(1) I Reg., XVII, 20, 38.

(2) Et egressus est vir spurius de castris Philistinorum, nomine Goliath, altitudinis sex cubitorum et palmi. Et cassis ærea super caput ejus, et lorica squamata induebatur. Porro pondus loricæ ejus quinque millia siclorum æris erat, et ocreas æreas habebat in cruribus, et clypeus æreus tegebat humeros ejus. Hastile autem hastæ ejus erat quasi liciatorium texentium. Ipsum autem ferrum hastæ ejus, sexcentos siclos habebat ferri. (I Reg., XVII, 4-7.)

Tel est l'adversaire avec lequel David doit se mesurer. Comment ne pas redouter pour ce dernier une inévitable défaite? Il est jeune et petit de taille (1); du moins, n'a-t-il que la taille et les forces de son âge. Ses frères l'ont jugé plus apte à garder des brebis qu'à venir au combat; du reste, il ne sait point manier les armes, il est absolument inexpérimenté dans l'art de la guerre.

Accepter de lutter contre un ennemi si redoutable, n'est-ce pas témérité, présomption et folie? Et les frères de David n'ont-ils pas raison de le détourner d'une si funeste entreprise (2)? Saül, instruit de son dessein, n'a-t-il pas raison, lui aussi, de dire à cet audacieux adolescent : « Tu ne peux pas résister au Philistin, ni combattre contre lui, parce que tu es un enfant et que celui-là est un homme de guerre depuis sa jeunesse (3)? »

Quoi qu'il en soit, David, acceptera la lutte. Ce n'est pas en lui-même qu'il met sa confiance, mais en Celui qui l'a déjà secouru en d'autres nécessités et protégé en d'autres périls. « Le Seigneur, dit-il, m'a délivré des griffes du lion et de l'ours; il me délivrera encore de la main du Philistin (4). » Et ce disant, il s'apprête au combat.

(1) Adhuc reliquus est parvulus, et pascit oves. (I Reg., XVI, 11.)

(2) Eliab, frater ejus major, ait : « Quare venisti, et quare dereliquisti pauculas oves illas in deserto? » (I Reg., XVII, 28.)

(3) Et ait Saul ad David : « Non vales resistere Philisthæo isti, nec pugnare adversus eum, quia puer es, hic autem vir bellator est ab adolescentia sua. » (*Ibid.*, 33.)

(4) Et ait David : « Dominus qui eripuit me de manu leonis et de manu ursi, ipse me liberabit de manu Philisthæi hujus. » (*Ibid.*)

Jeunes chrétiens, les ennemis que vous avez à combattre vous-mêmes sont nombreux et puissants. Pour ne parler que du plus redoutable, du démon, de Satan, quels avantages ne semble-t-il pas, de prime-abord, avoir sur vous?

Il est fort, car il dispose d'une effroyable puissance de séduction qui le met à même de tenter, d'illusionner et de tromper les âmes, d'entraîner et de pervertir les volontés, de corrompre et de vicier les cœurs, de ruiner, en un mot, toutes les ressources morales de l'homme, du chrétien. Il est fort, car il a, pour marcher sous ses ordres et seconder ses desseins homicides, d'innombrables légions d'esprits infernaux, animés de la même haine et poursuivant le même but que lui. Il est fort, car il a des siècles de pratique, d'expérience, de tentatives criminelles, trop souvent hélas! couronnées de succès ; il possède à fond la stratégie des combats et des assauts à livrer aux âmes, des pièges à leur tendre, des surprises à leur ménager, des coups à diriger contre elles. Il est fort, car il manie avec une dextérité et une habileté incomparables, les armes de la flatterie, de l'illusion, de la ruse et du mensonge, de la menace et de la violence. Il est fort, car il connaît les hommes, leurs passions et leurs faiblesses, les issues par lesquelles il peut pénétrer jusqu'aux sources mêmes de la vie morale, pour les corrompre ou les tarir.

Voilà ce qu'est et ce que peut l'adversaire contre lequel il vous faut combattre. Et vous, chers amis, qu'êtes-vous et que pouvez-vous?

Ah! si je vous considère au point de vue purement humain; si je ne m'arrête qu'à votre valeur personnelle, qu'à vos ressources naturelles, je dois vous dire que vous êtes et que vous pouvez bien peu de chose contre un si redoutable adversaire. Car vous n'êtes que des enfants et des adolescents : cela revient à dire que vous êtes l'ignorance et l'inexpérience, la faiblesse et l'inconstance; que, par votre nature et par votre âge, vous êtes exposés aux illusions, aux surprises, aux entraînements qui aboutissent aux amères déceptions, aux humiliantes défaites. Dès lors, comment ne pas craindre pour vous, chers jeunes gens? Comment ne pas tout redouter de votre âge, si riche il est vrai, en ressources, si fécond aussi en dangers (1)?

Mais si je vous considère au point de vue de votre condition de chrétiens, de fils adoptifs de Dieu, de frères de Jésus-Christ, loin de craindre, je me rassure, car par votre baptême, vous participez à la vie et à la vertu même du Christ dont vous êtes les membres et en qui toute puissance réside. Ce que vous ne pouvez pas par vous-mêmes, vous le pouvez par Celui qui vous fortifie. « Notre suffisance vient de Dieu » (2), s'écriait saint Paul; et ce que notre nature faible, indigente, déchue, n'a pas, ne peut pas réaliser, la grâce divine, c'est-à-dire la vie même de Dieu répandue en nous par Jésus-Christ, nous rend capables de l'effectuer. Si donc, chers amis, à ne regarder que ce que vous êtes par votre propre fonds, il y a tout lieu

(1) O juventus, flos ætatis, periculum mentis! (Saint Augustin.)
(2) Sufficientia nostra ex Deo est. (II Cor., III, 5.)

de craindre; par contre, il y a tout lieu d'espérer, à considérer ce que vous êtes avec Dieu et par Dieu.

Il ne s'agit donc pas de vous dérober au combat et de déserter le champ de bataille, sous prétexte que la lutte est inégale, que les ennemis sont nombreux et puissants, que votre faiblesse est grande, votre inexpérience inquiétante et, par conséquent, il ne s'agit pas de vous croire vaincus d'avance. Non, non, il s'agit de vous souvenir, comme je le disais au début de cet entretien, que « la vie de l'homme sur la terre est un combat »; et encore, que « le royaume des cieux souffre violence et qu'il n'y aura à l'emporter d'assaut, que ceux qui auront su se faire violence » et déployer de généreux efforts; il s'agit d'accepter l'obligation que Dieu vous fait de combattre ici-bas pour la conquête de ce céleste royaume; il s'agit de croire au désir qu'il a de vous y recevoir et couronner un jour; il s'agit de vous convaincre que si vos ennemis sont nombreux et puissants, ils ne sont pas invincibles; que vous leur êtes de beaucoup supérieurs, en vertu de l'assistance particulière que Dieu lui-même s'est engagé à vous prêter, en faisant de vous tous, ses enfants et ses futurs héritiers. Il s'agit donc d'avoir confiance, de fermer l'oreille aux représentations pusillanimes d'une prudence tout humaine, aux faux prétextes de la mollesse et de la sensualité. « Va, dit Saül à David, va, et que le Seigneur soit avec toi (1). » Allez, vous dirai-je, à mon tour; allez au combat,

(1) Dixit autem Saül ad David : Vade, et Dominus tecum sit. (I Reg., XVII, 37.)

jeunes soldats du Christ; marchez sans crainte, et que le Seigneur, le Dieu qui réjouit votre jeunesse soit avec vous et vous garde! *Vade, et Dominus tecum sit!*

II

Mais quelles armes emploiera David pour combattre l'orgueilleux Philistin? Ce dernier, je vous l'ai dit, a, pour se défendre, une épaisse cuirasse, un casque, un bouclier, et pour attaquer, une épée, une hallebarde, en un mot, tout l'attirail des guerriers faits au métier des armes. Mais, pour combattre avec l'espoir de vaincre, ne faut-il pas le faire au moins à armes égales? Ce fut l'avis de Saül, qui revêtit David de ses propres habits de guerre, mit un casque d'airain sur sa tête et munit son corps d'une cuirasse (1).

Le voilà donc cet adolescent portant sur lui les marques extérieures et les insignes de la force. Mais que peuvent les moyens humains sans l'assistance divine? C'est en vain que l'homme s'entoure de précautions et de défenses naturelles; en vain qu'il compte sur ses propres ressources. Si le Seigneur n'intervient et ne fournit sa grâce, tous les efforts de l'homme sont stériles, impuissants les moyens qu'il emploie.

David le sait; il sait aussi que la grâce de Dieu supplée surabondamment à l'insuffisance des moyens humains; il sait que si l'homme est faible, Dieu est

(1) Et induit Saül David vestimentis suis et imposuit galeam æream super caput ejus, et vestivit eum lorica. (I Reg., XVII, 38.)

fort, et que l'homme lui-même devient fort dès qu'il s'appuie sur Dieu et s'unit à Dieu.

« David donc s'étant ceint du baudrier et du glaive de Saül sur son vêtement, commença à essayer s'il pourrait marcher avec des armes auxquelles il n'était pas accoutumé. Et il dit à Saül : « Je ne puis marcher « ainsi, parce que je n'en ai pas l'habitude. » Et il déposa ces armes (1). »

Apprenez de là, chers amis, que la lutte qu'il vous faut soutenir contre les ennemis de votre salut ne demande pas l'emploi de moyens extraordinaires, dépassant votre portée, exigeant des aptitudes spéciales, une science consommée du maniement des armes spirituelles, mais l'emploi de moyens simples, communs, à la portée de tous, adaptés à la condition de chacun et admirablement efficaces par eux-mêmes.

La vigilance et la prudence, d'une part, la fuite des occasions, le souvenir entretenu de la présence de Dieu, la prière, si instamment recommandée par Jésus-Christ ; et, d'autre part, les grâces multiples par lesquelles Dieu vient journellement à notre aide et supplée à notre impuissance personnelle de tous les instants, voilà nos principaux moyens de lutte et de victoire. A nous d'y recourir et d'en user, selon nos besoins.

David mettant donc de côté l'armure embarrassante de Saül, « prit son bâton et se choisit cinq pierres du

(1) Accinctus ergo David gladio ejus super vestem suam, cœpit tentare si armatus posset incedere : non enim habebat consuetudinem. Dixitque David ad Saül : non possum sic incedere, quia non usum habeo. Et deposuit ea. (*Ibid.*, 39.)

torrent très polies, les mit dans sa panetière de berger qu'il avait avec lui, prit en sa main la fronde et s'avança contre le Philistin (1). »

Voilà, certes, un singulier équipement de guerre. Aussi le Philistin, voyant David s'avancer, le méprisa et lui dit : « Viens à moi, et je donnerai ta chair en pâture aux oiseaux du ciel et aux bêtes de la terre (2). » Et David répondit à Goliath : « Toi, tu viens à moi avec un glaive, une lance et un bouclier; mais moi, je vais à toi, au nom du Seigneur des armées, du Dieu des troupes d'Israël que tu as défiées (3). »

David, par ces paroles, révèle le secret de la confiance qui remplit son âme. Tandis que son adversaire vient avec sa force personnelle et celle que lui procurent ses armes, lui, vient au nom du Seigneur, muni de son assistance, comptant, dès lors, sur une victoire certaine. « Aujourd'hui, dit-il à Goliath, le Seigneur te livrera entre mes mains; je te battrai et je t'enlèverai la tête, afin que toute la terre sache qu'il y a un Dieu en Israël, et que toute cette multitude reconnaisse que ce n'est pas avec un glaive ni avec une lance que le Seigneur sauve (4). »

(1) Et tulit baculum suum quem semper habebat in manibus; et elegit sibi quinque limpidissimos lapides de torrente et misit eos in peram pastoralem, quam habebat secum, et fundam manu tulit : et processit adversus Philisthæum. (I Reg., XVII, 40.)

(2) Cumque inspexisset Philisthæus, et vidisset David, despexit eum... dixitque ad David : Veni ad me, et dabo carnes tuas volatilibus cœli et bestiis terræ. (*Ibid.*, 42, 44.)

(3) Dixit autem David ad Philistæum : Tu venis ad me cum gladio et hasta et clypæo : ego autem veni ad te in nomine Domini exercituum, Dei agminum Israel, quibus exprobrasti. (*Ibid.*, 45.)

(4) Hodie et dabit te Dominus in manu mea et percutiam te, et aufe-

Jeunes chrétiens, que les sentiments, que le langage de David soient les vôtres, en face des ennemis que vous avez à combattre. Dès lors que le Seigneur est avec vous, ayez confiance, vous vaincrez le démon, le monde et la chair. Or le Seigneur est avec vous, si vous l'invoquez par une prière humble, confiante, persévérante. Le Seigneur est avec vous, si c'est en son nom et avec le concours salutaire de sa grâce que vous luttez contre vos ennemis spirituels. Le Seigneur est avec vous, si vous l'introduisez en vos âmes par la communion sacramentelle. Dès lors, comme David, vous pourrez dire : « Quand bien même, Seigneur, je devrais marcher au milieu des ombres de la mort, menacé par toutes sortes d'ennemis invisibles, je ne craindrais aucun mal car vous êtes avec moi (1) » ; avec moi par votre présence de grâce ; avec moi par votre présence eucharistique. Et si vous êtes avec moi et pour moi, qui donc, ô Jésus, pourra prévaloir contre moi (2) ?

Oui, chers amis, cette confiance en Dieu, il la faut entretenir et accroître de jour en jour en vos âmes et vous persuader toujours davantage que si vous ne pouvez rien par vous-mêmes, avec Dieu, avec Jésus, vous pouvez tout.

ram caput tuum a te... ut sciat omnis terra quia Deus est in Israël, et noverit universa ecclesia hæc quia non in gladio nec in hasta salvat Dominus. (*Ibid.*, 46, 47.)

(1) Nam et si ambulavero in medio umbræ mortis non timebo mala, quoniam tu mecum es. (Ps. XXII, 4.)

(2) Si Deus pro nobis, quis contra nos? (Rom., VIII, 31.)

« Lors donc que le Philistin se fut levé et qu'il se fut avancé menaçant vers David, ce dernier, se hâtant, courut à lui et, ayant mis la main dans sa panetière, il y prit une pierre et la lança avec la fronde, et il atteignit le Philistin au front; et la pierre s'enfonça dans son front et le géant tomba, la face contre terre (1). »

Tel fut le triomphe de l'apparente faiblesse sur la force apparente. Et telle est, chers amis, l'issue ordinaire de tout combat spirituel entrepris et soutenu au nom du Seigneur. Le vainqueur, c'est le chrétien et Satan le vaincu, ou plutôt le vainqueur, c'est le Dieu des chrétiens, sans l'assistance duquel nous ne pouvons rien faire.

N'oubliez pas, toutefois, que si Dieu vous promet sa grâce comme supplément indispensable à votre faiblesse, il réclame de votre part le concours de généreux efforts. S'il est vrai, comme le dit saint Augustin, qu'il nous a créés sans nous, il est vrai aussi qu'il ne veut pas nous sauver sans nous. La raison principale en est que sans cette coopération effective, notre salut éternel ne pourrait être notre œuvre, mais serait exclusivement la sienne; dès lors, elle ne saurait, en aucune façon, nous être imputée à mérite.

Or, veuillez remarquer que cet enseignement ressort manifestement des circonstances dans lesquelles David

(1) Cumque ergo surrexisset Philisthæus, et veniret, et appropinquaret contra David, festinavit David et cucurrit ad pugnam ex adverso Philisthæi. Et misit manum suam in peram, tulitque unum lapidem, et funda jecit, et circumducens percussit Philisthæum in fronte: et infixus est lapis in fronte ejus, et cecidit in faciem suam super terram. (I Reg., XVI, 48, 49.)

frappa à mort le géant Goliath. Le coup mortel part de la pierre ; mais cette pierre a été choisie, mue et lancée par la main de David. De quoi lui eût servi une fronde, si cette fronde n'eût été munie d'une pierre et mise en mouvement par lui?

L'Écriture sainte désigne en maints endroits le Christ Jésus sous le nom de pierre. Parlant du rocher d'où Moïse fit autrefois jaillir de l'eau pour abreuver dans le désert les enfants d'Israël, saint Paul dit que ce rocher était une fidèle image de Jésus-Christ. *Petra autem erat Christus* (1). Saint Pierre compare également le Sauveur des hommes à la pierre angulaire que les Juifs infidèles ont voulu rejeter,mais en dehors de laquelle il n'y a pas de salut possible (2).

Chers jeunes gens, émules de David, armez-vous donc de la fronde, c'est-à-dire de votre volonté : armez-vous aussi de la pierre, c'est-à-dire de Jésus, votre défenseur et votre sauveur. Votre volonté, il la faut exercer dans des actes de résistance courageuse et persévérante contre les ennemis de votre salut. Jésus, s'unissant à vous dans l'Eucharistie, rendra votre volonté victorieuse, car Jésus est l'éternel vainqueur, et quiconque s'unit à lui est vainqueur avec lui. « Ayez confiance, dit-il, j'ai vaincu le monde (3). Venez à moi, et vous le vaincrez aussi. »

(1) Corinth., x, 4.

(2) Hic est lapis qui reprobatus est a vobis ædificantibus, qui factus est in caput anguli, et non est in alio aliquo salus. (Act., IV, 11, 12.)

(3) Confidite, ego vici mundum. (Joa., XVI, 33.)

Saint Jean Chrysostome, parlant du combat de David et de Goliath, dit ces remarquables paroles : « Ce fut le combat de Dieu ; ce fut aussi la victoire de Dieu : *Dei est enim hæc pugna ; Dei erit et ipsa victoria* (1) ; paroles qui s'appliquent aux combats que nous avons à livrer nous-mêmes ; car si dans ces combats le chrétien fournit sa part d'efforts, c'est, en somme, le Seigneur qui, par sa grâce, rend ces efforts efficaces. En sorte que, dans le succès du triomphe, c'est vers lui que le chrétien en doit faire remonter la gloire, disant avec David lui-même : « *Non nobis, Domine, non nobis, sed nomini tuo da gloriam* (2). »

David, en effet, après avoir terrassé le géant Goliath, n'eut garde de s'enorgueillir de sa victoire. Comme il avait mis en Dieu sa confiance avant le combat, il paya à Dieu, après le combat, le tribut de sa reconnaissance. Le texte sacré nous apprend qu'ayant pris le glaive de Goliath, il s'en servit pour lui trancher la tête ; après quoi, il apporta ce glaive comme un trophée glorieux qu'il déposa dans le tabernacle, voulant en faire hommage au Seigneur (3).

Ainsi devez-vous faire, chers amis, toutes les fois qu'avec le secours de Dieu, vous aurez remporté sur les ennemis de votre salut quelque victoire ; hâtez-vous de rendre grâces à Celui qui vous a affermis dans la tentation et qui vous a fait triom-

(1) *Homil. De David et Goliath.*

(2) Ps. CXIII, 9.

(3) Gladium Goliæ David sacravit Deo et in ejus tabernaculo reposuit, ut esset perenne victoriæ hujus a Deo acceptæ monumentum. (Cornel. a Lap., *Comm. in Lib. I Reg.*, XVII, 54.)

pher dans le combat. Ce noble et juste sentiment de reconnaissance envers Dieu le disposera à vous ménager les mêmes triomphes dans la suite. Dieu tient à cet hommage d'un cœur reconnaissant : le lui refuser c'est l'attrister et rétrécir, en quelque sorte, son propre cœur. Vous souvenez-vous de la plainte formulée par Jésus, aux jours de sa vie mortelle, après qu'il eût rendu la santé aux dix lépreux dont parle l'Évangile? Un seul d'entre eux songea, une fois guéri, à le venir remercier. « Où sont les neuf autres? » lui demanda Jésus, exprimant par là son déplaisir et condamnant cette négligence.

Ah! vous du moins, chers amis, songez à ce devoir et soyez heureux de le remplir, et ne vous exposez pas, en le négligeant, à vous rendre moins propice le Dieu de bonté qui veut être votre force et le gage assuré de vos triomphes dans les luttes du temps et votre inamissible récompense dans l'éternité.

DAVID ET JONATHAS

L'amitié chrétienne.

Il est un mot, chers jeunes gens, l'un des plus doux de notre langue, qui résonne agréablement à l'oreille et qui émeut délicieusement le cœur; un mot qui résume à lui seul les rapports établis par la Sagesse et la Bonté divine entre les hommes, et qui exprime le plus noble et le plus suave caractère de ces rapports; un mot qui, devenu une chose, répand sur la vie un charme incomparable, crée entre les cœurs une sorte de communion continuelle, en même temps qu'il provoque des échanges réciproques, résultat d'harmonieux et sympathiques contacts (1). Ce mot, vous l'avez prononcé, c'est l'amitié.

L'amitié! Tous les siècles en ont fait l'éloge! La poésie, la littérature, la philosophie, la mystique en ont disserté admirablement et éloquemment. L'art l'a célébrée à sa façon par ses plus beaux chefs-d'œuvre. Toutes les nations civilisées, tous les foyers, tous les

(1) Un auteur contemporain a dit : « Tout contact est un échange. »

cœurs, lui ont fait un accueil honorable et l'ont considérée comme un élément indispensable de bonheur, comme une source inépuisable de consolation.

Mais si les hommes ont célébré à l'envi l'amitié, Dieu l'a fait avant eux, et en des termes qui surpassent par leur sublimité toutes les expressions humaines. Entendez plutôt quelques notes de cette divine mélodie : « Heureux qui trouve un véritable ami (1) ; rien ne saurait être comparé à un ami fidèle (2) ; l'ami fidèle est une protection et une force (3) ; l'ami fidèle est un baume à toutes les blessures, un remède à toutes les douleurs (4). »

Ces éloges, dont vous connaissez la source très pure, vous disent assez le prix de l'amitié. Bien loin de la condamner en vous, chers jeunes gens, c'est pour nous un devoir de la favoriser et de travailler à la mettre en honneur parmi vous.

Toutefois — vous n'avez pas de peine à le comprendre — cela ne peut avoir lieu qu'à de certaines conditions. Toute amitié n'est pas bonne et recommandable. Il y a des caractères qui distinguent la vraie amitié, celle qui est non seulement sans danger, mais utile; il y a des lois spéciales qui régissent l'amitié chrétienne et des devoirs qui lui incombent. Vous énumérer ces caractères, vous indiquer ces lois et ces devoirs, tel sera, chers amis, l'objet de cet entretien.

(1) Beatus qui invenit amicum verum. (Eccli., xxv, 12.)
(2) Amico fideli nulla est comparatio. (Eccli., vi, 33.)
(3) Amicus fidelis protectio fortis. (*Ibid.*, 14.)
(4) Amicus fidelis medicamentum vitæ. (*Ibid.*, 16.)

Pour ce sujet, comme pour tous les autres traités jusqu'ici, c'est dans la sainte Bible que nous en puiserons le fond. David et Jonathas nous y apparaissent comme les modèles de cette amitié vraie et utile que nous souhaitons voir résulter de vos rapports d'écoliers chrétiens et qui seule peut leur donner un charme et un profit réels.

Il vous sera aisé de découvrir dans l'amitié de ces deux jeunes gens les caractères qui distinguent l'amitié véritable, et la fidélité la plus parfaite aux devoirs qu'elle crée.

I

Le premier caractère de la vraie amitié, celui qui contribue le plus à la rendre chrétienne, c'est la *noblesse des motifs qui l'inspirent et l'entretiennent*. Si ces motifs sont tirés de l'ordre purement humain et naturel, de certains avantages extérieurs et physiques, du profit temporel que l'on en peut retirer pour soi ou pour d'autres, vous n'avez qu'une amitié naturelle, terrestre, intéressée, sensible, et qui, avec le temps, pourra devenir sensuelle et charnelle.

Dieu vous garde, chers jeunes gens, de laisser votre cœur s'éprendre d'une amitié qui serait inspirée par de semblables motifs! Ce n'est pas l'un des moindres dangers auxquels est exposée votre adolescence, ni l'un des pièges le moins à craindre que le démon est capable de dresser sous vos pas. A l'âge où vous êtes,

l'imagination est vive, le cœur est ardent, les passions naissantes s'agitent ; la curiosité, la légèreté, l'amour de l'inconnu, le besoin d'aimer et d'être aimé entraînent ou menacent d'entraîner à des écarts et à des excès regrettables. Veillez sur vos affections, modérez-en l'ardeur inconsidérée, indiscrète ; avant d'ouvrir votre cœur à des amis nouveaux, prenez soin de l'interroger et de le soumettre à un examen attentif des motifs qui le portent à aimer, à rechercher l'affection d'autrui, à s'épancher et à recevoir à son tour des épanchements ; et si, aux questions posées, votre cœur n'a que des réponses humaines, terrestres à faire, passez, ne cédez pas à ses désirs, à ses besoins ; cherchez pour lui de plus dignes objets d'affection, et ne l'exposez pas à prendre son repos, sa satisfaction dans la créature.

Jonathas, sous ce rapport, vous donne un admirable exemple. — Jonathas est un prince, né sur les marches d'un trône, héritier présomptif de la couronne et du sceptre de son père Saül. — David, lui, n'est qu'un jeune homme, issu d'une obscure famille ; son père est un berger ; lui-même a jusqu'ici gardé les troupeaux ; et il n'hésite pas à rendre de lui ce témoignage : « Pour moi, je suis un homme pauvre et de nulle considération (1). » L'intérêt n'est donc pour rien dans l'affection que Jonathas voue à David. Quel en est donc le mobile?

L'Écriture nous apprend que David était beau d'as-

(1) Ego sum vir pauper et tenuis. (I Reg., XVIII, 23.)

pect et que son visage était remarquable (1). Serait-ce donc pour ce motif que Jonathas se sent attiré vers lui ; et son cœur se laisserait-il séduire par ces charmes extérieurs, si secondaires et si périssables de leur nature? Non, ce n'est point là ce qui frappe Jonathas et le porte à s'attacher à David.

Ce que Jonathas voit avant tout en David, ce sont ses qualités morales, les seules capables de donner à l'homme une réelle valeur. David a vaincu Goliath ; malgré sa jeunesse et sa faiblesse, il n'a pas hésité à se mesurer avec le redoutable géant, soutenu par sa confiance en Dieu et par l'amour de sa patrie. Dieu l'a béni, en le rendant victorieux de Goliath. Par ailleurs, l'Écriture nous dit que le Seigneur était avec lui et en lui (2), l'inspirant, le dirigeant, l'assistant de ses grâces. Elle nous dit encore que David agissait prudemment en toutes ses voies, s'efforçant de plaire à Saül et de ne rien faire qui pût lui attirer sa défaveur (3). Voilà ce qui, plus qu'aucun avantage extérieur, avait frappé Jonathas et mis en son cœur une particulière inclination pour David. « C'est pourquoi, dit le texte sacré, David et Jonathas firent alliance : car Jonathas l'aimait comme son âme (4). » Cette âme était elle-même simple, pure, généreuse. La similitude de sentiments devait nécessairement engendrer une véritable intimité entre ces deux jeunes hommes, intimité si

(1) Erat autem... pulcher aspectu, decoraque facie. (*Ibid.*, XVI, 12.)
(2) Et Dominus erat in eo. (*Ibid.*, XVIII, 14.)
(3) In omnibus quoque viis suis David prudenter agebat. (*Ibid.*)
(4) Inierunt autem David et Jonathas fœdus; diligebat enim eum quasi animam suam. (*Ibid.*, 4.)

grande, que l'écrivain sacré va jusqu'à dire : « L'âme de Jonathas était en quelque sorte collée à l'âme de David (1). »

Un autre caractère inséparable de l'amitié, c'est le *dévouement*. Entendez par là, mes amis, une disposition habituelle de bienveillance, en vertu de laquelle on s'oublie pour ne s'occuper que des intérêts de ceux qu'on aime ; on les protège, on les sert, on met à la disposition de ses amis son temps, ses biens, son influence, sa personne ; on s'efforce de leur être utile en tout temps et plus particulièrement au temps de l'épreuve et de l'adversité (2).

Sachez-le bien, chers jeunes gens, une amitié personnelle, égoïste et intéressée n'est point une amitié véritable ; n'espérez aucune réciprocité de la part de quelqu'un qui aime dans la seule vue de son profit personnel.

Telle n'est point l'amitié de Jonathas pour David. Elle se distingue par le noble caractère du dévouement : c'est une amitié dévouée. Qu'elle est tendre, qu'elle est touchante sa sollicitude à l'égard de David ! Ce dernier a, bien involontairement, suscité en l'âme de Saül une jalousie étrange et farouche ; cette jalousie se transforme bientôt en haine et en persécution violente. Saül, voyant que « tout Israël et Juda aimait

(1) Anima Jonathae conglutinata est animae David. (I Reg., XVIII, 1.)

(2) Omni tempore diligit qui amicus est : et frater in angustiis comprobatur. (Prov., XVII, 17.) Juxta Septuag. : In omne tempus amicus sit tibi ; fratres autem in necessitatibus utiles sint : hujus enim rei gratia nascuntur.

David (1) » jure de le livrer aux mains des Philistins (2). L'Écriture nous dit « qu'il devint son ennemi de tous les jours (3), » constamment préoccupé, ou pour mieux dire, obsédé par l'idée de lui nuire.

Mais l'ami dévoué de David est là ; sa sollicitude saura écarter le danger qui le menace. Il s'en ira trouver David et lui dira : « Saül mon père cherche à te tuer; veille sur toi; cache-toi en un endroit secret et demeures-y, jusqu'à ce que tout péril soit conjuré (4). » Puis, il viendra auprès de son père et lui parlera en ces termes : « O Roi, ne péchez pas contre votre serviteur David, parce qu'il n'a pas péché contre vous, et ses œuvres vous sont très avantageuses; il a exposé sa vie pour tuer le Philistin, et par lui le Seigneur a donné le salut à tout Israël par une grande victoire. Vous l'avez vu, mon père, et vous vous en êtes réjoui. Pourquoi donc voulez-vous pécher contre un sang innocent en tuant David qui n'a commis aucune faute (5)? »

Qui n'admirerait, chers amis, la noble conduite de Jonathas, le dévouement dont il fait preuve dans sa démarche pour protéger David et le sauver? Mais vous allez voir ce dévouement s'affirmer d'une façon plus éclatante et plus magnanime encore.

Grâce à la généreuse intervention de Jonathas, un instant le danger qui menace David semble conjuré. Mais

(1) Omnis autem Israël et Juda diligebat David. (*Ibid.*, 16.)

(2) Porro Saül cogitabat tradere David in manus Philistinorum (25).

(3) Factusque est Saul inimicus David cunctis diebus (29).

(4) Reg., XIX, 1-2.

(5) *Ibid.*, 4-5.

de nouveau, « l'esprit mauvais s'empare de Saül (1) », dit l'historien sacré. Après une nouvelle tentative de la part du roi jaloux pour tuer David, celui-ci en est réduit au parti de s'enfuir. Jonathas voudrait bien alléger la peine de son ami, en partageant son épreuve, vivre en sa société, le consoler, le conseiller; mais sa présence auprès de Saül son père peut être plus profitable encore à David. Il n'hésite pas à sacrifier le plaisir d'être avec celui qu'il aime; quoiqu'il en coûte à son cœur, il se sépare de David (2). Ses intérêts, son salut avant tout! La véritable amitié doit savoir faire des sacrifices... Du reste, la séparation n'est qu'apparente, extérieure. Leurs cœurs resteront unis, car c'est Dieu même qui en est l'indissoluble lien. « Le Seigneur, dit Jonathas, est entre toi et moi, entre ma postérité et ta postérité pour toujours (3). »

Enfin, c'est le propre de l'amitié de ne point se démentir et d'être *constante* dans l'attachement et *invariable* dans le dévouement, quels que puissent être les événements, les changements de fortune, les causes apparentes ou réelles d'amoindrissement dans l'affection vouée (4).

Telle est encore l'amitié de Jonathas pour David.

(1) Et factus est spiritus malus in Saul. (I Reg., XIX, 9.)

(2) *Ibid.*, XX, 41-43.

(3) Dominus inter te et me, inter semen meum et semen tuum usque in sempiternum. (*Ibid.*, 42.)

(4) Amicitia æterna est : unde omni tempore diligit, qui amicus est... Ipsa se in omnibus adversis et prosperis, lætis et tristibus, jucundis et amaris, præbet æqualem. (S. August., lib. *De Amicitia*, cap. XV et XIX.)

Nous voyons, en effet, ces deux jeunes gens faire alliance, dès leur première rencontre. Cela s'explique par la sympathie qu'établit entre eux la similitude de sentiments et de dispositions. Mais, qui ne le sait? le temps est un grand destructeur; il se charge d'affaiblir, d'attiédir l'ardeur des cœurs qui s'aiment, de rendre moins étroits des liens qui paraissaient devoir se resserrer toujours davantage. Rien de semblable n'est à craindre dans l'affection réciproque de Jonathas et de David. Vienne l'épreuve pour ce dernier, vienne la persécution qui le force à s'éloigner : Jonathas demeure son ami fidèle, toujours également soucieux de son salut et de son bonheur; c'est ce moment solennel de l'épreuve qu'il choisit pour renouveler ses serments à David, « car ajoute l'Écriture, il l'aimait comme son âme (1). » La mort elle-même n'affaiblira pas la force persévérante de cette pure et sainte amitié. Témoin les larmes versées par David en apprenant la mort de Jonathas, les éloges qu'il lui décerne et les protestations touchantes d'une affection qui ressemble à celle d'une mère : « O Jonathas, mon frère, je pleure ta perte irréparable. Comme une mère aime son fils unique, ainsi moi je te chérissais (2)! »

Tels sont, chers jeunes gens, les caractères de l'a-

(1) Pepigit ergo Jonathas fœdus cum domo David... Et addidit Jonathas dejerare David, eo quod diligeret illum; sicut enim animam suam, ita diligebat eum. (I Reg., xx, 16-17.)

(2) Doleo super te, frater mi Jonatha decore nimis, et amabilis super amorem mulierum. Sicut mater unicum amat filium, ita ego te diligebam. (II Reg., I, 26.)

mitié de David et de Jonathas : pure dans ses motifs, dévouée dans son exercice, généreuse jusqu'au sacrifice et constante jusqu'à la mort.

Ces divers caractères doivent se reproduire dans les rapports mutuels que la vie commune du collège, la religion, la charité chrétienne établissent entre vous. Je ne vous dirai pas : n'ayez point d'amis, ne vous faites pas d'amis ! mais : ayez des amis vers lesquels ne vous attirent que des motifs dignes de chrétiens (1) ; que votre affection pour eux soit pure et surnaturelle, excluant toute recherche humaine, toute satisfaction sensuelle ; qu'elle ait pour but et pour préoccupation dominante le profit moral de ceux que vous aimez, leur avancement dans le bien, leur progrès dans la vertu ; qu'elle ne se laisse pas déconcerter par les difficultés et les épreuves, si fréquentes dans toute vie humaine, mais qu'elle persévère dans la poursuite généreuse et invariable de la fin que Dieu se propose en voulant que vous vous aimiez les uns les autres, et qui n'est autre que votre commune perfection (2).

(1) Quatuor probanda sunt in amico : fides, intentio, discretio, patientia. Fides, ut ei te secure committas ; intentio, ut nihil ex amicitia nisi Deum et naturale ejus bonum expectes ; discretio, ne quid præstandum amico, quid ab eo petendum, in quibus contristandum pro eo, in quibus amico congratulandum, pro quibus eum corripiendum, modum, tempus et locum non ignoret ; patientia vero, ne correptus doleat, ne corripientem contemnat vel odiat, ut eum pro amico quælibet adversa sustinere non pigeat. (S. August., *De Amicitia*, cap. XVI.)

(2) Caritatem habete, quod est vinculum perfectionis. (Coloss., III, 14.)

II

En vous énumérant les caractères de l'amitié chrétienne, je vous en ai, par là même, suffisamment indiqué les devoirs. Quoi qu'il en soit, à raison de l'importance pratique du sujet, il ne sera pas sans utilité de vous préciser mieux encore ces devoirs, afin que, vous y montrant constamment fidèles, vous honoriez, comme il convient, cette sainte affection que l'on nomme amitié.

Le premier des devoirs qu'impose l'amitié chrétienne consiste à ne pas simplement jouir des douceurs qu'elle présente et des charmes qu'elle procure, mais à se *rendre utile* à ceux que l'on aime (1). Il y aurait égoïsme à ne rechercher dans la société de ses amis que le plaisir naturel d'aimer ou d'être aimé, comme il y en aurait à n'en vouloir retirer que son profit personnel. D'une part, ce plaisir ne serait pas sans péril ; et, de l'autre, cette préoccupation intéressée ôterait à l'amitié ce caractère de générosité qui distingue la vraie amitié chrétienne.

Si donc vous tenez à satisfaire aux légitimes exigen-

(1) Le paganisme lui-même entendait que l'on aimât de la sorte. « Amicitia non est ad fructum nostrum referenda, sed ad illius commoda quem diligimus : alioquin non erit ista amicitia, sed mercatura quædam utilitatum suarum. » (Cicer., *De Amicitia.*)

ces de l'amitié chrétienne, proposez-vous, avant toutes choses, l'utilité de ceux que vous aimez.

Ce premier devoir général en impose d'autres. Qu'est-ce, en réalité, que se montrer utile à ses amis? C'est, tout d'abord, les aider de ses conseils (1), veiller sur leurs intérêts, les avertir des dangers auxquels ils peuvent être exposés. L'amitié, qui a son fondement dans la confiance réciproque, donne le droit d'admonition et de correction fraternelle (2), comme elle crée à celui à qui cette correction est faite le devoir de la recevoir. Si vous saviez qu'un de vos amis est menacé d'un danger grave; si vous le voyiez s'acheminer vers un abîme, l'affection que vous avez pour lui vous porterait, sans aucun doute, à l'avertir pour le soustraire à ce danger et l'empêcher de tomber dans cet abîme. A combien plus forte raison le devez-vous faire quand il s'agit de la vie morale, des intérêts sacrés de l'âme.

Mais ce n'est pas assez dire. Si l'amitié vous fait un impérieux devoir d'empêcher le mal qui pourrait atteindre ceux qui vous sont chers, elle vous fait aussi le devoir non moins impérieux de procurer, dans la mesure du possible, leur bien spirituel, soit par l'édification de leur exemple, soit par une prière assidue en vue des besoins de leurs âmes, soit enfin par un apostolat discret et dévoué. C'est là, à vrai dire,

(1) Monendi amici sæpe sunt, et objurgandi... Monere et moneri proprium est veræ amicitiæ. (Cicer., *De Amicitia.*)

(2) Debet amicus amico compati et condescendere, vitium ejus suum putare, corripere humiliter, compatienter. (S. Ambros. cit. a Cornel. a Lap., *Comment. in Eccles.*, XIX, 13.)

l'objectif suprême de l'amitié chrétienne. Si le bien de l'âme n'en devait pas résulter; si, du moins, il n'était pas poursuivi, ce ne serait pas de l'amour, dans le sens vrai du mot, mais un simulacre d'amour, une pure inclination naturelle et charnelle. « Qu'il est bon, qu'il est doux, s'écriait le saint roi David, d'habiter ensemble et de vivre en frères, ne faisant qu'un (1) ». Mais cela n'est *bon* qu'à la condition de *ne faire qu'un* par la profession de la même foi, la pratique des mêmes devoirs, l'exercice d'une même charité et la poursuite d'un même but, savoir : la sainteté et, comme couronnement de la sainteté, le ciel. Aimez-vous de la sorte, jeunes chrétiens; vivez dans une continuelle émulation de la vertu, vous édifiant, vous excitant à bien faire, vous entrainant dans la voie des divins commandements, le cœur saintement dilaté par la charité de Jésus-Christ ; ne faisant, comme les premiers chrétiens, « qu'un seul cœur et qu'une seule âme (2) ».

Oh ! qu'une maison d'éducation, dans laquelle s'épanouiraient de telles amitiés, serait une maison belle à voir et attirerait sur elle les bénédictions célestes ! Elle serait comme un reflet du ciel où tout est harmonieux et unanime. Puissiez-vous, du moins, chers jeunes gens, vous efforcer de réaliser ce sublime

(1) Ecce quam bonum et quam jucundum habitare fratres in unum. (Ps. CXXXII. 1.)

(2) Multitudinis autem credentium erat cor unum et anima una. (Act., IV, 32.)

idéal ; et laissez-moi, en finissant, vous adresser les paroles suivantes de l'Apôtre : « Je souhaite et je demande à Dieu que votre mutuelle charité grandisse de jour en jour davantage : *Et hoc oro ut charitas vestra magis ac magis abundet* (1). »

(1) Philipp., I, 9.

ABSALON

Le mauvais esprit au collège.

Un éducateur moderne, justement apprécié pour ses écrits, a publié, dans ces derniers temps, un livre excellent auquel il a donné pour titre : *Le bon esprit au collège* (1). Je vous renvoie, mes amis, à la lecture de ce livre si vous voulez connaître en détail en quoi consiste cet esprit et quelles en sont les manifestations diverses. Pour moi, puisque l'occasion m'en est offerte, je me bornerai à vous signaler ici les caractères et les formes de l'esprit opposé, du mauvais esprit. Bien des choses se font connaître par leurs contraires : peut-être sera-ce ici le cas.

Je trouve dans la Bible un jeune homme qui personnifie d'une façon on ne peut plus frappante le type du mauvais esprit. Ce jeune homme, c'est Absalon, fils de David. C'est ce type que je viens présenter à votre étude. Puissiez-vous en bien saisir tous les traits, non pour les reproduire, mais pour vous efforcer de les

(1) M. l'Abbé J. Tissier, Directeur de l'Institution N-D. de Chartres. Un vol. in-12. — Paris, Victor Retaux, 82, rue Bonaparte.

éviter ou de les faire disparaître si quelques-uns d'entre eux étaient malheureusement devenus les vôtres.

Mais auparavant, il est nécessaire que vous ayiez une notion exacte du mot *esprit*.

Que faut-il donc entendre par l'esprit bon ou mauvais d'une maison d'éducation? Il faut entendre par là l'ensemble des pensées, des principes, des aspirations, des tendances, d'après lesquels on parle, on agit, on se conduit, on vit. A un point de vue plus spécial, c'est la manière ordinaire de faire les choses, d'accepter les règles, d'accomplir les divers mouvements qu'implique une maison d'éducation. L'esprit, ainsi envisagé, c'est le moteur, l'inspirateur de toute la conduite, « le ressort et l'âme de la vie », comme l'a si bien dit l'auteur que je vous citais tout à l'heure.

Selon que ce ressort imprime le mouvement vers l'ordre ou vers le désordre, vers le bien ou vers le mal, l'esprit est bon ou mauvais. Faut-il ajouter à cela que, si le bon esprit est une garantie de prospérité pour une maison d'éducation et de bonheur pour ceux qui l'habitent, par contre, le mauvais esprit est une cause inévitable de décadence, de ruine et de malheur? C'est ce que vous aurez, du reste, occasion de constater au récit de la triste histoire d'Absalon.

I

Trois caractères font d'Absalon le type du mauvais

esprit. Étudié dans l'ensemble et le détail de sa conduite, il apparaît mauvais fils, mauvais citoyen et mauvais Israélite.

Et d'abord Absalon se montre mauvais fils. Né sur les marches d'un trône, héritier présomptif d'une couronne (1), entouré de luxe et de magnificence, ayant à sa disposition des chariots et des gardes, jouissant de l'estime et de l'affection du peuple, que peut-il souhaiter de plus? Tout ce qu'il a, il le doit à son père; ce père, comment ne pas l'aimer, ne pas lui être reconnaissant?

Qui le croirait? au lieu de la reconnaissance et de l'amour, il n'a pour son père que de l'ingratitude et de la haine. L'autorité royale dont ce père est investi excite sa convoitise : et, par un inexplicable excès d'ambition, il conçoit l'odieux dessein d'usurper le pouvoir paternel, de s'emparer du trône, et, s'il le faut, d'attenter à la vie de son père.

Pour exécuter ce dessein, il essaie d'ôter à David sa popularité, d'amoindrir la confiance qu'ont en lui ses sujets, leur soumission à son autorité; tous les moyens lui sont bons : la détraction et la calomnie, les insinuations perfides et les réticences déshonorantes. Levé aux premières heures du jour, il se tient aux portes de la ville ou aux abords du palais. A ceux qui viennent pour parler au roi et soumettre à son jugement

(1) Præsertim quia mortuo Amnone primogenito, secundo etiam Cheleab vel mortuo, vel minus apto ad regnum, ipse tertio loco genitus videbatur proximum habere jus ad regnum. (Cornel. a Lap., II Reg., XV, 1.)

leurs affaires, il adresse la parole; il s'informe avec un air de bonté et d'intérêt de ce dont il s'agit, puis il dit : « Votre cause est bonne et juste, mais le roi n'est point là pour vous entendre; vous ne pourrez pas approcher de sa personne pour lui exposer votre affaire, et nul n'est chargé par lui de vous écouter ». Et il ajoute perfidement : « Que ne m'établit-on juge dans ce pays, pour que viennent à moi tous ceux qui ont quelque cause à juger; je leur ferais justice! »

Ce fils indigne ira jusqu'au comble de la scélératesse; il prendra devant son père le masque de l'hypocrisie, et emploiera l'arme déloyale du mensonge. Sous prétexte d'aller satisfaire sa piété et d'offrir un sacrifice votif au Seigneur, il demande à son père la permission de se rendre à Hébron. En réalité, le but de ce voyage est d'aller soulever les habitants de ce pays contre David, et de se ménager auprès d'eux un appui pour l'exécution de son dessein criminel.

Peut-on, je vous le demande, chers amis, pousser plus loin et la méconnaissance des lois qui régissent les rapports de la famille et la violation des plus élémentaires devoirs de la piété filiale?

Eh bien! ce que fit Absalon à l'égard de son père, des écoliers, animés du mauvais esprit, se le permettent à l'égard des maîtres chargés de présider à leur éducation. Je l'ai déjà dit, rien ne ressemble plus à une famille qu'un collège, surtout un collège chrétien. Si les maîtres y sont des rois, investis d'une

autorité souveraine et dignes de tout respect, ils y sont aussi et surtout des pères, dignes d'amour, de reconnaissance et de dévouement. Seul le bon esprit voit cela dans les maîtres; le mauvais esprit, lui, y voit autre chose : il y voit une autorité gênante et odieuse; une sorte de tyrannie dont le joug est trop lourd à porter.

Aussi voyez ce que le mauvais esprit fait faire; voyez à quoi il pousse ceux qui en sont animés : il les pousse à murmurer contre l'autorité des maîtres, contre les règlements établis, contre les traditions en vigueur; il les pousse à ébranler le pouvoir des supérieurs, en inspirant contre eux la défiance, en les méprisant, en les calomniant, en les dénigrant; il les pousse à fomenter l'esprit d'insubordination et de révolte, à propager la désobéissance, à ruiner enfin le principe d'autorité, qui est la principale sauvegarde de l'ordre, de la vitalité et de la prospérité d'une maison d'éducation.

Les écoliers, qui agissent sous l'influence de ce mauvais esprit et qui en sont les apôtres, sont souvent d'autant plus redoutables qu'ils dissimulent leurs sentiments pervers sous les dehors du respect et de la soumission à l'égard de leurs maîtres.

Quoi qu'il en soit, ce sont de mauvais fils, des fils indignes, qui attentent à la dignité, à l'honneur, au caractère sacré de leurs pères et qui méritent de prendre rang à côté d'Absalon.

Défiez-vous, mes amis, de tels camarades, et s'ils viennent à vous pour briguer vos sympathies, récla-

mer votre adhésion, vous inviter à partager leurs sentiments, éloignez-vous d'eux avec mépris comme on s'éloigne d'un fils ingrat et sans cœur.

Parfois aussi ces écoliers dangereux ont, pour ajouter à la séduction de leur influence, des charmes extérieurs qu'ils sont habiles à faire valoir. L'Écriture nous dit d'Absalon qu'il était le plus beau et le mieux fait de tout le royaume d'Israël. Depuis la plante des pieds jusqu'au sommet de la tête, il n'y avait en lui aucun défaut; sa chevelure était fort touffue et d'une longueur extraordinaire (1).

Prenez garde, mes amis, à ne vous pas laisser prendre par ces attraits extérieurs et secondaires. Qu'importe, après tout, une taille élégante, des traits fins et réguliers, si l'âme est laide et vicieuse! Qu'importe que l'on ait beau visage, si l'on a cœur mal fait!

Ah! si jamais, sur votre route, vous rencontriez, chers jeunes gens, des camarades en qui se trouvent réunies ces deux choses, fuyez leur compagnie, car elle ne peut que vous être nuisible; et ne cherchez d'autre société que celle de nobles cœurs.

II

Absalon est aussi le type du mauvais citoyen.

(1) Porro sicut Absalom, vir non erat pulcher in omni Israël, et decorus nimis : a vestigio pedis usque ad verticem non erat in eo ulla macula. Et quando tondebat capillum (semel autem in anno tondebatur, quia gravabat eum cæsaries) ponderabat capillos capitis sui ducentis siclis, pondere publico. (II Reg., XIV, 25-26.)

Celui-là est bon citoyen qui prend à cœur les intérêts de sa patrie, qui lui prête le concours de son dévouement, lorsqu'elle est menacée ou attaquée, qui n'a d'autre préoccupation que de la savoir heureuse, prospère, et n'a en vue que le bien de ses semblables. Tel n'est pas Absalon.

Dans son désir ambitieux de détrôner son père et de s'emparer du pouvoir pour régner à sa place, il organise la guerre civile; il parcourt le royaume de Juda pour lever des troupes et aller attaquer David et son armée. Il met ainsi en opposition une partie du pays contre une autre; en somme, il travaille à la division et à la ruine de sa patrie et au malheur de ses concitoyens.

Et il ose, après cela, se vanter de son amour pour le peuple; il se fait gloire d'être attaché à sa nation; en réalité, l'ambition, l'orgueil, l'égoïsme sont ses seuls mobiles. Et ce fils, assez ennemi de son père pour oser attenter à ses jours, est assez ennemi de son pays, pour armer amis contre amis, frères contre frères, citoyens contre citoyens : qu'est-ce autre chose que la déloyauté, la perfidie et, en un sens, la trahison, c'est-à-dire ce qu'il y a de plus opposé au patriotisme?

Mes chers amis, sachez-le bien, tout écolier animé du mauvais esprit est aussi mauvais camarade. Il n'aime pas plus ses condisciples qu'il n'aime ses maîtres. Le mauvais esprit qui l'anime le pousse à semer la division et la discorde autour de lui, à nuire à ceux

auprès desquels il vit, à les empêcher d'être unis entre eux par les liens de la fraternité chrétienne. Par ses paroles et ses procédés, il suscite les rivalités, les colères, les rancunes, les antipathies allant parfois jusqu'à la haine.

C'est lui aussi qui sème les mauvais conseils, qui colporte les scandales, vulgarise le vice et assassine les âmes. Qui dira jusqu'où peut aller l'effroyable influence de cet esprit, ennemi de toute amitié véritable, adversaire irréconciliable de la charité?

Sans vouloir formuler un principe qui pourrait n'être qu'une pure exagération de langage, j'ajouterai que parfois ces écoliers, après avoir été de mauvais camarades au collège, où ils fomentèrent la rébellion et le désordre, deviennent plus tard de mauvais citoyens, n'aimant pas leur pays, n'ayant au cœur aucun patriotisme. Dans leur égoïsme détestable, ils ne songent qu'à ménager leurs propres intérêts, sans aucun souci de ceux de leurs semblables. Et, s'ils sont haut placés dans les sphères sociales, peu leur importe de compromettre la sécurité, le bonheur, la prospérité de la nation, pourvu qu'ils donnent satisfaction à leurs visées ambitieuses et à leur besoin de jouissance!... Hélas! mes amis, n'est-ce pas là l'humiliant spectacle offert, à l'heure actuelle, par des hommes qui ne sont devenus mauvais citoyens que parce qu'ils furent, aux jours de l'adolescence, mauvais écoliers?

Instruisez-vous de ces exemples, et prenez garde de vous engager dans la voie de ces émules d'Absalon.

III

Enfin, Absalon, ai-je dit, est le type du mauvais Israélite. Vous le savez, mes amis, le peuple d'Israël était le peuple religieux par excellence; c'est lui qui avait reçu directement, avec la loi divine promulguée au Sinaï et inscrite sur les tables de pierre, les nombreuses instructions du Seigneur touchant les prescriptions rituelles et les cérémonies du culte. C'est lui qui était le gardien de l'Arche sainte et des Livres sacrés; lui enfin que le Seigneur devait honorer parmi tant de peuples, jusqu'au point d'habiter avec lui dans un temple qu'édifieraient à grands frais des mains royales. Aussi nul n'était-il plus fier de ces prérogatives ni plus attaché à sa religion et à ses traditions sacrées que ce peuple israélite si justement surnommé le peuple de Dieu.

Israélite ici est donc synonyme de religieux. En disant d'Absalon qu'il est le type du mauvais Israélite, j'entends dire le type de l'irréligion et de l'impiété. Et de fait, il se manifeste comme tel en toute sa conduite. Il feint d'être religieux et prend l'extérieur d'un homme attaché au culte du Seigneur. Alors qu'il médite le meurtre de son père, il parle d'un vœu qu'il lui faut acquitter à Hébron, d'un sacrifice à offrir à Dieu. O l'abominable hypocrite! Au fond, il déteste Dieu comme il hait son père et sa patrie. Quel amour pourrait-il y avoir en un cœur fermé à tout noble senti-

ment? Comment celui qui méconnaît ses devoirs de fils et de citoyen saurait-il s'acquitter dignement de ses devoirs de chrétien ?

Vous l'entendez, mes chers amis, dès lors que l'on est infidèle sur un point, on l'est facilement sur les autres. Tout s'enchaîne dans l'ordre moral et dans la vie chrétienne ; si l'un des anneaux de la chaîne est brisé, la chaîne est brisée elle-même.

L'écolier animé du mauvais esprit est, lui aussi, mauvais Israélite, c'est-à-dire mauvais chrétien, s'acquittant mal de ses devoirs envers Dieu. Si la foi, la piété, le respect des choses saintes, le goût pour la prière, la réception assidue des Sacrements sont, au point de vue chrétien, des signes de bon esprit, le mauvais esprit, sous le même rapport, se manifeste par l'impiété, l'irréligion, manifestées elles-mêmes par une tenue irrévérencieuse, par un air indifférent, distrait, ennuyé dans le lieu saint, par le dégoût de la prière, par la rareté de la confession et de la communion. Le mauvais esprit se manifeste encore par des murmures et des critiques à l'endroit des pratiques religieuses, des exercices de dévotion en honneur dans les collèges chrétiens ; par des railleries, des sarcasmes, des traits acérés dirigés contre les élèves pieux ; par une sorte de guerre sourde où la religion, les pratiques chrétiennes sont ridiculisées, rendues odieuses auprès des écoliers timides, que le respect humain, la crainte de s'exposer à la critique paralysent et arrêtent dans l'élan de leur piété.

Qui dira les ravages terribles qu'un tel esprit peut

faire dans un pensionnat, et quels germes désastreux il y peut semer, quelles ruines morales il y peut multiplier, s'il est assez habile pour dissimuler son action néfaste et l'exercer à l'insu de ceux qui ont mission de l'entraver!

Et ces apôtres, ces instigateurs du mauvais esprit oseront, s'il le faut, prendre, à certaines heures, les apparences de la dévotion et renouveler, malgré l'impiété qui règne en leurs cœurs, les hypocrites démonstrations et les démarches sacrilèges d'Absalon. Hélas! il ne s'écoule pas d'année sans que les feuilles publiques ne nous apprennent quelque attentat de ce genre commis en des maisons d'éducation... Tant il est vrai que la race des impies, en se perpétuant d'âge en âge, conserve les mêmes instincts et se porte aux mêmes excès!

Vous savez, mes amis, quelle fut la fin tragique d'Absalon. Vaincu dans le combat qu'il avait osé livrer à l'armée de son père, il s'enfuyait à travers une forêt, monté sur une mule, pour se dérober aux poursuites du vainqueur. Dans cette course précipitée, sa chevelure, sa belle chevelure s'embarrassa aux branches d'un arbre et il y demeura suspendu, tandis que son coursier continuait à fuir. Les soldats de David l'aperçurent et, malgré la recommandation pleine de miséricorde, faite par le roi avant le combat, d'épargner son malheureux enfant (1), un des généraux de l'ar-

(1) Et praecepit rex Joab, et Abisai et Ethai, dicens : « Servate mihi puerum Absalom. » (II Reg., XVIII, 5.)

mée, nommé Joab, perça le cœur d'Absalon de trois dards. Après lui, dix jeunes guerriers le frappèrent de leurs armes et le firent mourir.

Ainsi périt, visiblement châtié par Dieu, ce fils indigne, ce mauvais citoyen et cet Israélite infidèle. Ce n'est pas en vain qu'on méprise son père, qu'on trahit sa patrie et qu'on insulte à son Dieu. Tôt ou tard, la justice éternelle éclate; quand ce n'est pas en cette vie, c'est en l'autre; terribles sont ses coups et formidables les leçons qu'elle donne en ses équitables vengeances.

Puisse, chers jeunes gens, l'exemple d'Absalon vous prémunir contre le danger du mauvais esprit, si fréquent à votre âge et dans le milieu où s'épanouit actuellement votre existence.

Voulez-vous réaliser les désirs du Seigneur, ceux de vos maîtres et de vos bien-aimés parents? Voulez-vous contribuer au bien de cette maison, à la prospérité morale, mieux que cela, au bien de la religion et de la Sainte Église? Pratiquez le bon esprit, vivez du bon esprit, faites régner parmi vous le bon esprit, par le respect absolu de l'autorité, par la soumission à la discipline, par la confiance à l'égard de vos supérieurs et de vos maîtres; par l'affection fraternelle, l'union des cœurs, la bonne harmonie dans vos rapports de tous les jours; par l'émulation du bon exemple et l'échange d'influences salutaires; enfin et surtout par l'amour de Dieu, l'observation de sa loi, la pratique de la piété et des devoirs de la vie chrétienne.

Je dirai plus : liguez-vous, syndiquez-vous contre le mauvais esprit, pour y résister tout d'abord, puis pour l'attaquer, le poursuivre, le démasquer, le confondre, et ne lui faire aucun quartier. Autant qu'il dépend de vous, tenez-le toujours en haleine, ne lui cédez pas un pouce de terrain ; forcez-le à capituler. Je ne saurais mieux comparer cet esprit qu'à une de ces bêtes malfaisantes, contre lesquelles on organise, à certaines heures, une battue générale, dans la région où elles ont fait irruption ; que l'on poursuit et que l'on traque jusqu'à ce qu'on les ait exterminées.

A l'œuvre donc, chers jeunes gens, et guerre à mort au mauvais esprit !

SAMUEL

La Vocation.

« Dieu est charité (1) » : l'amour dont il est animé et qui se confond avec son essence embrasse l'universalité des êtres sortis de ses mains créatrices et s'exerce envers eux avec une incessante activité. Les manifestations de cet amour sont innombrables et variées à l'infini. Sans qu'il connaisse ni altération ni défaillance, il y a dans la répartition de ses dons une mesure inégale réclamée par l'harmonie même, la beauté, la perfection que Dieu a voulu mettre en ses œuvres (2), comme aussi par sa sagesse, dont les vues impénétrables diffèrent si souvent et si notablement des nôtres.

« Comme Dieu veut, dit Mgr Gay, que dans sa famille certains biens soient communs, il lui plaît que d'autres soient réservés,... et si les hommes qui en sont investis semblent tirés de partout, ils sont très décidément mis à part, honorés d'une grâce toute

(1) Deus charitas est. (1 Joa., IV, 16.)

(2) S.Thom., 2ª 2ªᵉ, Qu. CLXXXIII, art. 2.

de choix et installés dans un rang spécial (1). »

De ce nombre sont ceux que le Seigneur appelle aux augustes fonctions du sacerdoce catholique ou à la pratique des conseils de l'Évangile dans l'état religieux. Cet appel est l'œuvre de Dieu même, l'œuvre de son amour, une manifestation particulière et spéciale de son infinie munificence, une efflorescence de la grâce multiforme et féconde qui nous vient par l'unique fils de Dieu, Jésus-Christ. L'élu n'y est pour rien, et ses mérites, fussent-ils réels et nombreux, n'ont aucune proportion avec la gratuité de cet amour spécial et de cette grâce exceptionnelle. Aussi l'apôtre saint Paul n'hésite-t-il pas à affirmer que Dieu se plaît à choisir ce qui est sot selon le monde, afin de confondre ce qui passe pour sage, et ce qui est infirme, afin de confondre ce qui paraît fort (2). » Le but final qu'il se propose, au dire du même apôtre, c'est que nous devenions ainsi une louange vivante et une gloire à sa grâce (3), une preuve sensible et vivante de la charité qui est en lui et qui n'est autre que lui.

L'histoire du jeune Samuel va placer sous vos yeux un saisissant exemple de cet amour de prédilection dont Dieu se plaît à honorer certaines de ses créatures, et de la fidélité avec laquelle ces créatures, ainsi

(1) Mgr Gay, *De la vie et des vertus chrétiennes.* De l'état religieux.

(2) Quæ stulta sunt mundi elegit Deus, ut confundat sapientes : et infirma mundi elegit Deus, ut confundat fortia. (I Cor., I, 27.

(3) Elegit nos in ipso ante mundi constitutionem... prædestinavit nos... secundum propositum voluntatis suæ, in laudem gloriæ gratiæ suæ, in qua gratificavit nos in dilecto Filio suo. (I Ephes., 4, 5, 6.)

prévenues et honorées, doivent répondre à l'amour privilégié de Dieu.

Me trompé-je, chers jeunes gens, tout au moins, suis-je téméraire en affirmant que, selon toute probabilité, il y en a parmi vous que le Seigneur aime d'un amour de préférence, qu'il destine comme le jeune Samuel, à une vocation de choix, et qu'il se réserve d'élever un jour à la sublime dignité du sacerdoce ou à la gloire, hélas! si peu comprise, de l'état religieux?

Ces vocations privilégiées, Dieu sait les faire éclore dans le monde, au milieu même de l'indifférence, de l'impiété et de la dépravation générales; mais combien plus dans ces milieux si merveilleusement favorables qui se nomment les Petits Séminaires et les maisons d'éducation chrétienne. Il m'est donc permis de dire, mes amis, qu'il se trouve parmi vous des élus du Seigneur. Ah! puissent-ils, ceux-là, s'inspirer de l'exemple de Samuel, répondre avec le même empressement à ces divines avances et déployer le même zèle à se montrer dignes d'un si honorable appel.

I

Dans le pays montagneux d'Ephraïm, en la ville de Ramatha ou d'Arimathie, vivait un homme nommé Elcana, dont l'épouse Anne était stérile. C'était pour cette dernière le sujet d'une affliction profonde de n'avoir pas d'enfants. Sa douleur en devint si vive,

qu'elle pleurait sans cesse et qu'elle en vint même à refuser toute nourriture. Or, étant venue au temple du Seigneur, le cœur plein d'amertume, elle fit sa prière en versant d'abondantes larmes. Puis, mue par une soudaine inspiration, elle fit à Dieu un vœu en ces termes : « Seigneur, Dieu des armées, si, abaissant votre regard, vous voyez l'affliction de votre servante ; si vous vous souvenez de moi et me donnez un enfant mâle, je vous le consacrerai pour tous les jours de sa vie... »

Dieu agréa cette prière et, l'année suivante, Anne eut un fils qu'elle nomma Samuel, c'est-à-dire *obtenu de Dieu* (1). Et lorsque l'enfant fut sevré, elle se rendit à Silo avec son époux, pour y offrir des victimes au Seigneur. Elle amena Samuel, qui était encore tout petit, dans la maison de Dieu, et, le présentant au grand prêtre Héli, elle lui dit : « J'ai prié, et le Seigneur m'a accordé cet enfant que je lui ai demandé. C'est pourquoi je le donne en retour au Seigneur pour tous les jours de sa vie. » Et après avoir exhalé sa reconnaissance dans un cantique à jamais mémorable, Anne s'en retourna à Ramatha avec son époux ; et leur fils demeura à Silo, pour servir en la présence du Seigneur et devant le grand prêtre Héli (2). »

(1) Vocatus est ergo Samuel hoc fine, ut quoties puer hoc suum nomen audiret, recordaretur se a Deo per miraculum matri voventi donatum, ideoque se totum quod esset et viveret debere Deo quasi peculiarem Dei filium, ac proinde totum se ei traderet, imo redderet, ac Nazaræatus onera, quæ mater voverat, libens capesseret. (Cornel. a Lap., *Comment. in I Reg.*, I, 20.)

(2) I Reg., I, II.

Admirez tout d'abord, chers amis, la conduite de cette femme, digne d'être proposée comme modèle à toutes les mères chrétiennes. Admirez son *esprit de dévouement*. Il se manifeste dans son regret de n'être point mère et son désir de le devenir. Qu'y a-t-il au fond de ce regret et de ce désir, sinon le regret de ne pouvoir mettre en exercice cette qualité, je dirai mieux, cette vertu de dévouement, d'abnégation, de sollicitude aimante et constante, qui caractérise les vraies mères, et le désir de se livrer sans réserve à la pratique de cette vertu ou plutôt de ces vertus. Si elle ambitionne de devenir mère, c'est bien moins pour l'honneur naturel qui résultera de sa maternité, que pour la jouissance procurée à son cœur tendre et aimant, de pouvoir se dévouer, jusqu'au don complet d'elle-même, à l'enfant que le ciel aura accordé à ses vœux.

Admirez aussi sa *piété*. Ce n'est pas en mère égoïste qu'elle veut aimer cet enfant. En le demandant au Seigneur, par d'ardentes prières (1), elle le considère d'avance comme un don du ciel ; elle ne fera donc que le recevoir en dépôt, quitte à le rendre à Dieu lorsqu'en sonnera l'heure; mieux encore, elle en fera à Dieu le généreux abandon, et le lui consacrera, dès avant sa naissance, afin qu'il soit exclusivement et perpétuellement attaché à son service. En sorte que son désir de devenir mère n'est inspiré que par celui de donner à Dieu un serviteur de plus.

(1) Cum illa multiplicaret preces coram Domino. (*Ibid.*, 12.)

Admirez enfin sa *fidélité*. Il n'est point rare que la créature promette à Dieu plus qu'en réalité elle ne lui donne. Dans un instant de ferveur inconsidérée, d'enthousiasme passager, on prend des engagements qu'on n'est pas, dans la suite, fidèle à tenir. Ainsi n'agit pas la pieuse épouse d'Elcana. Elle sera fidèle à sa promesse et, quoiqu'il en doive coûter à son cœur de mère, elle saura faire le sacrifice de l'enfant qu'avant sa naissance elle a consacré au Seigneur (1).

Mais qu'ai-je fait? Au lieu de proposer à votre admiration la mère du jeune Samuel, n'eût-il pas mieux valu, mes chers amis, vous faire admirer vos propres mères? Ce qu'a fait Anne d'Ephraïm, vos mères chrétiennes ne l'ont-elles pas fait, et n'y a-t-il pas lieu d'admirer en elles le même esprit de dévouement, de piété et de fidélité?

Par la grâce de Dieu, vous êtes tous nés de mères véritablement dignes de ce nom. Ah! si elles ont tant soupiré après votre naissance, c'est parce que Dieu avait mis dans leurs cœurs d'inépuisables trésors de tendresse et de dévouement. C'est parce qu'elles avaient en horreur le repos d'une vie exempte de sollicitude, et que leur nature généreuse réclamait autre chose que l'amour fidèle d'un époux tendrement affectionné.

(1) Nec ipse puer ægre tulit a matre divulsus; nec ipsa mater doluit a puero sejuncta, propterea quod naturalem affectum vicit interveniens gratia, et uterque se alteri convivere existimabat. (S. Joa. Chrys., *Homil. De Anna*.)

Donner, se donner à toute heure, veiller, se dévouer jusqu'à l'héroïsme du sacrifice : telle est l'ambition chère au cœur de la femme lorsqu'elle est ce qu'elle doit être... Telle a été l'ambition des nobles femmes qui sont devenues vos mères.

Mais ces femmes, si nobles par l'élévation de leurs sentiments naturels, sont aussi des chrétiennes; c'est le plus bel éloge qui puisse être fait d'elles, car la religion, la piété, la vertu ont ajouté un éclat de plus à l'auréole de dignité et de grandeur qui entoure leur front. Qui dira quelles prières ardentes montèrent à votre intention de leurs cœurs vers le ciel, avant que vous eussiez fait votre apparition sur la terre? Qui pourra jamais exprimer la vivacité de leurs désirs, la ferveur des supplications par lesquelles elles implorèrent sur vous les bénédictions de Dieu et l'abondance des grâces destinées à garder, à embellir, à sanctifier votre vie? Ah! surtout qui nous révélera ce qui se passa entre elles et Dieu, lorsque, vous portant dans leur sein, elles se posaient d'un cœur troublé la question qui fut jadis posée au sujet de Jean-Baptiste : « Que sera un jour cet enfant? » Plus d'une parmi elles, jetant un regard inquiet sur le monde, sur ce monde que l'apôtre saint Jean déclare être posé dans le mal, plus d'une se dit avec effroi : « Cet enfant ne s'égarera-t-il pas au milieu des ténèbres? ne sera-t-il pas entraîné par les maximes et les exemples de ce monde pervers? n'aurai-je pas un jour à verser sur lui des larmes bien amères? n'en viendrai-je peut-être pas à regretter de lui avoir donné la vie?... Ah!

Seigneur, écartez de si grands dangers de sa tête; épargnez à mon âme une semblable douleur!... Cet enfant, prenez-le, je vous l'offre; qu'il soit à vous, qu'il vous connaisse, qu'il vous aime et vous serve; qu'il vous fasse un jour connaître, aimer et servir... Marquez-le, Dieu de bonté, marquez-le du signe de vos élus. Choisissez-le pour l'attacher à jamais à votre service, pour qu'il devienne, si tel est votre bon plaisir, un prêtre, mais un prêtre selon votre cœur, un vrai ministre de votre Église, un apôtre zélé de votre Évangile, un sanctificateur et un saint!... »

Cette prière, mes amis, vos mères chrétiennes, vos mères pieuses l'ont sans doute faite; ce vœu, elles l'ont formé et formulé au pied des saints autels, après la sainte communion, dans la religieuse intimité de l'action de grâces, durant les mois qui précédèrent votre venue au monde. Ah! si vous avez, depuis, ressenti au fond de vos cœurs un particulier attrait vers le Dieu qu'adorent et prient vos mères, vers les choses qui regardent son culte, vers les âmes qui s'égarent dans les voies de la perdition, et vers celles qui dorment à l'ombre de la mort; en un mot, si vous avez le désir du sacerdoce, n'en doutez pas, après Dieu, c'est à vos mères que vous le devez; à vos mères, c'est-à-dire à leurs supplications instantes, au don qu'elles ont fait depuis longtemps de vous au Seigneur, à leur piété, à leurs vertus, qui vous ont valu l'honneur du divin appel, la grâce de la vocation.

Et ce que vos mères ont promis à Dieu, elles le donneront. La parole qu'elles ont engagée, elles ne

la rétracteront pas, pas plus qu'elles ne désavoueront les désirs qu'elles ont exprimés dans la ferveur de leur piété chrétienne. Non moins fidèles que la mère du jeune Samuel, elles viendront un jour, heureuses et fières, offrir définitivement et irrévocablement au Seigneur ceux d'entre vous que le Seigneur aura choisis pour le service de ses autels. Comme Anne, elles se présenteront avec vous au temple et, tandis que vous inclinerez vos fronts sous la main du Pontife, qui vous consacrera à Dieu, elles, avec l'ardeur sublime de leur foi, livreront au Seigneur ce fruit de leurs entrailles, ou plutôt elles lui restitueront ce trésor qu'elles avaient reçu en dépôt (1). L'huile sainte oindra vos mains, et la grâce transformatrice, dont elle est à la fois l'instrument et le symbole, se répandant en tout votre être, fera de vous des ministres de Dieu, des prêtres pour l'éternité. O heureuses mères d'avoir de tels fils! dira-t-on. O heureux fils, vous dirai-je à mon tour, d'avoir de telles mères!

Et en attendant l'accomplissement définitif des desseins du ciel et de leurs propres désirs, vos mères, à l'exemple de la vertueuse Anne, vous ont élevés dans la crainte et dans l'amour de Dieu. Avec un art merveilleux que la tendresse maternelle, jointe à la foi chrétienne peut seule inspirer, elles ont tourné votre esprit et votre cœur vers votre Père des cieux; elles ont développé en vos jeunes âmes le goût de la piété et de la vertu, l'attrait qu'elles y avaient en quelque sorte

(1) Dedit mihi Dominus... eum. Idcirco et ego commodavi eum Domino. (I Reg., I, 27.)

provoqué et fait naître pour le culte divin et les cérémonies saintes; et, voyant que le ciel secondait leurs pieux désirs, ayant lu dans vos cœurs votre propre désir d'être à Dieu, fortes du témoignage qu'elles en avaient recueilli sur vos lèvres, lorsque a sonné l'heure de vous sevrer de la première éducation domestique, elles vous ont conduits comme Anne, dans la maison du Seigneur (1), c'est-à-dire en ces maisons d'éducation chrétienne, en ces Petits Séminaires, vraies maisons du Seigneur, où elles ont trouvé les prêtres de la nouvelle loi chargés de continuer et d'achever l'œuvre de la formation maternelle, et de protéger, de développer, de faire fructifier dans les jeunes élus du sanctuaire le germe divin de la vocation. Et elles vous ont présentés à ces ministres de Dieu pour leur confier cette sublime tâche (2). Au fond, c'était pour elles le sacrifice et l'immolation commencés des joies et des consolations naturelles de leur maternité. Par là, elles affirmaient que vous apparteniez au Seigneur plus qu'à elles-mêmes et que, dès ce moment, elles vous considéraient comme des êtres séparés et déjà consacrés : sacrifice d'autant plus douloureux pour leur cœur si tendre, que vous étiez, comme Samuel, à un âge où l'on a besoin encore de la présence et des caresses de sa mère (3). Mais leur foi, plus forte que tout, les soutint en cette mémora-

(1) Et adduxit eum secum, postquam ablactaverat, et adduxit eum ad domum Domini. (I Reg., I, 24.)

(2) Et obtulerunt puerum Heli. (*Ibid.*, 25.)

(3) Puer autem erat adhuc infantulus. (*Ibid.*)

ble épreuve, et faisant, d'un cœur attendri mais généreux, le sacrifice qui devait les préparer à tous les autres (1), elles se séparèrent de vous, et vous laissèrent dans cette maison du Seigneur, destinée à abriter votre adolescence et à devenir le berceau de votre vie cléricale.

Voilà, chers amis, ce qu'ont fait vos mères. Et vous, que ferez-vous, à votre tour? Ah! vous ne voudrez pas leur être inférieurs et venir compromettre, par une coupable infidélité, cette grâce de choix qu'elles ont sollicitée, méritée et obtenue pour vous. Que ferez-vous donc? Samuel va vous l'apprendre. « Regardez et faites selon le modèle qui vous est proposé (2). »

II

« Et l'enfant, est-il dit dans le texte sacré, servait en la présence du Seigneur et devant Héli le prêtre (3). » — « Cependant, lisons nous encore, devant la face du Seigneur servait Samuel, enfant, revêtu d'un éphod de lin (4). » Et il grandissait, plaisant autant au Seigneur qu'aux hommes (5). »

(1) Et immolaverunt. (I Reg., I, 25.)

(2) Inspice et fac secundum exemplar quod tibi monstratum est.

(3) Puer autem erat minister in conspectu Domini, ante faciem Heli sacerdotis. (I Reg., II, 11.)

(4) Samuel autem ministrabat ante faciem Domini, puer accinctus ephod lineo. (*Ibid.*, 18.)

(5) Puer autem Samuel proficiebat, atque crescebat et placebat tam Domino quam hominibus. (*Ibid.*, 26.)

Toute la vie de Samuel, depuis le jour où sa vertueuse mère le confia au prêtre Héli jusqu'à celui qui le devait voir investi de la judicature en Israël, se résume en ces quelques paroles. Et d'abord, le pieux adolescent ne fit pas autre chose que servir; « *puer autem erat minister. — Samuel autem ministrabat* ». Ce fut là son occupation continuelle et ce fut exclusivement à cela que le formèrent ceux qui avaient autorité sur lui.

Mais ce n'est pas au service d'un maître quelconque, ni à la façon des mercenaires et des esclaves, qu'il nous apparaît appliqué, durant les années qu'il passa dans la « maison du Seigneur ». Précisément parce qu'il était dans la maison du Seigneur, du Souverain Maître, de « celui qui domine les dominateurs eux-mêmes (1) », ce fut le Seigneur qu'il servit constamment. Élu du Seigneur et choisi par lui, dès avant sa naissance, pour devenir son ministre, le service du Seigneur devenait son unique affaire, la raison, la loi et comme l'âme de sa vie.

Samuel le comprit de bonne heure; il comprit la grandeur du maître au service duquel il allait consacrer son existence; il comprit ses droits souverains à être servi; l'honneur qu'il y a à servir un tel maître, et les incomparables avantages qu'on est assuré d'y trouver. Il comprit tout cela; il le comprit à la clarté des lumières particulières dont Dieu le favorisa dans le recueillement de la prière; il le comprit aux leçons

(1) Dominus dominantium. (Deut., x, 17.)

quotidiennes d'Héli son initiateur et son maître. Et, mettant fidèlement ces leçons en pratique, puisant dans les lumières d'en haut les principes de sa conduite, il servait le Seigneur *en marchant en sa présence* (1).

Ce n'est pas sans motif que l'historien sacré emploie cette expression : *en marchant en sa présence*. La pensée, le souvenir de la présence de Dieu est, en effet, le fondement de son service. Pour servir Dieu comme il le mérite, il faut savoir ce qu'est Dieu, il faut vivre en sa présence. Cela revient à dire qu'il faut avoir le regard dirigé vers Dieu, fixé sur Dieu, pour le voir, l'étudier, le comprendre, le saisir, autant du moins que Dieu est compréhensible et saisissable à la créature. Cela revient aussi à dire qu'il faut penser au regard que Dieu a continuellement fixé sur nous et par lequel il voit, non seulement nos actes extérieurs, mais aussi les motifs secrets qui les inspirent. Cette habituelle pensée du regard de Dieu sur l'âme, cette assiduité du regard de l'âme sur Dieu, contribuent singulièrement à développer la notion de Dieu, de ses grandeurs, de ses droits, de ses amabilités infinies, et, par suite, la notion des devoirs de la créature envers Dieu ; si bien que, sans exagération, l'on peut dire que pour le bien servir, il faut uniquement vivre en sa présence.

C'est ce que faisait le jeune Samuel : il servait le Seigneur en marchant en sa présence, « *erat minister in conspectu Domini — Ministrabat ante faciem Domini.* »

(1) Puer autem erat minister in conspectu Domini. (I Reg., II, 11.)

Mais le Seigneur est le Dieu de pureté. Tout en lui est rectitude et lumière; rien de trouble et d'obscur, rien de souillé ou seulement d'imparfait n'altère, n'effleurera jamais l'incorruptibilité de son essence. Aussi n'aime-t-il que ce qui est pur et sans tache; aussi veut-il que ce qui l'approche participe à cette perfection de sa nature; aussi fait-il de la pureté la condition essentielle de son service; nul ne peut lui plaire, être agréé par lui s'il n'a la pureté en partage, s'il ne s'applique à rendre de plus en plus purs son esprit, son cœur, ses sens, en un mot, son être tout entier.

Ce fut encore ce que comprit Samuel. Aussi le texte sacré nous dit-il qu'il servait le Seigneur « *revêtu d'un éphod de lin* (1) ». L'éphod était le vêtement que portaient les Lévites durant les cérémonies saintes; il ressemblait au surplis dont les enfants de chœur sont présentement revêtus pour le service de l'autel (2); sa couleur était blanche et rappelait à ceux qui le portaient avec quelle pureté intérieure ils devaient s'acquitter de leurs angéliques fonctions (3).

Sans doute, ce n'était qu'un symbole; mais pour Samuel ce symbole exprimait bien les dispositions avec lesquelles il devait servir le Seigneur. C'est ce qu'on peut déduire à bon droit, d'un mot intercalé, sans doute intentionnellement, dans le texte. Ce mot est *puer :* vu la place qu'il occupe dans la phrase, ce mot est bien

(1) Ministrabat accinctus ephod lineo. (I Reg., II, 18.)

(2) Cornel. a Lapid., *Com. in Lib. I Reg.*, II, 18.

(3) Bene Samuelis vestis linea fuisse perhibetur, ut novi sacerdotis gloria aperte ostenderet, quod novæ pudicitiæ moribus splenderet. (S. Gregor. Magn. in Samuel.)

plutôt un qualificatif qu'un nom proprement dit. Et la phrase, littéralement traduite, peut se formuler dans les termes suivants : « Samuel servait en la présence du Seigneur, *en enfant,* revêtu d'un éphod de lin (1) ». Servir le Seigneur *en enfant*, qu'est-ce à dire? sinon le servir dans un esprit d'enfance, avec les vertus naturelles de l'enfant élevées au degré de vertus surnaturelles. Or l'une de ces vertus, la première, la plus sensible, la plus aimable dans l'enfant, c'est la pureté et l'innocence. Ainsi brillait-elle en Samuel; si vif était son éclat dans son âme virginale, que l'écrivain sacré l'assimile à l'enfant sans parole et, par conséquent, sans malice. « *ministrabat... puer* ».

Une autre vertu de l'enfance, surtout de l'enfance chrétienne, c'est la docilité. Entendez par là certaine disposition de l'esprit à croire à la parole de ceux qui enseignent, certaine souplesse de la volonté à exécuter leurs ordres et leurs désirs, à se laisser indifféremment conduire ici ou là, à s'abandonner à la direction imprimée, sans discussion ni résistance.

Or Samuel nous apparaît possédant cette vertu à un degré éminent. Elle brille en lui d'un éclat tout particulier dans une circonstance mentionnée dans le récit sacré.

« Une nuit qu'Héli était couché et que Samuel dormait assez près de lui, dans l'enceinte du tabernacle, l'enfant entendit une voix qui l'appelait par son nom.

(1) Samuel autem ministrabat ante faciem Domini *puer* accinctus ephod lineo. (*Ibid.*, 18.)

Il répondit : « Me voici. » Aussitôt il se leva et, croyant que c'était Héli qui l'appelait, il courut à lui et lui dit : « Me voici, car vous m'avez appelé. » Héli lui répondit : « Je ne vous ai point appelé, mon fils, retournez et dormez. » Samuel s'en alla et se rendormit. Un peu après, il entendit encore la même voix. Il courut aussitôt à Héli qui le renvoya, en lui disant qu'il ne l'avait point appelé. Samuel s'étant rendormi, Dieu l'appela pour la troisième fois. Il se leva encore et retourna auprès du grand prêtre, lui disant : « Me voici, car vous m'avez appelé. » Héli reconnut alors que c'était Dieu qui appelait l'enfant, et il lui dit : « Allez et dormez. Si on vous appelle encore une fois, vous répondrez : « Parlez, Seigneur, parce que votre serviteur écoute. » Samuel s'en retourna et s'endormit. Dieu l'ayant appelé comme les autres fois, l'enfant répondit : « Parlez, Seigneur, parce que votre serviteur écoute. » Et le Seigneur lui parla et lui manifesta ses desseins sur Israël (1).

Admirez, chers amis, la promptitude et la persévérance du jeune Samuel à répondre à la voix qui l'appelle, sa docilité à suivre les instructions du grand prêtre, les dispositions généreuses de son cœur exprimées dans cette formule. « *Parlez, Seigneur, votre serviteur vous écoute.* » O Dieu, semble-t-il dire, vous êtes mon maître ; moi je ne suis que votre petit serviteur ; parlez, commandez, et votre petit serviteur entendra vos ordres et les exécutera. Cet enfant, à peine âgé de

(1) I Reg., III, 1-10.

douze ans, a compris ce qu'il importe le plus à l'homme de comprendre; qu'il est créature et que Dieu est son Créateur; qu'il est serviteur et que Dieu est son maître, son souverain maître.

Il a aussi compris d'avance ce que le Sauveur du monde dira un jour à ses apôtres, chargés d'être ses représentants et ses continuateurs ici-bas : « Qui vous écoute m'écoute (1). » Samuel ne prête pas seulement une oreille docile à la voix de Dieu; il la prête aussi au saint vieillard Héli, au prêtre du Seigneur, à son représentant visible. Il sait que lui obéir c'est obéir à Dieu, marcher dans la voie sûre et se ménager les triomphes promis par Dieu lui-même à l'homme obéissant (2).

Ah! dès lors, je comprends la mention faite par l'écrivain sacré : « Et l'enfant grandissait, plaisant au Seigneur et aux hommes (3) ». Ces paroles ne doivent-elles s'entendre que d'une croissance et d'un progrès physiques? Évidemment non; la suite du texte montre assez qu'à cette croissance et à ce progrès s'ajoutaient la croissance morale et le progrès dans toutes les vertus dont la pureté est la plus éminente. C'est par là surtout que Samuel plaisait au Seigneur; par là qu'il méritait et attirait sur lui des grâces toujours plus abondantes; par là qu'il se préparait aux destinées que le Ciel lui réservait dans l'avenir.

(1) Qui vos audit me audit. (Luc, x, 16.)
(2) Vir obediens loquetur victoriam. (Prov., xxi, 28.)
(3) Puer autem Samuel proficiebat, atque crescebat, et placebat tam Domino quam hominibus. (I Reg., ii, 26.)

Et en même temps qu'il plaisait à Dieu, il se conciliait l'estime des hommes. On ne pouvait se défendre d'un sentiment d'admiration et de bienveillance à la vue de cet adolescent au front pur, au regard limpide, à la démarche modeste, bien plus semblable à un ange qu'à un homme, offrant à la terre comme une vision du paradis.

Chers enfants, élus bien-aimés du Seigneur, vous qui, nouveaux Samuels, grandissez dans la maison de Dieu, en vue des mêmes destinées, que dis-je? en vue de destinées incomparablement plus glorieuses, car si Samuel devint un prophète et l'un des douze juges d'Israël, vous, par suite d'un choix purement gratuit de la sagesse et de la miséricorde divine, vous êtes appelés à devenir un jour des prêtres de la nouvelle alliance; chers enfants, que Samuel vous serve de modèle et, pour vous préparer à devenir ce que vous devez être, imitez-le.

Pourquoi êtes-vous venus au Séminaire? Qu'avez-vous à y faire et à quoi se réduisent vos devoirs de séminaristes chrétiens? A un seul : *le service de Dieu*. Tout chrétien doit servir Dieu, car nous n'avons tous qu'un maître : Dieu, et personne autre. Mais vous, qui êtes appelés à être un jour ses ministres, vous êtes plus encore tenus de servir ce maître. Aussi votre préoccupation et votre occupation souveraines doivent-elles consister à le servir : *Puer autem erat minister*.

Mais comprenez bien ce qu'il faut entendre par service de Dieu. Ce ne sont pas seulement les choses qui

se rapportent de leur nature et directement à Dieu, telles que la prière, l'assistance aux offices, les exercices de piété, et autres pratiques religieuses; c'est encore tout l'ensemble des exercices et des actes de votre vie de tous les jours, dirigés vers Dieu, accomplis pour lui plaire, pour rendre hommage à son souverain domaine et, par conséquent, dans l'unique but de le servir.

Oui, tout, dans votre vie, doit aller à Dieu et se terminer en Dieu. Tout doit servir ses intérêts et tourner à sa gloire. Enfants, servez donc le Seigneur par votre vie tout entière, vous conformant à la recommandation que l'Église adresse aux chrétiens dans sa liturgie sainte : « *Os, lingua, mens, sensus, vigor confessionem personent* (1). »

Servez-le par vos pensées toujours droites et pures, toujours animées de l'esprit de foi; servez-le par vos paroles, toujours honnêtes et bienséantes, toujours charitables et édifiantes; servez-le par vos actions toujours surnaturelles, dans leur mobile et dans leur fin. Servez-le dans les mille détails de votre vie d'écoliers, détails bien vulgaires, en apparence, mais, sachez-le bien, ce qui est petit aux yeux des hommes est grand aux yeux de Dieu qui lit dans le cœur et juge nos actes d'après leurs intentions et leur valeur intrinsèque et réelle. Ce que vous faites est petit : soit! Mais, le faisant pour Dieu, je dis que ce que vous faites est grand, car vous accomplissez la volonté de Dieu,

(1) Que votre bouche, votre langue, votre esprit, vos sens, votre volonté expriment à Dieu une louange continuelle. (*Hymn. Hor. tertiæ.*)

vous posez les bases de votre avenir, vous vous préparez, par la fidélité à ces petites choses, aux grandes choses que Dieu vous réserve d'accomplir dans la suite; comme Samuel, vous servez le Seigneur : *Puer ministrabat.*

Pour le servir de la sorte, pour acquérir l'habitude de tout rapporter à Dieu, il vous faut aussi, comme Samuel, vous tenir en la présence de Dieu, vous rendre familière la pensée de Dieu, agir constamment sous l'influence de cette pensée. Oh! que cette influence est salutaire et sanctifiante! Comme cette pensée : Dieu me voit! retient la volonté prête à céder au mal ou l'excite à pratiquer le bien, à y persévérer! Enfants, cultivez donc ce regard sur Dieu : là est le secret de votre fidélité à son service.

Mais Dieu fait plus que vous voir et provoquer votre regard sur lui. Dieu vous parle; il vous parle comme à Samuel; aux heures de recueillement et de calme, lorsque votre âme goûte, dans le silence du sanctuaire, la paix et le repos que procure sa présence, il y fait entendre sa voix. Et cette voix vous appelle, comme elle appelait jadis Samuel. Oh! chers amis, prêtez l'oreille à cette voix, écoutez bien ce qu'elle dit et surtout faites bien ce qu'elle dit. Et quand vos lèvres s'ouvriront, que ce soit pour redire les paroles de Samuel : « Me voici Seigneur, parce que vous m'avez appelé... Parlez, Seigneur, votre serviteur vous écoute. » Vous m'appelez à vous, vous m'invitez à vous suivre, vous me voulez prêtre... : me voici; je le veux,

je suis prêt... Parlez, Seigneur, parlez encore : dites-moi bien ce qu'il faut que je fasse. « Mes yeux sont fixés sur vous, comme sont fixés sur leur maître les yeux des serviteurs et des servantes (1), » afin d'y lire leurs pensées et d'y deviner leurs désirs.

Je vous disais tout à l'heure : cultivez le regard sur Dieu. J'ajoute maintenant : cultivez le regard sur vos maîtres. Ces maîtres sont des prêtres. Vous serez un jour ce qu'ils sont ; par conséquent, voyez en eux vos *docteurs* et vos *modèles*. Ils sont vos docteurs : inspirez-vous de leurs leçons ; ce sont des leçons de vérité et de vertu ; elles vous apprendront ce qu'il faut faire et ce qu'il faut éviter pour les suivre en la voie du royal sacerdoce dans laquelle ils vous ont devancés. Ils sont vos modèles : inspirez-vous aussi de leurs exemples, car « le prêtre est un autre Jésus-Christ » ; c'est la vie de Jésus, ce sont les vertus de Jésus qu'ils doivent reproduire ; par vocation ils doivent être lumière du monde et sel de la terre. Imitez-les donc, chers élus du Seigneur ; ainsi faisait Samuel en la société du saint vieillard Héli. *Puer autem erat minister ante faciem Heli sacerdotis.*

Que l'esprit de pureté qui animait le jeune lévite d'Israël soit en vous. Je l'ai dit, à défaut d'autre mérite, le Dieu de pureté, veut du moins celui d'une conscience droite et d'une vie sans souillure. « Qui

(1) Ecce sicut oculi servorum in manibus dominorum suorum.... ita oculi nostri ad Dominum Deum nostrum. (Ps. CXXII, 2, 3.)

est-ce, s'écrie David, qui gravira la montagne du Seigneur et se tiendra dans le lieu saint pour y offrir le sacrifice immaculé? C'est celui, répond-il, qui a les mains innocentes et dont le cœur est resté pur (1) ».

Bénis soyez-vous, chers amis, si, interrogeant votre passé, vous pouvez vous rendre le témoignage que l'écrivain sacré rend de Samuel : « Je suis resté enfant, *puer*; enfant par la droiture de mon esprit et la simplicité de mon cœur; enfant surtout par la pureté de mes mœurs et la sainteté de ma vie! »

Tout au moins, chers aspirants au sacerdoce, efforcez-vous de garder intacte, à l'avenir, votre innocence recouvrée et de rendre votre vie de plus en plus exempte de ces souillures qui, étant une honte pour de simples chrétiens, le sont encore plus pour des privilégiés du Seigneur, pour ceux qu'il se réserve de placer un jour parmi les princes de son peuple, d'élever jusqu'à la participation à sa propre grandeur, jusqu'à la société la plus étroite qui se puisse concevoir et réaliser ici-bas entre Dieu et l'homme.

Dès lors, vous grandirez, vous aussi, comme Samuel (2), en vertu et en perfection, à mesure que vous grandirez en dignité et que vous gravirez les degrés qui vous séparent du sacerdoce. Vous progresserez moralement et spirituellement. Vous embellirez votre âme

(1) Quis ascendet in montem Domini, aut quis stabit in loco sancto ejus? Innocens manibus et mundo corde. (Ps. XXIII, 3).

(2) Crevit autem Samuel. (I Reg. III, 19.) Crevit, id est magnificatus est; tum ætate, tum potius sapientia, virtute, fama et gloria apud Deum et homines. (Cornel. a Lap., *loc. cit.*)

et l'ornerez de la parure qui seule convient à des ministres de Dieu. Vous vous revêtirez de Jésus-Christ, selon la recommandation de l'Apôtre, c'est-à-dire de l'esprit et des vertus de Jésus-Christ.

Dès lors, aussi, vous plairez au Seigneur; vous deviendrez ses fils bien-aimés en qui il mettra toutes ses complaisances, sur qui il versera l'abondance et la surabondance de ses grâces. Bien loin de se repentir de vous avoir appelés à devenir ses ministres, Dieu se félicitera de son choix. « Voici, dira-t-il de chacun de vous, voici mon enfant très cher, celui que j'ai choisi, en qui j'ai placé mon esprit (1) ».

Aimés de Dieu, vous serez aussi aimables aux hommes. « *Et placebat tam Domino quam hominibus.* » Aimables à vos condisciples, pour lesquels vos exemples seront un puissant stimulant à la vertu; aimables à vos maîtres qui, en constatant avec bonheur vos progrès, votre fidélité, seront dédommagés de leurs efforts et de leur dévouement; aimables enfin à ceux auprès desquels s'exercera plus tard votre ministère, et qui, en admirant vos vertus, rendront hommage à la religion qui possède de tels ministres, et à Jésus-Christ si dignement représenté par vous (2).

C'est ainsi que vous répondrez, chers amis, à l'ap-

(1) Ecce puer meus, quem elegi, dilectus meus, in quo bene complacuit animæ meæ. Ponam spiritum meum super eum. (Matth., XII, 18.)

(2) Et cognovit universus Israel... quod fidelis Samuel, propheta esset Domini. (I Reg., III, 20.) Fidelis, id est verax propheta, non in ambitione vanitatis, sed in spiritu Dei, et sermonis Domini veritate judicans. (Rupert. apud Cornel. a Lap., *loc. cit.*)

pel du Seigneur, et que vous irez, comme Samuel, de vertu en vertu, de progrès en progrès, vers les sommets glorieux du sacerdoce, et du sacerdoce aux sommets glorieux de l'éternité.

Quant à vous, mes amis, que Jésus-Christ n'a point favorisés de la même grâce, vous qu'il appelle à vivre dans la condition laïque au milieu du monde, sachez qu'il est un sacerdoce mystique dont tout chrétien est investi. « Tous ceux, dit saint Léon-le-Grand, que le Christ a régénérés dans son sang au Calvaire, il les consacre prêtres par l'onction du Saint-Esprit (1) ».

Et pour rendre sa pensée intelligible, le saint Pontife la complète en ces termes : « Qu'y a-t-il de plus sacerdotal que de vouer et consacrer au Seigneur une conscience pure et d'offrir sur l'autel de son cœur les hosties immaculées de la piété? (2) »

Chers jeunes gens, soyez tous prêtres de la sorte. Gardez vos âmes bien pures; que vos cœurs généreux acceptent, pour l'honneur de Dieu, les sacrifices journaliers de la vie écolière, en attendant qu'ils acceptent, plus tard, ceux plus considérables de la vie domestique et sociale. Soyez vous mêmes les sacrificateurs et les victimes. Immolez à sa gloire tout ce qu'il y a dans votre nature de défectueux ou de corrompu : l'orgueil de l'esprit, les ardeurs immodé-

(1) Omnes in Christo regeneratos... sancti Spiritus unctio conservat sacerdotes. (Serm. 3.)

(2) Et quid tam sacerdotale quam vovere Domino conscientiam puram, et immaculatas pietatis hostias de altari cordis offerre? (*Ibid.*)

rées du cœur, l'indépendance de la volonté, les exigences déréglées des sens. Le Seigneur agréera votre offrande et couronnera un jour en vous ce mystique sacerdoce dont vous aurez si dignement rempli les fonctions ici-bas.

LES FILS D'HÉLI

L'impiété.

C'est l'une des tristes conditions de la vie présente que le mal soit mêlé au bien et qu'à côté de la vertu qui s'épanouit et répand son parfum, le vice germe et se développe, exerce sourdement son action malfaisante, et souvent même produise ses scandales au grand jour.

Toujours l'humanité offrira ce contraste qui tient sans doute, aux différences de tempéraments, d'éducation, de milieu, mais qui résulte surtout de la fidélité à combattre ses passions, à éviter ce qui les favorise et les alimente, ou de la négligence à en réprimer les grossiers appétits.

L'Histoire sacrée met fréquemment sous nos yeux ces spectacles tour à tour ravissants ou repoussants. Après vous avoir fait considérer celui de la foi vive, de la piété, de la fidélité, dans le précédent entretien, je veux dans celui-ci vous faire considérer le spectacle de l'indifférence, de l'impiété, de l'infidélité. Puissé-je, par ce parallèle, vous inspirer un amour de plus en

plus solide pour la vertu et un éloignement de plus en plus profond du vice.

I

En même temps que Samuel grandissait, sous le regard de Dieu et celui du Pontife Héli, se préparant à exercer au milieu du peuple d'Israël les fonctions de juge et, selon d'autres, de prêtre, vivaient, à côté de lui et, vraisemblablement, sous le même toit que lui, deux jeunes hommes que l'Écriture désigne sous les noms d'Ophni et Phinées. L'un et l'autre étaient fils d'Héli; ils exerçaient, conjointement avec leur père, les fonctions du culte sacré et étaient appliqués au soin du tabernacle.

Sans aucun doute, ils avaient reçu du saint Pontife les leçons les plus assidues de religion, de piété, de dévouement au service de Dieu, leçons relevées par l'exemple de la vertu éprouvée d'Héli. Tout, par conséquent, leur faisait une obligation de grandir, comme Samuel, en sainteté, dans un milieu si favorable.

Mais il n'en alla pas ainsi. Au lieu de profiter des instructions de leur père et de marcher sur ses traces; au lieu de se conformer aux exemples de Samuel, ou mieux encore, étant donné leur âge plus avancé, au lieu de lui servir de modèles, ils n'écoutèrent que les inspirations de leurs instincts dépravés.

L'historien sacré résume et qualifie d'un mot leur

coupable conduite : « Ils méconnurent le Seigneur. *Filii Heli... nescientes Dominum.* »

Entrant ensuite dans les détails, il nous apprend que, sans respect pour la majesté de Dieu et pour les prescriptions rituelles du culte, ils s'attribuaient les chairs des victimes destinées à être offertes en sacrifice au Seigneur, et détournaient de l'oblation ceux qui venaient au temple pour accomplir ce devoir sacré. « Péché très grave et très honteux, dit l'Écriture, car, par une telle conduite, les fils d'Héli rendaient la religion odieuse au peuple et l'exposaient à un mépris général (1). »

Sans vouloir insister sur ces détails, laissez-moi attirer de préférence votre attention sur la nature et la gravité du péché dont se rendirent coupables Ophni et Phinées.

Ce péché n'est autre que le péché d'*irréligion* et d'*impiété*. Ils méprisent Dieu en méconnaissant ses droits sacrés, en ne tenant aucun compte de sa loi, en profanant son culte (2). Péché d'autant plus grave, mépris d'autant plus révoltant, qu'ils procèdent, non de l'ignorance ou de l'absence de foi, mais bien plutôt de la perversité du cœur et d'une opposition réfléchie

(1) Erat ergo peccatum puerorum grande nimis coram Domino, quia retrahebant homines a sacrificio Domini (1 Reg., II, 17), id est, ut Chaldœus et Septuaginta, homines spernebant, despectui habebant, abominabantur sacrificium. (Cornel. a Lap., *Comment. loc. cit.*)

(2) Nescientes Dominum practice, id est Domino non servientes, legi ejus inobedientes, sacra profanantes, sacrificia sacrilege violantes, carnes victimarum Deo eripientes et sibi arrogantes. (Cornel. a Lap., *loc. cit.*)

et formelle à Dieu (1). Ces jeunes gens sont donc inexcusables; et s'ils méconnaissent le Seigneur, c'est par pure impiété. Ils aiment mieux suivre l'inclination de leurs mauvais penchants que respecter les droits du souverain Maître; obéir à l'esprit de Satan qu'à l'esprit de Dieu: aussi sont-ils qualifiés de fils de Bélial, c'est-à-dire du démon : « *Filii Heli, filii Belial.* »

Mes chers amis, la race des fils de Bélial n'est pas éteinte dans le monde. Hélas! ils sont partout, aujourd'hui plus nombreux que jamais. L'esprit d'irréligion et d'impiété semble avoir envahi la société contemporaine et s'être substitué au culte et à l'amour de Dieu, au respect de ses droits et à l'observation de sa loi. C'est la méconnaissance universelle du souverain Maître, le mépris de ses promesses et de ses menaces, la transgression des plus élémentaires devoirs de convenance et de reconnaissance envers lui.

Origène a dit que l'âme de l'homme est *naturellement chrétienne*. Cela revient à dire qu'il y a au fond de toute âme humaine un secret instinct qui lui fait chercher la divinité, pour l'adorer, s'unir à elle, dépendre d'elle. Cet instinct se fortifie et se complète dans l'âme chrétienne, par une grâce spéciale, la grâce, qui fait de la créature, de l'homme baptisé un fils adoptif de Dieu et l'incline, par suite, à considérer Dieu comme son Père et à le traiter comme tel.

(1) Pravitatem exercebant operis, sed non errabant in fide Conditoris. (S. Greg. Magn.)

Cette grâce, Dieu l'accorde à tous ceux qu'il adopte de la sorte, c'est-à-dire à tous les chrétiens. Mais, comme la plupart des grâces, elle réclame pour vivre et exercer toute son efficacité un certain concours de la part de celui qui la reçoit; elle demande à être cultivée, entretenue, mise en acte; tout au moins exige-t-elle de n'être point contrariée, paralysée, annulée par une opposition volontaire et une résistance formelle.

Or parmi ceux qui ont reçu cette grâce d'adoption divine, qui est la grâce même du christianisme, combien la contrarient, la paralysent, l'étouffent et l'annulent pratiquement! Combien, au lieu de se tourner vers Dieu, leur Créateur et leur Père, se détournent de lui! Combien, au lieu de l'honorer, le méprisent; au lieu de l'aimer, le haïssent; au lieu de lui obéir, lui résistent! Combien, sous prétexte que son joug est trop dur et son fardeau trop lourd, se soustraient aux devoirs que la religion leur impose! Combien enfin, semblables aux fils d'Héli, *méconnaissent le Seigneur* et vivent comme eux en *fils de Bélial!*

Et ce qui est plus affligeant encore, c'est de voir cet esprit d'impiété se manifester parmi la jeunesse et se faire jour dans les milieux d'où il devrait être absolument exclu. Nos maisons d'éducation elles-mêmes ne sont point à l'abri de l'invasion de ce funeste esprit, de « ce souffle empoisonné, comme disait Lacordaire, qui s'attaque, dans nôtre siècle, à des intelligences de quinze ans et leur ôte la vue du ciel avant

12.

même qu'elles aient connu la terre (1). » Trop de causes extérieures concourent à l'y introduire pour qu'il ne parvienne pas à s'y insinuer. La vigilance la plus active des maîtres ne réussit pas toujours à conjurer ce fléau ; et, en pareil cas, lorsque cet esprit a fait brèche et qu'il a pénétré dans la place, il excelle à se dissimuler et à exercer sourdement son action désastreuse.

Et pourtant, parmi ces nombreux jeunes gens qui, dans le monde ou dans nos collèges chrétiens, grandissent sous l'influence de l'esprit d'impiété, combien appartiennent à des familles dans lesquelles la religion a toujours été en honneur ! Combien ont pour pères des hommes de foi, des chrétiens croyants et pratiquants, qui font revivre, dans le sanctuaire de la famille et dans la société, les vertus et les saints exemples d'Héli ! Pauvres adolescents ! Ni les leçons de piété, ni les exemples de vertus ne leur ont fait défaut, tant au foyer qu'à l'école. Tout aurait dû leur en inspirer le goût, les attirer vers Dieu et les affectionner à son service. Et voilà qu'à l'exemple des fils indignes d'Héli, ils ont méprisé Dieu, ils n'ont eu qu'aversion pour son culte, et dans leurs cœurs de seize ou de vingt ans, dominés par des passions précoces, s'est éteinte la flamme du seul véritable amour.

Je ne vous parlerai pas de ceux qui vivent dans le monde, y affichant un mépris systématique pour toutes les pratiques religieuses, y reniant les traditions de foi

(1) Discours prononcé à la distribution des prix de Sorèze. (*Œuvres complètes* du P. Lacordaire, t. V.)

et de piété de leurs familles et y produisant le scandale de l'impiété, scandale hélas! de moins en moins rare, chez des jeunes gens dont l'éducation fut des plus chrétiennes. Je ne vous parlerai que des écoliers destinés à devenir un jour ces jeunes gens impies dont il vient d'être fait mention. A Dieu ne plaise qu'il y en ait parmi vous, mes amis! Et pourtant, ce n'est point là chose impossible. A quels signes intérieurs et extérieurs les peut-on reconnaître? C'est ce que je veux vous dire, afin que, vous examinant avec soin, vous constatiez si vous appartenez à cette triste catégorie d'écoliers, et que, sachant le sort qui leur est réservé en ce monde et en l'autre, vous vous mettiez en garde contre le mal de l'impiété.

II

Quels sont les principaux caractères de l'impiété dans le jeune homme?

Elle s'affirme ordinairement par un éloignement plus ou moins marqué pour tout ce qui concerne le culte et le service de Dieu. De là l'ennui manifesté dans les prières et les cérémonies sacrées; de là ces attitudes irrévérencieuses, ces airs distraits et sceptiques dans le lieu saint; de là ces paroles de mépris à l'endroit des pratiques de la religion et des exercices de la piété; de là enfin cette abstention, ou tout au moins cette réception rare, indifférente, coupable même des sacrements...

Telles sont, chers amis, les principales manifesta-

tions de l'esprit d'impiété. Joignez-y cette autre manifestation moins commune, mais hélas! trop fréquente encore, qui consiste à détourner, directement ou indirectement, du service de Dieu et des pratiques chrétiennes, ceux qui s'y sentent attirés ou qui y sont affectionnés; véritable apostolat de dépréciation à l'endroit de tout ce qui est exercice et expression de la foi; coups perfidement et cruellement dirigés contre les croyances encore mal affermies des uns ou contre la piété simple et naïve des autres.

Étudiés à la clarté du texte sacré, Ophni et Phinées nous apparaissent comme des types achevés d'impiété. Leur conduite présente les divers caractères que je viens d'énumérer. Non seulement ils méprisent le Seigneur; non seulement ils lui refusent les honneurs qui lui sont dus; non seulement ils profanent le sacrifice, mais encore, par leurs exemples et leurs paroles, ils détournent le peuple du culte divin; ils s'appliquent à rendre odieux les hommages que le Seigneur réclame et que la loi ordonne, et à envelopper ainsi les autres dans leur propre impiété (1).

Un tel crime ne pourrait passer inaperçu aux yeux des vrais adorateurs de Dieu. Aussi bien on s'en étonne, on en murmure, on finit par porter à la connaissance du Pontife la scandaleuse conduite de ses fils. Qui le croirait? ce saint vieillard, aveuglé sans doute par sa paternelle tendresse, ne soupçonnait

(1) Quia retrahebant homines a sacrificio Domini. (I Reg., II, 17.)

même pas cette conduite; la suite du récit autorise, du moins, à le conjecturer. Quoi qu'il en soit, en apprenant une aussi affligeante nouvelle, son cœur d'homme de Dieu, de Pontife, de défenseur officiel des intérêts de la religion, eût dû, ce semble, bondir d'indignation contre ces fils méprisables, et sa bouche s'ouvrir pour flétrir leur conduite. Rien de tout cela, ou, du moins, à peine fait-elle entendre un timide reproche. Il se borne à leur faire une vague et molle leçon de morale, quand il aurait fallu mettre le feu sur la plaie et la guérir impitoyablement.

« Qu'entends-je dire? Qu'avez-vous fait? C'est mal, mes enfants, c'est très mal ce que vous avez fait là! C'est fait pour nuire à votre bon renom. Allons, je vous en prie, ne le faites plus (1)! »

Ainsi s'exprime ce faible vieillard, à qui l'affection charnelle semble faire oublier, en cette circonstance, les devoirs sacrés de son Pontificat.

Hélas! mes amis, ils sont nombreux, de nos jours surtout, les parents qui, semblables à Héli, commettent la même faiblesse et, plus coupables qu'Héli, ferment les yeux sur l'impiété naissante de leurs enfants, et en laissent les germes se développer à l'aise, sans oser les arracher, se bornant tout au plus, à quelques observations banales et inécoutées. Combien même, faut-il le dire, poussent l'insouciance ou plutôt la sottise jusqu'à

(1) Quare facitis res hujusmodi quas ego audio, res pessimas ... nolite, filii mei; non enim est bona fama quam ego audio, ut transgredi faciatis populum Domini. (*Ibid.*, 23. 24.)

admirer leur conduite irréligieuse et applaudir à leur langage impie! Ces enfants ont fait de *fortes études;* ils ont remporté le diplôme de bachelier, ou conquis le le grade d'avocat. Comment leur reprocherait-on de n'avoir plus la piété par trop naïve de leur enfance? Ne faut-il pas qu'ils soient à l'unisson de tous les gens d'esprit?...

Mes chers amis, ce que les lèvres ne disent pas toujours, souvent, hélas! le cœur le pense. Et en se montrant ainsi coupablement indulgents, ces parents aveuglés, ne songent pas à cette déclaration de l'éternelle Sagesse : « *Ils sont vains et dignes de pitié, les hommes en qui ne réside pas la science de Dieu* (1). » Eussent-ils tous les talents, toutes les connaissances humaines, s'ils n'ont pas cette science, ils manquent de la chose indispensable; ce sont des hommes incomplets, et il est fort à craindre qu'ils ne deviennent des hommes dangereux.

Grâce à Dieu, mes amis, vous appartenez tous, du moins j'aime à le croire, à des familles profondément chrétiennes. Vos parents ont conscience de leur mission et de leur responsabilité. Quel que soit l'amour qu'ils vous portent, ils sauront toujours, je n'en doute pas, l'élever à la hauteur de leurs devoirs et ne sacrifier jamais l'intérêt de vos âmes à aucun autre intérêt.

Dès lors, bien loin de vous soustraire à leurs observations, à leurs avertissements, à leurs reproches

(1) Vani autem sunt omnes homines in quibus non subest scientia Dei. (Sap., XIII.)

mêmes, acceptez-les avec respect, docilité, reconnaissance. Il y a, durant les années de l'adolescence, des moments critiques, des heures d'illusion, d'aveuglement, d'entraînement; des heures où l'esprit du mal agit, avec plus de violence et de succès, sur la volonté encore mal affermie et peu habituée à la lutte; des heures où, sous l'influence de cet esprit, on se détourne de Dieu, on secoue son joug, on méprise sa loi; des heures où son service paraît si pénible à la nature, devient si onéreux, produit une telle lassitude morale, qu'on est tenté de l'abandonner pour se livrer au caprice de la fantaisie et à l'entraînement des passions; des heures enfin où, cessant d'être enfant de Dieu on devient fils de Bélial...

Malheur à qui met le pied sur cette pente funeste! Malheur à qui en vient à mépriser le Dieu de sa jeunesse, qui est aussi le Dieu de tous les âges. N'en doutez pas, mes chers amis, celui-là ne tardera pas à en venir à l'impiété pratique, c'est-à-dire à la désertion de l'église, à l'abandon des sacrements, à l'omission des saintes lois du christianisme et, pour tout dire en un mot, à une vie sans Dieu.

Ah! qu'il lui sera bon, à ces heures critiques, d'entendre la voix d'un père ou d'une mère lui rappeler avec fermeté des principes plutôt méconnus qu'oubliés; lui reprocher, sans ménagement ni faiblesse, une infidélité dont les conséquences peuvent être si désastreuses; le menacer, au besoin, de ces mesures extrêmes que l'affection paternelle ou maternelle, lorsqu'elle est vraie et animée de l'esprit chrétien, donne

la force de prendre en vue du salut d'une âme et pour la détourner, malgré elle, de l'abîme où elle va follement se précipiter! De quel cœur, avec quel sentiment de profonde reconnaissance, il bénira, un jour, la mémoire de ces chers parents, qui, moins faibles dans leur tendresse que le pontife Héli, auront su porter remède au mal et empêcher l'esprit d'impiété de germer et de porter ses fruits de mort dans l'âme de ce fils bien-aimé.

En attendant l'heure de la crise dont je parle, — si toutefois cette heure doit sonner pour quelques-uns d'entre vous, — ce n'est pas un des moindres avantages de votre vie d'écoliers, chers jeunes gens, d'être constamment prémunis contre le danger et les conséquences de cette crise. A défaut de vos parents qu'ils suppléent, vos maîtres sont là qui veillent auprès de vous et sur vous, avec toute la sollicitude de leurs cœurs de prêtres et de pères selon la grâce; plus vigilants qu'Héli ou tous du moins plus résolus à réprimer en vous, aussi efficacement que possible, toute manifestation de l'esprit irréligieux.

Un tel esprit, cela se conçoit, est incompatible avec le caractère et le but de la maison où vous êtes. C'est une maison chrétienne, et ceux qui la dirigent n'ont pas d'autre raison d'y être que de former des chrétiens. Dès lors, vous comprenez bien que tolérer des tendances impies, le mépris des pratiques religieuses, les manifestations d'un esprit sceptique, serait de la part de vos maîtres une injustice envers vous et vos familles, en même temps qu'une infidélité à leur mis-

sion d'éducateurs chrétiens. Dieu merci, il y a en eux assez de conscience et de désintéressement pour ne pas sacrifier le bien général à certains avantages d'ordre inférieur et purement temporel. Avant toutes choses, il leur faut sauvegarder votre foi de chrétiens et, dans la mesure de leur pouvoir, la protéger contre toute atteinte, d'où qu'elle vienne. Arrière donc les prétendus esprits forts; arrière les contempteurs de Dieu, les dépréciateurs de nos saintes croyances; arrière les « fils de Bélial » ! Leur place n'est pas ici. *Foris canes!*

De tels écoliers n'ont pas encore trouvé et, je l'espère, ne trouveront jamais place dans vos rangs. Vous sauriez bien, au besoin, leur faire prompte justice et ne pas les souffrir parmi vous. Mais, prenez garde, chers amis, de laisser le doute orgueilleux et ergoteur s'insinuer dans vos esprits, par suite de votre contact accidentel avec un certain monde sinon incrédule, du moins n'ayant qu'une foi vague et mal assise; prenez garde, sous l'influence de cette disposition, de perdre de vue vos devoirs de respect, de religion, de soumission, de reconnaissance, de piété, de fidélité envers Dieu; prenez garde de négliger ces devoirs, de ne les remplir qu'à contre-cœur, et de mépriser le Seigneur au dedans, avant d'en venir à le mépriser au dehors.

Le monde vous offre le spectacle de ce mépris théorique et pratique, et quels que soient l'esprit de religion en honneur dans vos familles et les traditions de piété en vigueur au collège, vous êtes exposés à

subir, malgré vous, à votre insu même, l'impression du spectacle offert par le monde et à laisser pénétrer en vous son esprit d'incrédulité et d'impiété.

Tout à l'heure, je vous parlais de vos maîtres, et je vous disais qu'ils veillent et font bonne garde autour de vous et sur vous. Leur regard, plus clairvoyant parfois que celui d'un père ou d'une mère, parce qu'il a reçu de Dieu la grâce de lire dans les âmes, discernera peut-être en quelques-uns d'entre vous ce travail intérieur dont je vous ai entretenus plus haut. Peut-être aussi, moins indulgents qu'un père et qu'une mère, parce que, mieux que ces derniers, ils connaissent les graves conséquences qui résultent de ce travail lorsqu'il n'est pas contrarié, arrêté; peut-être, dis-je, emploieront-ils un langage austère, pénible à la nature orgueilleuse et indocile, mais inspiré par l'affection surnaturelle qu'ils ont vouée à vos âmes.

Chers jeunes gens, ne vous révoltez pas contre ce langage; acceptez-le, comprenez-le et faites-en votre profit. Et s'il vous faut un motif déterminant pour vous conformer à ce conseil et vous en démontrer la convenance, écoutez ce qu'il advint des fils d'Héli, pour n'avoir pas voulu écouter les recommandations et se rendre aux exhortations de leur père.

III

Vous savez en quels termes le saint vieillard leur

reprocha leur sacrilège conduite. Son langage, je vous l'ai fait remarquer, ne fut pas celui que l'esprit de la religion dont il était le ministre aurait dû mettre sur ses lèvres; il manqua de fermeté et de résolution. Quoi qu'il en soit, ce langage fut une condamnation de leur impiété et une exhortation pressante à s'amender. « Cessez mes enfants, leur avait-il dit; si un homme pèche contre un homme, Dieu pourra être apaisé; mais si c'est contre le Seigneur qu'un homme pèche, qui priera pour lui et, par conséqent, obtiendra son pardon (1)? »

« Mais, dit l'Écriture, ils n'écoutèrent point la voix de leur père (2). » Endurcis dans le mal, ils persévèrent dans leur impiété et dans leur sacrilège mépris de Dieu.

Dieu est patient et miséricordieux. Toutefois, il est des cas où sa patience est, pour ainsi dire, à bout et où sa miséricorde fait place à la justice. « Quiconque m'aura glorifié, dit le Seigneur, je le glorifierai; ceux, au contraire, qui me méprisent seront avilis (3). »

L'avilissement ordinaire de celui qui résiste à Dieu et abuse de ses grâces, c'est le péché, l'habitude du péché, la mort surtout dans le péché, la mort dans l'impénitence et l'endurcissement, « la pire des morts », comme disent nos saints Livres (4).

(1) Nolite, filii mei... Si peccaverit vir in virum, placari ei potest Deus; si autem in Dominum peccaverit vir, quis orabit pro eo? (I Reg., II, 24, 25.)

(2) Et non audierunt vocem patris sui. (*Ibid.*, 25.)

(3) Quicumque glorificaverit me, glorificabo eum : qui autem contemnunt me, erunt ignobiles. (*Ibid.*, 30.)

(4) Mors peccatorum pessima. (Psalm., XXXIII, 22.)

Tel fut le châtiment des fils coupables d'Héli. En un seul jour, ils périrent tous deux, manifestement frappés par la justice divine (1); et cette mort tragique fut pour leur père, trop faible, le commencement des maux effroyables qui vinrent fondre sur lui, et que le Seigneur irrité avait prédits en ces termes : « Je jugerai sa maison à jamais, pour cause d'iniquité, parce qu'il savait que ses fils agissaient indignement, et il ne les a pas corrigés (2). »

Dieu en agit souvent de la sorte en ce monde à l'égard des parents qu'une tendresse excessive a aveuglés sur les dérèglements de leurs fils, et qui n'ont pas défendu ces derniers, lorsqu'il en était temps, de l'envahissement progressif de l'esprit d'impiété. Les calamités viennent fondre sur eux et leur arracher une à une toutes leurs illusions et leurs espérances. Au lieu d'avoir à s'enorgueillir de leurs enfants, ils n'ont que des larmes amères à verser sur leurs égarements, et leur vieillesse découronnée se consume en des regrets stériles et une inconsolable affliction.

Ah! chers enfants, chers jeunes gens, que Dieu épargne à vos parents bien-aimés une si dure épreuve. Puissiez-vous, au contraire, être leur joie et leur cou-

(1) Hoc autem erit tibi signum quod venturum est duobus filiis tuis, Ophni et Phinees; in die uno morientur ambo. (I Reg., II, 34.) Duo quoque filii Heli mortui sunt, Ophni et Phinees. (*Ibid.*, IV, 11.)

(2) Prædixi enim ei quod judicaturus essem domum ejus in æternum, propter iniquitatem, eo quod noverat indigne agere filios suos, et non corripuerit eos. (*Ibid.*, III, 13.)

ronne, et réaliser un jour les espérances qu'ils fondent sur vous.

Pour cela, mettez à profit les leçons et les exemples de christianisme qu'ils vous ont donnés par le passé et qu'ils continueront à vous donner dans l'avenir. Gardez intact en vos âmes le précieux dépôt de la foi qui vous a été confié; grandissez dans la crainte et l'amour de Dieu, comme des serviteurs fidèles et des fils bien nés. Affectionnez-vous de plus en plus aux pratiques de notre religion très sainte; laissez-vous instruire par vos maîtres en la science de la vérité éternelle et guider par eux dans la voie de la vertu. A ces conditions, mes amis, vous deviendrez des hommes, des hommes de bien, utiles à la société et à l'Église, et, pour tout dire d'un mot, des chrétiens.

DANIEL ET SES TROIS COMPAGNONS

Les dangers du monde.

Saint Augustin, parlant de la jeunesse, s'écrie : « *O Juventus, flos ætatis, periculum mentis!* »

« O Jeunesse, fleur de l'âge et péril de l'esprit! »

Votre âge, en effet, chers jeunes gens, est celui où fleurit et s'épanouit dans toute sa fraîcheur la vie physique, intellectuelle et morale. C'est l'âge des espérances, car c'est l'âge de la générosité et des nobles élans. Mais c'est aussi l'âge qui inspire le plus de craintes, car c'est l'âge des passions vives et ardentes, l'âge des dangers, l'âge des illusions, l'âge des séductions, l'âge des entraînements, et, faut-il le dire? l'âge des humiliantes expériences.

Il est donc d'une souveraine importance de vous mettre en garde contre les diverses causes qui pourraient compromettre en vous tant et de si précieuses ressources, et compromettre, par suite, votre avenir temporel et éternel.

La sainte Écriture nous fournit un exemple admirablement instructif et approprié au sujet que j'ai dessein de traiter dans cet entretien. L'histoire de Daniel et de ses compagnons va vous montrer, avec un saisissant relief, les dangers de la jeunesse et vous apprendre comment on en triomphe.

« En la troisième année du règne de Joakim, roi de Juda, Nabuchodonosor, roi de Babylone, vint à Jérusalem, l'assiégea et, s'en étant rendu maître, il imposa à Joakim un tribut et emmena à Babylone, comme captifs ou comme ôtages, un certain nombre de Juifs.

« Et le roi dit à Asphénès, chef des officiers de la cour, de choisir parmi les fils d'Israël, et de la race des rois et des princes, de jeunes hommes qui fussent sans aucun défaut, de belle apparence, instruits en toute sagesse, habiles dans les sciences et dans les arts, afin qu'ils pussent demeurer dans son palais et qu'ils fussent instruits dans les lettres et la langue des Chaldéens.

« Et le roi établit qu'on les nourrirait chaque jour de ses propres mets et qu'ils boiraient du vin dont il buvait lui-même, afin qu'étant ainsi nourris pendant trois ans, ils pussent ensuite demeurer en sa présence.

« Parmi ces jeunes hommes issus de la Judée, il se trouva Daniel, Ananias, Misael et Azarias (1). »

Tel est le début de l'histoire que nous avons entre-

(1) Daniel, I, 1-7.

pris d'étudier ensemble. Ce simple exposé des conditions d'existence faites à Daniel et à ses compagnons vous permet de saisir la nature et la gravité des dangers auxquels leur jeunesse se trouva exposée à la cour du roi de Babylone et vous fournit une idée de ceux qui vous attendent vous-mêmes, au sortir de cette maison bénie où vous grandissez, chers amis, sous le regard de Dieu et sous les bienfaisantes influences de la religion chrétienne. Ces dangers quels sont-ils? Vous allez pouvoir vous en rendre compte par un examen attentif du texte qui vient d'être mis sous vos yeux.

I

Le premier danger que coururent Daniel et ses trois compagnons fut celui de *l'abattement* provenant de leur infortune. Est-il, en effet, épreuve comparable à celle de ces adolescents violemment séparés de leurs familles, arrachés aux douceurs du foyer paternel, emmenés loin de leur patrie, condamnés à vivre en exil, n'ayant d'autre compagnie que celle d'étrangers dont le langage leur est inconnu, réduits à servir en qualité d'esclaves?

Il est vrai qu'on a pris soin d'apporter des mitigations à la dureté matérielle de leur sort, et qu'ils seront logés dans le palais même du roi de Babylone.

Mais qu'importe un palais à qui doit vivre loin d'un père et d'une mère chéris! Malgré tout, ce palais sera

pour lui une prison, et les splendeurs qui l'environnent lui feront regretter davantage la simplicité de la maison paternelle. Telle est la condition de Daniel et de ses compagnons d'infortune. Les voilà séparés de leurs parents, éloignés de leur patrie, et cette séparation est sans remède, cet éloignement sans espoir de retour !...

L'adversité abat ordinairement le courage, fait pénétrer dans l'âme la tristesse, le dégoût de la vie, livre le cœur aux influences néfastes du désespoir. Ce mal est encore plus à craindre lorsque l'adversité s'abat sur des natures tendres et délicates, qui n'ont connu jusque-là que les caresses de la fortune et les douceurs de la vie. Telle était encore, selon toute apparence, la condition des jeunes gens qui nous occupent.

Joignez à cette cause d'abattement une autre cause non moins puissante, je veux dire les privations spirituelles dont ils eurent à souffrir dans un pays tout entier voué à l'idolâtrie. Par leur origine judaïque, Daniel et ses compagnons d'exil, appartenaient à la nation religieuse par excellence, au peuple dépositaire des promesses divines, et professaient le culte du vrai Dieu. La suite du récit biblique permet d'affirmer que ces jeunes hommes étaient plus que de simples croyants; qu'ils étaient profondément religieux, animés d'une tendre piété et scrupuleusement fidèles à toutes les prescriptions rituelles de leur religion nationale. Quel sujet d'affliction pour des cœurs pieux que cette privation de toute participation aux cérémonies

du culte et aux pratiques religieuses, que le spectacle des superstitions d'un peuple idolâtre et des vices grossiers qui en sont l'inséparable cortège !

Admirez, chers jeunes gens, la conduite de Daniel et de ses compagnons au sein de leur infortune. Au lieu de se laisser aller à l'abattement, au découragement, ils levèrent leurs regards vers le Ciel et vers le Père de tous les hommes, vers celui qui, par sa Providence, veille sur chacun de ses enfants et n'en abandonne aucun dans la détresse. Ils crurent à sa sagesse, à sa puissance et à sa bonté ; ils placèrent en lui toute leur confiance, et ils se dirent : C'est Dieu qui a voulu, qui, tout au moins, a permis cette épreuve ; ce Dieu qui nous aime saura nous soutenir au milieu de notre affliction, et ne permettra pas que nous nous laissions accabler par elle.

Mes chers amis, rien ne saurait donner une idée plus exacte de la famille, que le collège chrétien. Là, en effet, les maîtres sont des pères, investis dans l'ordre spirituel du double caractère de la paternité : l'autorité qui commande le respect, et la bonté qui commande l'amour ; les condisciples sont des frères, unis entre eux par le lien sacré de la charité chrétienne, marchant d'un commun accord sous l'égide bienfaisante de la religion. Ah ! pour l'écolier chrétien, après le foyer paternel rien n'est cher comme cet autre foyer qui se nomme le collège ; après la douce intimité, les joies pures et fortifiantes de la famille naturelle, rien ne vaut celles de la famille spirituelle que vous com-

posez ici et de qui l'on peut dire, en empruntant les paroles du roi Prophète : « Qu'il est bon et agréable de vivre ensemble comme des frères (1) ! »

Un jour viendra, et ce jour pour plusieurs d'entre vous n'est pas éloigné, où vous devrez vous séparer de ces pères et de ces frères et dire adieu à votre cher collège pour vous diriger vers Babylone, c'est-à-dire vers le monde, peut-être même vers la grande cité qu'on a si justement surnommée la Babylone moderne. Là vous ne trouverez plus ce qui fit le charme incomparable, inoubliable de votre adolescence. La charité mutuelle sera remplacée par un froid égoïsme, par l'intérêt personnel, la vie pour soi ; les fêtes de la religion et les imposantes cérémonies du culte par les fêtes mondaines et les divertissements profanes ; le spectacle de la vertu par celui de tous les vices et de tous les scandales s'étalant impudemment en plein jour ; la prière sera remplacée par le blasphème, l'adoration du vrai Dieu par celle de honteuses idoles ; le christianisme par le paganisme : voilà, mes chers amis, ce que plusieurs, pour ne pas dire le plus grand nombre, d'entre vous, sont exposés à rencontrer et à voir au sortir du collège.

Se peut-il déception plus grande et constatation plus douloureuse pour des cœurs que la foi et la piété animent et qui n'ont jamais connu d'autre amour, rêvé d'autre idéal que celui du bien? Mais aussi, se peut-il danger plus redoutable et milieu plus nuisible pour

(1) Ecce quam bonum et quam jucundum habitare fratres in unum. (Ps. CXXXII, 1.)

les croyances et les mœurs d'un jeune homme que n'a pas encore instruit l'expérience des hommes et des choses? Ah! chers amis, vous à qui est réservée cette épreuve redoutable, si vous voulez qu'elle ne tourne pas au détriment de vos âmes; si vous voulez ne pas céder à la tentation du découragement, ne pas compromettre votre passé ni perdre, au contact d'un monde indifférent et sceptique, votre ardeur vertueuse, votre enthousiasme pour le bien; si vous voulez vous prémunir contre les funestes effets de la tristesse où vous pourrait jeter la privation des joies sensibles, des douceurs spirituelles dans le service de Dieu; engagez-vous, dès à présent, à diriger toujours, vous aussi, vos regards vers le ciel et, à l'exemple de Daniel et de ses compagnons d'exil, à placer en ce Dieu puissant et bon toute votre confiance, assurés qu'il n'abandonne pas dans l'épreuve ceux qui l'aiment et que, suivant l'enseignement de l'Apôtre, « toutes choses concourent au plus grand bien de ces derniers (1). »

II

Le second danger auquel furent exposés les quatre adolescents proposés à votre imitation leur vint du bien-être qu'on s'attacha à leur procurer. Conformément aux ordres donnés par Nabuchodonosor, on devait les faire asseoir à une table somptueuse et leur servir les mets et les vins que l'on plaçait sur la table

(1) Diligentibus Deum omnia cooperantur in bonum. (Rom., VIII, 28.)

même du roi (1). Rien ne devait être épargné pour les nourrir d'une manière exquise et pour entretenir en eux la santé dans tout son éclat.

Vous avouerez, chers amis, que c'était soumettre ces jeunes gens à un bien grand danger : celui de *la gourmandise* et de *l'intempérance*, et qu'en flattant ainsi leur goût, en donnant satisfaction à leur sensualité, on les exposait à la mollesse et à la convoitise charnelle. L'Esprit-Saint n'a-t-il pas dit que le royaume de Dieu n'est ni dans le manger, ni dans le boire (2); que l'abondance de nourriture engendre l'infirmité (3), non seulement physique, mais morale, et que l'usage immodéré du vin engendre la luxure (4)?

Mais, constants dans leur vertu aussi bien que dans leur foi, ils surent triompher de ce second danger comme ils avaient su triompher du premier.

Sans se laisser séduire à la vue des mets servis devant eux, sans vouloir même y goûter, de peur que leur simple usage ne les entraîne à l'abus, ils demandent comme une faveur qu'on les laisse ne boire que de l'eau et ne manger que des légumes (5).

Admirez la générosité, je dirai plus, l'héroïsme de leur résolution et de leur démarche. Par là ils coupent

(1) Et constituit eis rex annonam per singulos dies de cibis suis, et de vino unde bibebat ipse, ut enutriti tribus omnis, postea starent in conspectu regis. (Dan., I, 5.)

(2) Non est enim regnum Dei esca et potus. (Rom., XIV, 17.)

(3) In multis enim escis erit infirmitas. (Eccles., XXXVII, 33.)

(4) Et nolite inebriari vino, in quo est luxuria. (Ephes., V, 18.)

(5) Dentur nobis legumina ad vescendum, et aqua ad bibendum. (Dan., I, 12.)

court à la tentation de gourmandise et d'intempérance dont les conséquences sont ordinairement si graves.

D'ailleurs, l'esprit de religion qui les anime n'est pas étranger à cette résolution. Les viandes qu'on leur présente ont préalablement été offertes aux idoles. Ce sont des aliments interdits par la religion judaïque, des aliments impurs dont la manducation souillerait leur âme et serait une offense au Dieu qu'ils adorent et servent. Plutôt obéir à Dieu qu'aux hommes (1), plutôt déplaire au roi de la terre qu'au souverain roi du Ciel. Tels sont les sentiments de ces jeunes Hébreux, et tels doivent et devront toujours être les vôtres.

Chers jeunes gens, les occasions de satisfaire la sensualité ne vous feront point défaut dans le monde. La concupiscence n'est-elle pas, au témoignage de l'apôtre saint Jean, l'une des lois malfaisantes auxquelles ce monde obéit et qu'il prétend imposer à ceux dont il veut faire ses adeptes? Prenez garde qu'en flattant votre goût, en vous faisant aimer la bonne chère, en vous entraînant insensiblement à l'usage abusif de breuvages perfides, il ne vous entraîne à tous les excès et à toutes les dégradations de la chair. Soyez assez prudents pour vous soustraire au danger et, si jamais vous étiez assez faibles pour céder aux sollicitations de la gourmandise et surtout à celles de l'intempérance, soyez assez forts pour vous dérober au

(1) Obedire oportet Deo magis quam hominibus. (Act., v, 29.)

danger encore plus à craindre de l'excès et de l'habitude : sinon c'en sera fait de votre vie morale.

Vous n'ignorez pas, chers jeunes gens, que l'Église votre mère a fixé dans l'année liturgique des jours où l'usage des viandes est prohibé et où, par conséquent, tout fidèle chrétien doit s'en abstenir; des jours aussi où, par esprit de pénitence, il faut s'assujettir à la sainte loi du jeûne. Le monde hélas! fait peu de cas des prescriptions et des défenses de l'Église, pas plus qu'il n'en fait de celles de Dieu; elles n'existent même pas pour lui, ou bien elles sont à ses yeux choses insignifiantes et négligeables. Laissez faire le monde, et si vous ne pouvez pas l'empêcher de résister à Dieu et à l'Église, vous, du moins, soyez soumis et fidèles. Loin de vous le respect humain qui vous ferait sacrifier, en vue de plaire au monde et de vous conformer a son esprit, les devoirs de l'obéissance et de la piété chrétiennes!

III

Le roi Nabuchodonosor avait ordonné que l'on enseignât à Daniel et à ses compagnons la langue et la littérature des Chaldéens. Le but qu'il se proposait en les faisant instruire dans cette langue était de faire briller leur esprit et d'ajouter ainsi à leur perfection naturelle (1). En réalité, il y avait là pour ces jeunes gens

(1) « *Eruditos* », id est facundos et scite loquentes, ac de quolibet materia apposite discurrentes : hæc enim fere est sapientia aulicorum. (Cornel. a Lap., *Comm. in Dan. loc. cit.*, vers. 4.)

un nouveau danger : celui de *l'orgueil* et de *la vaine complaisance*. La science n'est pas sans péril si on l'acquiert dans l'unique vue de dominer intellectuellement ses semblables et de se prévaloir de son savoir et de ses talents.

Daniel et ses compagnons comprirent ce danger et, avec l'aide d'en haut, ils surent le conjurer.

Au lieu de se montrer indociles aux leçons de leurs maîtres, ils les acceptèrent avec un noble empressement, s'appliquèrent à les graver dans leur esprit et en profitèrent si bien que, au dire de l'Écriture, Nabuchodonosor trouva en eux dix fois plus de sagesse et d'intelligence que dans tous les autres jeunes gens, leurs émules, et même que parmi tous les devins et les astrologues de son royaume (1). Aussi leur éloge était-il sur toutes les lèvres; le roi, dans son admiration et sa satisfaction, leur accorda les postes les plus distingués de sa cour (2).

En faudrait-il davantage pour remplir d'orgueil des jeunes gens en qui l'amour de l'élévation, le besoin de domination semblent être instinctifs? Mais nos héros surent prudemment éviter ce danger, se souvenant que tout ce qu'ils possédaient ils le tenaient de Dieu, que c'est du moins à lui qu'en devait revenir la gloire : au

(1) Et omne verbum sapientiæ et intellectus, quod sciscitatus est ab eis rex, invenit in eis decuplum, super cunctos ariolos et magos, qui erant in universo regno ejus. (Dan., I, 20.)

(2) Tunc rex Danielem in sublime extulit, et munera multa et magna dedit ei : et constituit eum principem super omnes provincias Babylonis, et præfectum magistratuum super cunctos sapientes Babylonis. Ipse autem Daniel erat in foribus regis. (*Ibid.*, II, 48, 49.)

lieu donc de s'enorgueillir, ils continuèrent d'être humbles dans leurs paroles, simples et sans prétention dans leur conduite, serviables et empressés envers tout le monde.

Chers écoliers, voilà vos modèles! Prenez exemple sur eux et, comme ces jeunes Hébreux sachez rester humbles dans le succès et ne point tirer vanité des talents qui peuvent être en vous.

Souvenez-vous de ces paroles de l'Apôtre : « Qu'avez-vous que vous n'ayez reçu, et si vous l'avez reçu, pourquoi vous en prévaloir, comme si vous ne l'aviez point reçu (1)? »

Souvenez-vous aussi de ces autres paroles : « La science enfle (2) » ; entendez la science acquise dans le seul but de briller, de s'en faire un piédestal pour dominer.

Est-ce à dire que vous deviez dédaigner la science? Non, certes ; aimez l'étude, à l'aide de laquelle on l'acquiert ; soyez noblement passionnés pour elle ; ayez une véritable soif de savoir ; mais ne visez jamais dans l'étude à l'acquisition de cette science qui enfle ; n'ambitionnez jamais, comme prix de vos efforts, la maigre récompense d'un brevet, d'un diplôme, d'où vous puissiez tirer un motif de vous exalter aux yeux des hommes et à vos propres yeux. A mesure que vous avancerez dans le domaine de la science et que votre

(1) Quid autem habes quod non accepisti? Si autem accepisti, quid gloriaris quasi non acceperis? (I Cor., IV, 7.)

(2) Scientia inflat. (I Cor., VIII, 1.)

esprit y étendra ses conquêtes, il faudra vous tenir en garde contre le danger de la morgue et de la suffisance, contre cette espèce d'outrecuidance qui est le partage des petits esprits (1). Restez simples et modestes, dans la tranquille possession des connaissances acquises et, au lieu de vous en glorifier sottement, employez-les au profit de la société, pour l'honneur de la religion et les intérêts souverains de Dieu.

IV

Il me reste à vous signaler un quatrième danger qui vous attend, chers jeunes gens, pour l'heure où vous ferez, comme on dit, votre entrée dans le monde ; danger que déjà même vous connaissez, que plusieurs d'entre vous ont peut-être rencontré sur leur route : c'est le danger des *mauvais exemples et des mauvais conseils*. Daniel et ses compagnons le connurent et surent en triompher aussi heureusement qu'ils avaient surmonté les autres. Je vous ai dit, en commençant, quelle était la situation de ces quatre jeunes gens emmenés captifs à Babylone. Ils ne formaient, avec les Juifs pris comme otages, qu'une poignée d'adorateurs du vrai Dieu. Autour d'eux s'agitait une population idolâtre, tout entière livrée aux vices les plus dégradants.

(1) La vanité au dehors, dit Bossuet, est la marque la plus évidente de la pauvreté au dedans.

L'exemple de la multitude exerce ordinairement sur les esprits sans convictions et sur les volontés mal affermies une influence d'entraînement redoutable, en même temps qu'il leur fournit un motif de justification pour leurs erreurs ou leurs excès. « Je fais comme tout le monde, dit-on. Il faut suivre les usages du pays où l'on vit. Il faut adopter la religion de la majorité. Au surplus, toutes les religions sont bonnes! »

Telle est la façon de penser et de dire de bon nombre de catholiques, et, avouons-le, si triste que soit cet aveu, de beaucoup de jeunes gens qui appartiennent à des familles chrétiennes et dont l'éducation fut des plus religieuses.

Si Daniel et ses compagnons se fussent inspirés des prétendus principes que j'énonçais tout à l'heure, peut-être n'auraient-ils pris garde à rien et ne se seraient-ils inquiétés ni des prescriptions, ni des défenses de la loi; peut-être eussent-ils été parmi les Babyloniens des idolâtres, des jeunes gens sensuels, vaniteux, ambitieux, ne se distinguant de la masse que par une dépravation encore plus grande, par des excès plus honteux et plus révoltants.

Mais ils surent se soustraire à l'influence néfaste des mauvais exemples, en demeurant fidèles au Dieu de leurs pères, et en faisant honneur à leur bien-aimée et regrettée patrie.

Chers jeunes gens, vous vivez ici dans une atmosphère de foi, de religion, de piété; sous la salutaire influence de maîtres dont le souci principal est de faire de vous

des chrétiens; dans la société de condisciples animés, comme vous, du désir de plaire à Dieu, de se former à la vie sérieuse, à l'amour du devoir, à la pratique des vertus qui enfantent les grands dévouements et les grands exemples. Malgré cela, ou plutôt à cause de cela, si vous saviez de quelle tristesse mon cœur se serre, et quelles sombres appréhensions l'envahissent à la pensée du saisissant contraste qu'il vous sera probablement donné de constater en franchissant, au terme de vos études, le seuil de cette maison bénie, et en prenant rang dans cette société au sein de laquelle votre existence devra, dès ce moment, s'écouler! Ah! quelle différence entre ce que vous voyez présentement et ce que vous verrez alors; entre la foi, l'amour de Dieu, la piété, la ferveur, la générosité, le zèle pour le bien que l'on vous inspire et qui se pratiquent au collège, et l'incrédulité, l'indifférence, l'irréligion, l'impiété, l'insouciance à l'égard du salut qui règnent dans le monde; entre la simplicité, l'innocence, les joies pures de votre vie d'écoliers chrétiens, et l'amour effréné du luxe, du bien-être, la licence des mœurs, les plaisirs coupables d'une société dépravée! Hélas! ne ferez-vous pas comme tant d'autres qui, vous ayant précédés dans cette maison chrétienne, vous ayant devancés dans le monde, dans ce monde dont saint Jean a dit qu'il est posé dans l'iniquité, n'ont pas eu le courage de résister à la force entraînante de ses mauvais exemples et sont devenus mauvais comme lui? Et pourtant, ils n'étaient peut-être ni moins croyants, ni moins pieux, ni moins fervents que vous!

Mais leur vertu n'avait pas ces racines profondes qui l'eussent rendue résistante. Leurs convictions religieuses n'étaient pas suffisamment affermies. Leur piété, leur ferveur, n'étaient que piété, que ferveur sensibles. Aussi la première épreuve les a-t-elle trouvés impuissants. Une parole, un regard, un haussement d'épaules, un sourire ont suffi pour faire d'eux des renégats et pour leur faire dire de Jésus-Christ, comme autrefois Pierre à la servante et aux valets qui le questionnaient : « Je ne connais pas cet homme. »

Prenez garde, chers jeunes gens, de ne vous pas exposer à la même humiliante défection. Armez-vous contre le respect humain, contre l'entraînement de l'exemple, contre les maximes perfides et les sophismes séducteurs du monde idolâtre et païen avec lequel vous aurez, dans un prochain avenir, d'inévitables rapports, qui seront eux-mêmes la source ou tout au moins l'occasion de dangers sans nombre.

Fortifiez votre foi en la prémunissant contre les tristes défaillances du doute ou de l'indifférence. Fortifiez votre volonté en la prémunissant contre les sollicitations des passions, et plus encore contre les scandales du monde. Imitez en cela, comme en tout le reste, Daniel et ses compagnons. Que rien ni personne n'ébranle vos croyances religieuses, le respect que vous professez envers Dieu, votre obéissance absolue à sa loi sainte, votre confiance en l'efficacité de sa grâce, votre générosité à seconder en vous son action, votre volonté de plaire à Dieu, même au risque de déplaire

aux hommes, votre persévérance dans la pratique du bien et la poursuite du royaume éternel.

C'est ainsi, chers jeunes gens, qu'ayant partagé les dangers des jeunes Hébreux et imité leur fidélité, leur invincible constance, vous mériterez comme eux de servir de modèles à ceux que vous aurez devancés dans la carrière et qui puiseront dans vos exemples la force d'y marcher aussi noblement que vous.

TOBIE

Les étapes de la vie chrétienne.

La touchante et très instructive histoire de Tobie est l'une de celles où se trouvent le plus admirablement résumées les diverses phases de la vie chrétienne avec ses devoirs, ses épreuves, sa récompense. Aussi bien, nul modèle ne convient mieux, pour être proposé à de jeunes chrétiens, que cet adolescent dont la mémoire sera bénie dans tous les âges et le nom toujours cité comme synonyme de fidélité.

Étudions ensemble cette douce et intéressante figure, et dégageons des principales circonstances du récit sacré les enseignements qu'il a plu à la divine Sagesse d'y mettre pour notre édification.

I

Tobie, vous disais-je, mérite d'être proposé comme modèle à la jeunesse chrétienne. Mais il trouva lui-

même auprès de ses parents l'exemple de toutes les vertus que nous admirons en lui.

Son père était du nombre de ceux qui n'avaient jamais fléchi le genou devant les fausses divinités. C'était un adorateur fidèle du vrai Dieu; chaque année, il venait à Jérusalem faire au Seigneur ses offrandes. En véritable Israélite, il s'abstenait des viandes défendues et observait scrupuleusement chacune des prescriptions légales. Bienfaisant pour ses compagnons d'exil, il mettait son bonheur à soulager les pauvres, à prêter sans intérêt à ceux qui étaient dans le besoin, et même à rendre aux morts abandonnés les derniers devoirs. Frappé de cécité, il supporta cette pénible infirmité avec une patience, une résignation inaltérables.

La mère de Tobie, la pieuse Anne, était la fidèle épouse de celui qu'elle avait pris comme le compagnon de sa vie, partageant son temps entre le travail des mains et la prière, patiente, résignée elle-même au milieu des épreuves que le Seigneur se plut à lui ménager ainsi qu'à son époux.

Tobie fut élevé par ces dignes parents qui s'appliquèrent à lui inspirer de bonne heure la crainte de Dieu et l'horreur du péché (1), et il puisa dans la vue de leurs exemples un continuel encouragement à marcher dans la voie du bien et de la vertu.

Quoi de plus touchant que les recommandations du saint patriarche à son fils adolescent! « Écoute, mon

(1) Quem ab infantia timere Deum docuit et abstinere ab omni peccato. (Tob., I, 10.)

fils, lui dit-il, les paroles de ma bouche et place-les dans ton cœur comme le fondement de ta conduite. Lorsque Dieu aura reçu mon âme, ensevelis mon corps. Honore ta mère tous les jours de ta vie, car tu dois te rappeler tout ce qu'elle a souffert pour toi, à combien de périls elle a été exposée lorsqu'elle te portait dans son sein. Quand elle aura terminé ses jours, place-la à côté de moi dans le même tombeau. Tous les jours de ta vie, aie Dieu présent dans ton esprit; ne consens jamais au péché, ne transgresse point les commandements du Seigneur notre Dieu. Fais l'aumône de tes biens et ne détourne ta face d'aucun pauvre; ainsi la face du Seigneur ne se détournera pas de toi. Sois miséricordieux, suivant ton pouvoir. Si tu as beaucoup, donne beaucoup; si tu as peu, donne peu; mais ce peu donne-le de bon cœur. Ainsi tu t'amasseras une belle récompense, un trésor pour le jour de la nécessité. Car l'aumône délivre de tout péché et de la mort; elle ne permet pas que l'âme tombe dans les ténèbres. Quelle confiance devant notre grand Dieu elle donne à ceux qui la font!

« Et maintenant, mon fils, aime tes frères; ne te place point dans ton cœur au-dessus d'eux, au-dessus des fils et des filles de ton peuple. C'est l'orgueil qui, au commencement, a perdu l'homme... Que le salaire d'aucun ouvrier ne séjourne jamais entre tes mains. Ce que tu ne veux pas qu'un autre te fasse, ne le fais pas à un autre. Partage ton pain avec ceux qui ont faim, avec les pauvres, et couvre de tes vêtements ceux qui sont nus. Dépose pour les indigents du pain et du vin

sur le tombeau du juste, mais garde-toi de manger et de boire avec les pécheurs.

« Demande toujours le conseil d'un homme sage. En tout temps, bénis Dieu afin qu'il dirige tes voies, et que tous tes desseins demeurent selon son cœur (1) ! »

Heureux celui qui, comme le jeune Tobie, a le bonheur d'appartenir à une famille dans laquelle Dieu est honoré et sa loi sainte pratiquée ; dans laquelle les exemples simultanés du père et de la mère viennent donner aux recommandations et aux leçons de vie chrétienne une autorité, une force persuasive et impulsive qu'elles n'ont pas et ne sauraient avoir sans eux !

Ce bonheur, j'aime à le croire, est le vôtre, mes chers amis ; tous, grâce à Dieu, vous appartenez à des familles dignes de celle du jeune Tobie ; tous vous avez reçu, de bonne heure, ces grandes leçons de christianisme rehaussées par d'éloquents exemples. C'est là un bienfait qu'il faut savoir apprécier et dont il faut rendre grâces au souverain Dispensateur de tout bien ; dont il faut aussi savoir profiter, en vous efforçant de suivre ces leçons et de reproduire ces exemples.

II

Lorsque Tobie fut parvenu à l'âge de jeune homme,

(1) Tobie, IV, 2-20.

son père lui dit un jour : « Quand tu étais encore enfant, j'ai prêté dix talents d'argent à Gabélus qui demeure à Ragès, ville de Médie; pars, mon fils, va recouvrer cette somme; il te suffira de montrer à Gabélus sa créance pour qu'il te rende l'argent prêté. Mais Ragès est loin de Ninive. Tu es jeune et sans aucune expérience des voyages; cherche un homme sûr et fidèle en qui tu puisses mettre ta confiance et qui fasse le chemin avec toi (1). »

A vous aussi, jeunes chrétiens, lorsque l'Église vous a admis au nombre de ses enfants, puis, dans la suite, à mesure que vous avez grandi et tout spécialement au jour béni de votre première communion, elle vous a rappelé que vous étiez des pèlerins sur la terre, que vous aviez à entreprendre et à poursuivre le voyage du ciel; que vous aviez à toucher une somme bien autrement importante que celle de dix talents; qu'il vous fallait mériter d'avoir part un jour au patrimoine céleste. « Pars, mon enfant, a-t-elle dit à chacun de vous; marche, marche sans t'arrêter vers le terme proposé ici-bas à tout chrétien : le paradis; marche, et, sans attacher ton cœur aux biens périssables de cette terre, applique-toi à conquérir les biens immortels du ciel. »

« Mais, vous a-t-elle dit encore, le ciel est loin de la terre, la route en est difficile; il y a ici-bas des sentiers trompeurs où s'égarent ceux qui s'y engagent; il y

(1) Perge, et inquire tibi fidelem virum qui eat tecum. (Tob., v, 4.)

a des précipices dans lesquels le moindre faux pas peut faire tomber. Enfant, ne t'engage point seul à la poursuite du trésor que tu convoites : n'entreprends point en téméraire ce voyage lointain et périlleux. Prends avec toi un compagnon qui connaisse les chemins à parcourir et qui puisse te servir de guide. Si tu suis ses conseils, si tu es docile à ses indications, tu ne t'égareras point, mais, conduit par lui, tu parviendras sûrement et heureusement au terme du voyage. »

III

Tobie, étant sorti, trouva un jeune homme d'une remarquable beauté, dont la tunique était relevée jusqu'à la ceinture et qui paraissait sur le point de partir en voyage. C'était un ange du Seigneur, nommé Raphaël, que le ciel envoyait à Tobie pour lui servir de guide. Ce dernier, l'ayant salué, lui adressa la parole en ces termes : « D'où êtes-vous? bon jeune homme. » — « Je suis un enfant d'Israël, » répondit l'inconnu. — « Connaissez-vous le chemin qui conduit chez les Mèdes? » — « Je le connais, dit l'Ange ; j'ai souvent parcouru ces chemins ; j'ai même demeuré à Ragès chez Gabélus. » Tobie, surpris d'une si opportune rencontre, courut en informer son père ; puis, revenant vers l'étranger, il l'introduisit dans la maison paternelle. « Pouvez-vous, lui dit le saint vieillard, conduire mon fils auprès de Gabélus? Je saurai bien,

à votre retour, vous récompenser d'un tel service. » — « Ne craignez rien, répondit Raphaël, j'emmènerai et ramènerai votre fils sain et sauf. » — « Mais qui donc êtes-vous? jeune homme; quelle est votre famille? à quelle tribu appartenez-vous? » — « Je suis Azarias, le fils du grand Ananie. » — « Allez en paix, dit Tobie; que Dieu soit avec vous et que son ange vous accompagne (1). »

Chers jeunes gens, pèlerins de la terre au ciel, vous aussi, vous avez trouvé, aux premières années de votre vie, le guide dont vous avez besoin pour ce lointain et important voyage. Ce guide n'est autre que l'esprit céleste que Dieu, dans sa prévoyante bonté, a placé à vos côtés pour qu'il marche avec vous, vous garde et vous dirige en toutes vos voies, écartant les pierres du chemin qui pourraient entraver votre marche, vous avertissant des dangers que vous pouvez courir, vous aidant à retrouver la voie après vous en être écarté (2).

Mais ce guide, c'est surtout Jésus, fils du grand Ananie, c'est-à-dire de Dieu, fait homme pour vivre avec les hommes, devenir leur compagnon et leur guide ici-bas (3). Il s'est présenté à vous en se cachant

(1) Tob., v, 5-22.

(2) Angelis suis mandavit de te ut custodiant te in omnibus viis tuis... ne forte offendas ad lapidem pedem tuum. (Ps. xc, 12.)

(3) Allegorice, Raphaël fuit hic typus Christi... Ipse est Azarias, id est adjutor Dei ad illuminandum, redimendum et salvandum homines cæcos, ac magni Ananiæ, id est Dei patris ejusque gratiæ et misericordiæ filius, quia in ipso sunt omnes thesauri sapientiæ et gratiæ Dei absconditi, in eoque inhabitat omnis plenitudo divinitatis corporaliter

comme autrefois l'ange du Seigneur, d'abord sous l'écorce de simples lettres où votre intelligence éclairée par la foi a dû le découvrir; puis sous les humbles apparences du Pain Eucharistique dont vous fûtes nourris au jour de votre première communion. Malgré l'obscurité du mystère où il lui a plu de s'envelopper, il vous est apparu plein de grâce et de majesté, dans la splendeur de sa beauté divine et humaine; il s'est manifesté au regard de votre âme, clairvoyante parce qu'elle était pure, dans l'incomparable irradiation de ses attraits; souverainement bon et aimable, réclamant votre confiance et votre amour. Plus heureux que Tobie, vous saviez à qui vous aviez à faire et qui était celui qui vous disait : « Suis-moi, je serai ton guide, je te conduirai sain et sauf à ce paradis d'où je suis descendu et pour lequel tu as été créé. J'en connais le chemin et « quiconque me suit ne marche pas dans les ténèbres, mais il parviendra aux splendeurs de l'éternelle vie. »

Cette voix de Jésus, l'avez-vous entendue, chers enfants? Cette invitation, l'avez-vous docilement suivie? Avez-vous eu confiance, comme Tobie, en ce guide fidèle?... Ah! puissiez-vous ne jamais vous écarter de lui, ne jamais fermer l'oreille à sa voix, ne chercher jamais d'autre conseiller, d'autre compagnon que lui, durant les années de votre pèlerinage terrestre! Avec lui, vous ne pourrez jamais vous égarer.

ideoque ipse jure Ananiæ, id est charismatum et gratiarum filius est et appellatur. (Cornel. a Lap., *Comment. in Tob.*, v, 18.)

« Je suis Azarias », vous dit-il, comme l'ange à Tobie. D'après ses diverses étymologies, le mot Azarias veut dire *aide*, *secours*, *protection* (1). Enfants, vous êtes faibles, vous avez besoin de force, de la force même de Dieu, pour vous défendre, vous soutenir, vous sauver. Allez à Jésus, car Jésus c'est *la force de Dieu*.

Azarias veut dire aussi : *trésor, richesse* (2). Enfants, vous êtes pauvres, pauvres au point de vue de la nature et plus encore au point de vue de la grâce. Allez à Jésus, car Jésus est le *trésor* par excellence, la source inépuisable de tout bien.

Azarias veut encore dire : *bonheur, béatitude* (3). Enfants, vous aspirez après le bonheur; votre cœur a besoin de félicité; il souffre ici-bas dans la vallée des larmes, il réclame la consolation et la joie, non de la terre, mais du ciel. Allez à Jésus, vous dirai-je encore, car Jésus est le principe même de la vraie *joie* et la *béatitude* infinie.

Je vous dis : allez à Jésus; or vous savez où Jésus se trouve. C'est dans la sainte Eucharistie, dans cette Eucharistie où il est offert au chrétien pour être son compagnon de route, son soutien dans le voyage du temps à l'éternité.

Venez donc à lui, unissez-vous à lui, appuyez-vous sur lui et comptez sur lui, disant avec le Roi-Pro-

(1) Azarias, id est auxilium vel adjutorium Dei. (Cornel., *in loc. cit.*)

(2) Posset rursum Azarias significare divitem, vel divitias Dei : ipse etenim thesauros sapientiæ et beneficentiæ Dei in se continet, eorumque est minister et dispensator. (Corn. a Lap., *loc. cit.*).

(3) Posset denique Azarias verti beatus vel beatitudo Dei. (*Ibid.*)

phète : « *Dominus regit me et nihil mihi deerit* (1). » Le Seigneur est mon guide à travers les sentiers de cette terre ; dès lors, rien ne me manquera : lumière pour me conduire, force pour marcher vers le terme, protection dans les dangers, consolations dans les épreuves. J'ai tout avec lui et en lui : « *Omnia habemus in Christo.* »

Mais admirez la tendre sollicitude et la délicate bonté de Jésus à votre égard. Non content de vous avoir commis à la garde d'un ange invisible, non content d'être avec vous par sa grâce, par son souvenir, par la prédication de sa doctrine, par la bienfaisante influence de ses exemples et surtout par sa présence sacramentelle, il a placé auprès de vous des anges humains auxquels il a confié la mission de vous conduire à travers les sentiers de la vie présente jusqu'aux sommets glorieux de la vie future. Je veux parler des prêtres, ces guides expérimentés des âmes, placés sur tous les points du monde habité, pour indiquer la voie à suivre et empêcher les enfants des hommes de s'égarer.

Ces prêtres, aimez-les, ces guides suivez-les, ayez confiance en leurs lumières, soyez dociles à leurs indications, et remerciez la divine Bonté d'avoir ainsi placé à vos côtés ces anges mortels pour vous garder et vous guider en toutes vos voies.

(1) Ps. XXII, 1.

IV

Les deux voyageurs partirent. Quelles conversations vinrent défrayer la route? On en devine aisément le sujet. « La bouche, disent nos saints Livres, parle de l'abondance du cœur (1). » Et « le cœur est là où est son trésor (2). » Le trésor de l'ange Raphaël était dans le ciel, qu'il avait quitté pour venir servir de guide à Tobie sur la terre. Et Tobie, élevé dans la crainte de Dieu, le respect de sa loi, l'étude des divines Écritures, partageait les mêmes affections que son compagnon de voyage. Conversations toutes célestes que les leurs. Dieu était au milieu d'eux, ou, pour mieux dire, Dieu était en eux, les soutenant, les remplissant d'une sainte allégresse, formant comme le trait d'union de leurs cœurs.

Oh! le doux, l'aimable, l'agréable compagnon que Jésus! Heureux qui marche et converse avec lui! Sa parole n'a rien d'ennuyeux ni de pénible, et sa seule présence est un véritable avant-goût du paradis (3)!

Mais avant le paradis, il y a la terre, avec ses dangers, ses luttes, ses épreuves. Avant de jouir, il faut pâtir; avant de se reposer dans la félicité céleste, il faut travailler ici-bas au prix de pénibles efforts.

(1) Ex abundantia cordis os loquitur. (Math., XII, 34.)

(2) Ubi enim thesaurus vester, ibi et cor vestrum erit. (Luc, XII, 34.)

(3) Non enim habet amaritudinem conversatio illius, nec tædium convictus illius, sed lætitiam et gaudium. (Sap., VII, 16.)

Tobie et son compagnon étant arrivés sur le bord du Tigre, s'arrêtèrent. Tobie voulut s'y laver les pieds. Soudain un poisson monstrueux s'élance au-dessus de l'eau. A sa vue, le jeune homme, se rejetant en arrière avec effroi, s'écrie : « Il va me dévorer? » Mais l'ange est là qui le rassure. « Prenez hardiment ce poisson par les ouïes, lui dit-il, et tirez-le sur la rive du fleuve. » Tobie obéit et le poisson expira à l'instant. L'ange ajouta : « Prenez-le; mettez à part le foie et le fiel; ce sont des remèdes dont vous vous servirez très utilement plus tard (1). »

Cette rencontre du monstre est une figure expressive de celle qui vous était réservée, chers jeunes gens, dès votre entrée dans la vie : je veux dire la rencontre de la tentation. Rencontre inévitable, car « la vie de l'homme est une lutte (2) » et « celui qui n'a pas été tenté, que sait-il (3)? » Le démon, symbolisé par ce poisson monstrueux (4), était là, guettant l'éveil de votre raison, pour fondre sur vous et vous nuire. Vous aviez à peine commencé le voyage de la vie, et déjà vous le rencontriez sur votre route. Peut-être aviez-vous arrêté votre marche; peut-être, comme Tobie, aviez-vous fait halte pour vous reposer. Mais dans la voie qui mène au ciel, qui s'arrête recule; qui se

(1) Tob., VI, 1, 5.

(2) Militia est vita hominis super terram. (Job., VII, 1.)

(3) Qui non est tentatus, quid scit? (Eccli., XXXIV, 9.)

(4) Piscis diabolum significat qui,... dum in Redemptore nostro carnem appetiit, captus est potentia divinitatis. (Ven. Bed., apud Corn. a Lap., *loc. cit.*)

repose risque de se laisser surprendre et de devenir la proie du monstre infernal.

Hélas! mes chers amis, là est l'explication ordinaire de certaines fautes, de certaines chutes précoces, des vôtres peut-être, qui viennent assombrir l'aurore et le printemps de la vie. Prenez garde de céder encore au découragement, à la fatigue, à la mollesse, et de vous arrêter sur le chemin du ciel. Et si, malgré votre ardeur, vos efforts, votre fidélité, Satan veut encore vous nuire, sachez, jeunes chrétiens, que Jésus, votre compagnon de route et votre guide, est là, près de vous, avec vous, pour vous garder, vous défendre et vous soustraire au danger. Appelez-le à votre aide. Priez-le, à l'heure critique de la tentation; jetez-vous dans ses bras; réfugiez-vous auprès de son cœur, asile sacré des faibles; retranchés dans ce cœur comme dans une citadelle imprenable, vous défierez toutes les attaques de l'ennemi.

Allez à Jésus. Allez aussi à son prêtre, à celui qui, étant auprès de vous son représentant visible, a reçu, comme autrefois Raphaël pour Tobie, la grâce de vous conduire dans la voie du salut; allez à celui dont vous avez fait le confident de vos âmes et le dépositaire des secrets de votre conscience. Parlez-lui de vos tentations, exposez-lui vos craintes; montrez-lui les côtés faibles de votre nature. Ses conseils, ses encouragements vous aideront à soutenir la lutte et à remporter la victoire. Il sera, avec Jésus, votre guide ici-bas et votre protecteur dans tous les dangers de cette vie.

V

Après plusieurs jours de marche, on arriva à Ecbatane. Sur les conseils de l'Ange, on se rendit chez Raguel, parent de Tobie. Nos voyageurs furent reçus avec joie, on servit un grand festin, à la fin duquel Raguel, charmé de la distinction de Tobie, de la modestie de son maintien et des vertus qui se trahissaient dans son langage et dans tous ses actes, lui donna sa fille Sara en mariage. Après quoi, Tobie, étant rentré en possession de la somme d'argent prêtée jadis par son père à Gabélus, reprit le chemin de Ninive avec son épouse et l'ange Raphaël (1).

Ne reconnaissez-vous pas, chers amis, dans cette suite du récit biblique, une nouvelle étape de la vie chrétienne? Dans ce repos, ne voyez-vous pas une image du festin eucharistique servi par la bonté divine aux enfants des hommes, aux pèlerins de la terre, pour les soutenir dans les luttes et les épreuves de la vie, pour leur permettre de marcher vers le terme et de l'atteindre? Et dans ce mariage de Tobie et de Sara ne voyez-vous pas aussi un symbole de l'union si douce et si étroite que le chrétien, nourri à la Table Sainte, contracte avec la pureté, la charité, l'humilité et toutes les vertus qui font son plus bel ornement et donnent

(1) Tob., VII.

à toute sa personne devant Dieu et devant les hommes une grâce incomparable?

Ah! chers jeunes gens, soyez des convives assidus de cette table divine, si vous avez à cœur de devenir vertueux. Approchez-vous souvent du Dieu de pureté; mangez avec une sainte avidité ce pain des anges devenu le pain des voyageurs, et vous serez forts, et vous triompherez des obstacles placés sur votre route, et vous marcherez vers le glorieux terme de votre pèlerinage terrestre, et vous jouirez éternellement du fruit de votre fidélité.

Outre cette union spirituelle dont je viens de parler, il en est une autre, chers jeunes gens, à laquelle la divine Providence vous destine peut-être : c'est celle qui établit une véritable société de vie entre l'homme et la femme et que le Sauveur du monde a élevée à la dignité d'un sacrement. Je parle du mariage. Lorsque sonnera pour vous l'heure de choisir celle qui devra devenir la compagne de votre vie, souvenez-vous, mes amis, des recommandations de l'ange Raphaël, et soyez fidèles à les mettre en pratique : « Ceux-là, dit-il, deviennent la victime du démon qui embrassent l'état de mariage en excluant Dieu de leur esprit et de leur cœur (1). » Préparez-vous par la prière à faire un heureux choix, et méritez l'abondance des bénédictions célestes par la pureté de vos désirs et la sainteté de vos intentions (2). Vous inspirant de l'exemple de Tobie,

(1) Hi namque qui conjugium ita suscipiunt, ut Deum a se et a sua mente excludant, habet potestatem dæmonium super eos. (Tob., VI, 17.)

(2) Tu autem... nihil aliud, nisi orationibus vocabis..... benedictionem consequeris. (*Ibid.*, 18, 21.)

cherchez une femme animée de la crainte de Dieu, aimant la prière et faisant l'aumône; une femme pure et modeste, prudente et patiente, une chrétienne, en un mot. Une telle épouse est un trésor : ce trésor, puissiez-vous le trouver, chers jeunes gens, pour l'honneur et la joie de votre vie, pour la gloire de Dieu et l'intérêt de la société.

VI

Le retour de Tobie à la maison paternelle et l'arrivée de sa jeune épouse furent l'occasion d'une grande joie; cette joie s'accrut encore par la guérison miraculeuse du père de Tobie. Dans sa reconnaissance envers le guide inconnu qui avait été l'instrument de si grandes choses, le saint vieillard s'écria : « Quelle récompense donnerons-nous à ce compagnon de route si dévoué? » Alors l'Ange se fit connaître : « Je suis Raphaël, dit-il, l'un des sept anges qui se tiennent constamment devant le Seigneur! » A ces paroles, Tobie et son fils, tout émus, tombèrent à genoux, le visage contre terre. Et après les avoir invités à rendre grâces à Dieu, le céleste envoyé disparut, laissant Tobie et sa famille prosternés et adorant la Bonté divine (1).

Un jour, mes amis, vous aussi vous toucherez au

(1) Tob., XI. XII.

terme de votre voyage. Ah! si vous êtes fidèles, ce terme sera celui que, de toute éternité, le Seigneur vous a réservé. Alors Jésus, ce Jésus qui aura été ici-bas votre compagnon de route et votre guide en toutes vos voies; ce Jésus caché sous les voiles mystérieux du Sacrement, comme autrefois l'ange Raphaël se cacha sous les traits d'un simple mortel; ce Jésus que vous aurez suivi et dont vous aurez écouté la voix, tandis que vous étiez les pèlerins du temps, se montrera à vos regards ravis, dans les splendeurs de l'éternité. Alors il vous tendra les bras et vous attirera sur son cœur, dans une étreinte indissoluble qui sera votre récompense définitive et la source, pour vous, d'un bonheur sans égal. Alors commencera cette louange incessante, cette action de grâces éternelle, qui sera à jamais votre réponse aux bienfaits sans nombre que vous aurez reçus ici-bas de la part de Dieu; et elle se perpétuera là-haut dans une inaltérable félicité.

Courage! jeunes chrétiens, émules de Tobie; courage! si le terme vous paraît éloigné, difficile à atteindre, songez à la récompense et, aux heures pénibles de la tentation et de la lutte, dites-vous, redites-vous sans cesse : « *Le ciel en est le prix!* »

LES SEPT MACHABÉES

La fidélité à la loi divine.

Il est d'une si grande importance pour vous, mes jeunes amis, que vous compreniez bien les caractères et les devoirs de la vie chrétienne, qu'on ne saurait trop insister sur ce point capital. L'étude des sujets bibliques relatifs à la jeunesse me ramène à une vérité déjà exposée au cours de ces entretiens ; du moins, elle m'engage à vous présenter cette vérité sous un nouvel aspect, à l'occasion de sept héroïques jeunes gens désignés sous le nom de « frères Machabées ». L'Écriture sainte nous a conservé dans ses moindres détails le récit de leur mort glorieuse endurée pour l'honneur de Dieu et le respect de sa loi. L'exemple de cette vaillante légion vous fera comprendre jusqu'où vous devez pousser vous-mêmes la fidélité à cette loi divine qui s'impose à vous et réclame, à juste titre, votre soumission la plus entière. Parcourons ensemble cet émouvant récit, et recueillons les leçons qui s'en dégagent, notamment les deux suivantes : l'opposition

que Satan s'applique à susciter dans les âmes chrétiennes contre la loi de Dieu, et les sacrifices que celles-ci doivent être disposées à faire pour y demeurer fidèles.

I

Antiochus Épiphane, l'un des héritiers d'Alexandre, roi de Macédoine, étant entré par force dans Jérusalem avec une puissante armée, fit faire main basse sur les habitants sans aucune distinction d'âge ni de sexe. Ambitieux et injuste, il entreprit de tenir les Juifs sous le joug des armes. Avare et impie, il pénétra audacieusement dans le temple et s'empara des vases précieux et des richesses qui s'y trouvaient. Aveuglé par l'orgueil et la haine de Dieu, il médita la ruine de la religion en ce pays digne d'être cité comme exemple de fidélité au culte véritable. Dans ce but, il entreprit d'incorporer la république des Juifs à son royaume de Syrie, de façon à amener une sorte de fusion entre les deux peuples; et, pour donner une base à l'unité qu'il rêvait, il déclara qu'il n'y tolérerait désormais qu'une seule religion et n'y autoriserait aucune différence de mœurs et de lois. A défaut du droit, la violence devait venir en aide à cette entreprise. Des officiers furent établis pour exécuter les ordres d'Antiochus avec la dernière rigueur et pour

forcer les Juifs à abandonner la loi de Dieu et les saintes traditions de leurs pères (1).

Il est aisé de voir dans Antiochus une image expressive du démon, de celui que Jésus-Christ a qualifié de *Prince de ce monde*, et dans le plan d'Antiochus une reproduction exacte de celui dont Satan poursuit l'exécution à travers le temps depuis que le monde existe. Conquérir les âmes, ces âmes faites à l'image de Dieu, ces âmes faites pour Dieu; les conquérir pour les assujettir et les réduire au plus humiliant esclavage après les avoir soustraites au joug honorable, suave, de la loi de Dieu; profaner ces temples vivants où Dieu habite par sa grâce; s'emparer des biens dont il les a si libéralement enrichis; ruiner ces sanctuaires, y faire cesser la prière, y abolir le culte du vrai Dieu : tel est le but sans cesse poursuivi par ce conquérant, ou plutôt ce tyran des âmes qui se nomme Satan.

Ce but, il le poursuit en chaque âme et, si variés que soient ses moyens d'exécution, en somme, ce qu'il veut, ce qu'il travaille sans relâche à réaliser, c'est la fusion de ces âmes dans un même sentiment de haine envers Dieu, dans une même révolte contre Dieu, dans une même infidélité à Dieu.

Même religion, mêmes lois, mêmes mœurs : voilà son programme; comme ce fut celui d'Antiochus; mais ce sera la religion, le culte du mal; ce seront les

(1) II Mach., v, vi.

lois de toutes les passions régnant et commandant en maîtresses; ce seront des mœurs avilies, grossières et impures... Oui! voilà ce que Satan, admirablement secondé par le monde, veut substituer à la religion, aux lois et aux mœurs divines : tel est, je le répète, le programme qu'il s'applique à faire universellement adopter ici-bas.

Et ce que Satan et le monde ne peuvent obtenir par séduction et par corruption ils s'efforcent, comme autrefois l'impie Antiochus, de l'obtenir par la crainte, par la terreur, la violence : armes odieuses, mais très souvent employées par eux, et trop souvent, hélas! victorieuses.

Et pourtant, en présence de Satan et du monde, il y a Dieu, Dieu avec ses droits absolus, indéniables, adorables; Dieu dont l'autorité est au-dessus de toute autorité, Dieu dont la volonté a son expression sensible, authentique dans une loi ou plutôt un code de lois précises, formelles, embrassant toutes ses créatures; Dieu qui veut en être obéi, et qui mérite de l'être; Dieu enfin qui attend de chacune d'elles l'hommage libre et méritoire d'une entière et constante soumission.

Cette loi de Dieu, ce code divin, vous les connaissez, mes amis; vos mères et vos maîtres chrétiens en ont, de bonne heure, déposé dans vos esprits la notion et dans vos consciences le respect; cette notion, vous l'avez, depuis, développée, et ce respect a dû grandir proportionnellement comme ont grandi dans vos cœurs de fils l'amour et la reconnaissance envers vos

parents; à mesure que vous avez mieux compris leur propre amour et les bienfaits dont vous leur êtes redevables. Au surplus, votre obligation souveraine, imprescriptible, celle qui résume toutes les autres, consiste à professer pour cette volonté divine, soit qu'elle s'affirme par des lois qui ordonnent, soit qu'elle se manifeste par des lois qui défendent, une estime, un respect, une docilité, une soumission absolus; à lui subordonner en tout, partout et toujours, votre volonté personnelle; à sacrifier, s'il le faut, vos intérêts, ce que du moins nous appelons improprement de ce nom, pour que seule la volonté de Dieu soit, en toute circonstance, la règle de la vôtre.

Tel est le grand devoir, le devoir qui domine tout le christianisme. Dès lors, vous concevez quel intérêt a le démon à nous détourner de l'accomplissement de ce devoir, à en affaiblir en nous la notion et le respect, à faire prévaloir, en un mot, ses exigences sur celles de l'autorité divine. Dès lors aussi, vous concevez que, semblable à Antiochus, il multiplie les moyens, varie les procédés pour détacher les chrétiens de l'observation de la loi de Dieu, et les amener à la fouler aux pieds, pour accepter la sienne et devenir ses esclaves.

II

Dans son désir ambitieux et impie de ruiner la religion du vrai Dieu, Antiochus avait essayé d'inti-

mider les Juifs en les menaçant de mort s'ils refusaient d'adorer les fausses divinités et de leur offrir des sacrifices. La violence de ces menaces et la crainte de leur exécution firent tomber un certain nombre de Juifs dans l'apostasie, mais la plupart demeurèrent fermes et aimèrent mieux mourir que de se souiller, estimant la mort préférable à la vie conservée au prix d'un crime semblable. Du nombre de ces derniers furent les sept frères Machabées et leur héroïque mère.

Un jour, pendant que le roi était à Antioche, on lui amena d'un bourg de Judée nommé Susandre une femme avec ses sept fils, tous animés d'un attachement invincible à la religion judaïque. Déjà on les avait battus de verges pour avoir refusé de manger des viandes impures. Traduits devant Antiochus, ils demeurèrent inflexibles dans leur foi et subirent la mort en des circonstances à jamais mémorables.

Aux instances que leur faisait Antiochus, aux menaces qu'il leur adressait pour les contraindre à manger de la viande de porc, contrairement à la loi qui le défendait formellement, l'aîné de ces jeunes gens répondit : « Que demandez-vous et que voulez-vous apprendre de nous? Nous sommes prêts à mourir plutôt que de violer les lois que Dieu a données à nos pères. » Irrité de ce ferme langage, le roi ordonna qu'on mît sur le feu des poêles et des chaudières d'airain; et lorsqu'elles furent toutes brûlantes, il fit couper la langue, les extrémités des mains et des pieds à cet intrépide jeune homme; ensuite il lui fit arracher la peau de la tête, à la vue de sa mère et de ses frè-

res. Après qu'il eut été ainsi mutilé par tout le corps, on l'approcha du feu et on le fit rôtir dans la poêle. Pendant qu'on le tourmentait ainsi, ses frères, avec leur mère, s'encourageaient mutuellement à suivre son exemple : « Le Seigneur, disaient-ils, regardera la justice de notre cause et nous consolera. »

On fit venir alors le second jeune homme et, après qu'on lui eut arraché la peau de la tête avec les cheveux, on lui demanda s'il voulait manger les viandes défendues qu'on lui présentait : « Je ne le ferai point, dit-il ». On lui fit endurer le même supplice qu'à son aîné. Étant près de rendre l'esprit, il dit au roi : « Prince cruel, tu nous ôtes la vie présente, mais le roi du ciel et de la terre nous ressuscitera pour la vie éternelle, nous qui mourons pour la défense de ses lois. »

On choisissait les victimes par rang d'âge. La mère vit prendre son troisième fils qui, sur l'ordre des bourreaux, présenta sa langue et étendit ses mains en disant : « J'ai reçu ces membres du ciel, mais je les méprise maintenant pour l'honneur de la loi divine, et j'espère que Dieu me les rendra. »

Le tyran ne pouvait se lasser d'admirer un pareil courage, mais sa fureur n'en était pas assouvie. Il fit soumettre le quatrième aux mêmes supplices et l'entendit lui dire : « Il nous est bon de mourir de la main des hommes, dans l'espoir que le Seigneur nous rappellera à l'existence ; mais pour toi, ta résurrection ne sera point celle de la vie. »

Le cinquième lui dit à son tour : « Tu fais ce que tu

veux, car tu as le souverain pouvoir sur la terre ; mais ne crois pas que notre race soit abandonnée de Dieu; tu verras bientôt combien il est puissant et comme il te tourmentera, toi et les tiens ». Le sixième proclama que tous ces maux étaient la suite des infidélités d'Israël. « Mais, ajouta-t-il, ne crois pas rester impuni, toi, qui as voulu combattre contre Dieu (1). »

Vous admirez, à bon droit, mes amis, l'héroïque attitude de ces adolescents en face de la mort, et de la plus horrible des morts. Vous vous sentez émus au récit de ce noble combat, de cette lutte surhumaine de la faiblesse contre la force, de la douceur contre la fureur et la haine, du vrai courage contre l'oppression lâche et cruelle, obligée, du reste, de s'avouer impuissante et vaincue (2). O spectacle sublime, digne de ravir d'admiration les anges! O merveilleux effet de la grâce en des âmes fidèles et dociles!

A la vue de ces jeunes héros, affrontant joyeusement la mort, on croit être déjà aux premiers siècles du christianisme, à cette ère de persécution et de sang où les disciples du divin crucifié iront au martyre comme l'on va à une fête, le nom de Jésus-Christ sur les lèvres, la paix et l'allégresse dans le cœur. Ah! que de tels spectacles font de bien à l'âme qui les considère et qui sait les comprendre! Quelle ardeur,

(1) II Mach., VII.

(2) Victa sunt in eis omnia crudelitatis ingenia, et quidquid ira persecutoris invenerat patientium fortitudo superavit inter pœnas magis paternæ legis quam dolorum memores. (Theopl. Alexandr. Epist. 3 Paschali.)

quel enthousiasme, quel zèle ils inspirent pour la vertu, pour le dévouement, pour le sacrifice! Quels désirs généreux ils allument dans le cœur, et comme on voudrait, sous l'impulsion de ces désirs, trouver l'occasion de se distinguer en donnant, comme cette noble légion de paisibles héros, sa vie pour la cause de la vérité, de la religion, du bien, de Dieu!...

Mais, chers et jeunes amis, Dieu ne demande pas que vous poussiez jusque-là votre amour pour lui. Votre fidélité a, pour s'exercer, d'autres manifestations qui, pour être moins éclatantes, moins héroïques, n'en sont pas moins méritoires et ne lui sont pas moins agréables. Ce qu'il demande, c'est que vous ne vous laissiez point séduire par le démon, ni intimider par ses menaces; c'est que vous soyez fermes dans votre foi, persévérants dans l'accomplissement de la loi divine; c'est que vous ne cédiez pas aux exigences tyranniques du monde, que vous ayez le courage de refuser d'adhérer à ses maximes et de suivre ses exemples; c'est que vous soyez disposés à faire, pour l'amour de Dieu et avec le secours de sa grâce, les sacrifices réclamés par cette inviolable fidélité à sa loi; c'est enfin que vous vous inspiriez du noble exemple des Machabées et que, si vous n'atteignez pas à leur héroïsme, vous vous efforciez, du moins, d'être leurs émules.

Quand on viendra vous proposer de faire un acte que votre conscience réprouve et que la loi de Dieu condamne, vous répondrez, comme eux : « *Non faciam!* » je ne le ferai pas! »

Quand on vous demandera des concessions capables de porter atteinte aux deux amours qui doivent faire battre le cœur d'un homme et d'un chrétien, l'amour de Dieu et celui de la patrie, vous ne séparerez jamais les intérêts de la Religion de ceux de la nationalité, le culte de l'autel de celui du foyer et, comme les Machabées, vous répondrez fièrement : « Plutôt la mort que la prévarication aux lois de Dieu et à celles de la patrie : « *Parati sumus mori, magis quam patrias Dei leges prævaricari* (1). »

Hélas! mes chers amis, vous vivez à une époque où l'impiété dicte chaque jour au gouvernement sectaire qui a reçu le mandat national de gérer les intérêts de la patrie des lois qui sont en contradiction violente avec celles de Dieu et qui n'ont pas d'autre but que d'opposer aux droits sacrés de Dieu le plus insolent des mépris, la plus outrageante des révoltes. Quelle conduite devrez-vous tenir si jamais vous êtes mis en demeure — et l'occasion ne s'en fera pas longtemps attendre — de vous décider entre l'obéissance aux justes lois de Dieu et l'obéissance à ces lois iniques des hommes? Voici la réponse.

Un grand soldat, doublé d'un grand chrétien, le général de Sonis écrivait à l'un de ses amis : « Lorsqu'un militaire reçoit un ordre contraire à la loi de Dieu, il ne doit pas hésiter à répondre : « Je n'obéirai pas. Relevez-moi de mon commandement; traduisez-moi, si vous le voulez, devant un conseil de guerre : vous ne

(1) II Mach., VII, 2.

me ferez pas désobéir au premier de mes chefs, à Dieu dont la loi sainte sera toujours la règle inflexible de ma conduite ». « Tout cela, observait de Sonis, est fort simple. Nous vivons en plein paganisme, et il faut que les chrétiens de nos jours fassent revivre les exemples de la légion thébaine. » Il aurait pu ajouter : « et ceux de la légion des Machabées. »

Voilà des sentiments dignes de chrétiens. Puissent-ils, mes jeunes amis, être toujours les vôtres!

III

« Cependant l'admirable mère, digne de vivre à jamais dans la mémoire des bons, contemplait d'un œil ferme le supplice de ses fils. Déchirée dans ses entrailles de mère, mais alliant à son cœur de femme un cœur de héros, elle exhortait les martyrs et leur disait : « Je ne sais comment vous avez été formés dans mon sein, car ce n'est pas moi qui vous ai donné l'âme, l'esprit et la vie ; ce n'est pas moi qui ai réuni vos membres ; c'est le Créateur du monde qui, ayant fait l'homme à sa naissance, vous rendra un jour, dans sa miséricorde, l'esprit et la vie que vous sacrifiez à sa loi sainte. » Antiochus se sentait humilié par ces nobles résistances, et comme il ne restait plus des sept frères que le plus jeune, il essaya de le séduire par des caresses et voulut persuader à la mère de lui inspirer des sentiments propres à le sauver. L'héroïque femme, comme

si elle eût consenti à se prêter aux volontés du roi, s'approcha de son fils, et s'inclinant vers lui, elle lui dit dans la langue de sa patrie : « Mon fils, aie pitié de moi qui t'ai porté neuf mois dans mon sein, qui t'ai nourri trois ans de mon lait et qui t'ai donné mes soins jusqu'à cette heure. Je t'en conjure, mon fils, regarde le ciel et la terre et tout ce qu'ils renferment, et sache que Dieu les a tirés du néant comme tout le genre humain. Ne crains donc pas le bourreau ; sois digne de tes frères et supporte la mort, afin que je te retrouve avec eux dans la gloire du ciel. »

Comme elle parlait encore, le jeune homme s'écria : « Qu'attendez-vous? Je n'obéirai point au prince, mais au précepte de la loi. » Puis il menaça le tyran de la colère divine en termes si énergiques, qu'il l'exaspéra plus que tous les autres et fut soumis à des traitements plus barbares encore. La glorieuse mère souffrit le martyre après lui (1).

Comment ne point admirer cette mère intrépide qui, plus forte que sa douleur et ne songeant qu'aux intérêts éternels de ses fils, bien loin d'amollir leur constance par des larmes dangereuses, élève leurs pensées vers le ciel, les exhorte à se rendre dignes de la palme du martyre, fait un à un l'abandon de ses sept enfants et s'abandonne elle-même après eux aux mains des bourreaux (2) ?

(1) II Mach., VII.

(2) Admirabilis quoque mater, quæ nec sexus infirmitate fracta, nec multiplici orbitate commota, morientes liberos spectavit libenter,

Ainsi fera plus tard la sainte Église fondée par Jésus-Christ, aux jours troublés des persécutions sanglantes. Elle aussi, comme la mère des Machabées, elle montrera le ciel à ses enfants; elle aussi, elle entretiendra dans leur cœur l'espoir de la résurrection future et de la rémunération suprême; elle aussi, elle les exhortera à mourir pour celui qui est mort pour eux. Et, à la voix de leur mère, d'innombrables légions de chrétiens marcheront joyeusement à la mort; et, en présence des bûchers allumés et des chevalets destinés à les mettre en pièces, ils demeureront calmes, intrépides, radieux, transfigurés, en quelque sorte, par l'espérance de l'éternelle vie, par la vue anticipée de Celui qui devra couronner leur triomphe.

Ainsi fait l'Église pour chacun de vous, jeunes chrétiens, dans la lutte que vous avez à soutenir, durant votre vie terrestre. Dans sa sollicitude surnaturelle, elle vous rappelle sans cesse vos destinées futures; elle vous fait entrevoir la récompense réservée à votre fidélité; elle fait appel à vos généreux efforts; elle vous offre ses secours, c'est-à-dire les grâces divines, dont elle est, en qualité d'épouse du Christ, la dispensatrice; en un mot, elle vous pousse vers le ciel, votre fin dernière et votre bien suprême, le seul digne de vos désirs.

Ah! chers enfants, écoutez bien la voix de votre

nec pænas illas pignorum, sed et glorias computavit, tam grande martyrium Deo præbens virtute oculorum suorum, quam præbuerant filii ejus tormentis et passione membrorum! (S. Cypr., *De exhort. mart. ad Fortunatum.*)

mère ; soyez dociles à ses pressantes exhortations ; regardez bien toujours ce ciel qu'elle vous montre ; détournez votre cœur de ce monde qui passe. Fermez l'oreille à ses flatteries, à ses propositions, à ses promesses ; rejetez loin de vous ses prétendus biens ; aspirez vers des biens meilleurs, incomparablement plus dignes de votre sollicitude et de vos préférences. Et si le monde vous menace ; si jamais, pour vous intimider, il en venait à diriger contre vous l'arme déloyale de la persécution et de la haine, que l'exemple des Machabées vous excite et vous encourage à tout souffrir plutôt que de jamais être infidèles à votre maître et à votre Dieu (1).

(1) S. Chrys. Hom. de Mach. docet nos imitari debere Machabæos in robore, ut cum aliqua tentatio nos invadit, cum eis dicamus resolute : « Non faciam, non violabo legem, non offendam Deum meum. » (Apud Corn. a Lap. *Comment. in II Mach.*, VII.)

JOAS

L'abus de la grâce et l'impénitence finale.

Je vous ai souvent dit, au cours de ces entretiens, mes jeunes amis, que l'âge où vous êtes est celui qui fait concevoir à ceux qui s'intéressent à vous et vous aiment, le plus de craintes en même temps que le plus d'espérances. S'il y a en vous de nombreuses ressources pour le bien, il y a aussi des aptitudes, latentes peut-être, mais réelles, pour le mal ; et le champ de votre âme, destiné par Dieu à voir germer, s'épanouir et fructifier toutes les vertus, est hélas! capable de se laisser envahir et ravager par les ronces de tous les vices.

Heureux celui qui embrasse, dès son enfance, la loi du Seigneur et s'y montre constamment fidèle! Celui-là sera fécond en vertus ; et, « alors même qu'il aura vieilli, dit l'Esprit-Saint, il ne s'écartera pas de la bonne voie suivie par lui aux jours de son adolescence (1). »

(1) Adolescens juxta viam suam, etiam cum senuerit, non recedet ab ea. (Prov., XXII, 6.)

Malheur, au contraire, à celui qui, s'écartant de cette voie, abuse des grâces de Dieu, profane les plus belles années de sa vie et s'expose à déshonorer sa vieillesse par les vices auxquels il n'aura pas su opposer, quand il l'eût fallu, une résistance efficace!

Celui-là se condamne d'avance au plus redoutable des sorts.

L'histoire de Joas, roi de Juda, en est une démonstration sensible. Aussi vais-je la proposer à votre étude dans ce dernier entretien. Vous verrez, d'une part, le bonheur et les prérogatives d'une âme chrétienne, tant qu'elle demeure fidèle à Dieu; et, de l'autre, ce qui arrive, dès l'instant que cette âme se montre infidèle, à quels effroyables malheurs elle se voue, en ce monde et en l'autre, en persévérant dans son infidélité.

I

Ochosias, roi de Juda, venait de mourir. Il laissait plusieurs enfants dont l'aîné devenait, par sa mort, héritier présomptif de sa couronne. Mais la mère du roi défunt, l'ambitieuse et cruelle Athalie, voulant s'emparer du trône et réunir entre ses mains le pouvoir en Juda, fit massacrer les enfants de son fils. Pendant qu'on exécutait les ordres de cette femme sanguinaire, Josabed, épouse du grand-prêtre Joïada, arracha des bras de sa nourrice Joas, le dernier des enfants d'Ochosias, et le tint caché dans le temple.

L'enfant grandit secrètement dans cet asile, sous l'influence tutélaire du grand-prêtre, qui l'initiait à la connaissance de Dieu, en même temps qu'au gouvernement du royaume de Juda.

Lorsque Joas eut atteint sa septième année, Joïada réunit les prêtres et les principaux chefs du peuple, à l'occasion des fêtes de la Pentecôte; il leur montra le jeune Joas, et le sacra au milieu des acclamations de l'assemblée.

Sur ces entrefaites, Athalie informée de l'événement, accourt en s'écriant, pâle de colère : « Trahison! trahison! » Joïada la fit arrêter, traîner hors du temple, et les soldats la percèrent de leurs épées devant le palais des rois de Juda, dont elle avait prétendu usurper le pouvoir (1).

Avant de poursuivre le récit sacré, recueillons ensemble les instructions qui se dégagent de ce qui vient d'être dit.

Mes jeunes amis, vous êtes tous de sang royal, par vos parents qui sont chrétiens. La religion catholique dans laquelle vous êtes nés et avez été baptisés a fait de vous des princes dans l'ordre de la grâce, des héritiers présomptifs du royaume éternel.

Mais, aujourd'hui comme au temps des rois de Juda, il y a, pour attenter à la vie des candidats à la couronne céleste, la perfide et cruelle Athalie, je veux dire l'irréligion, l'impiété, la libre pensée, personnifiées par

(1) II Paralip., XXII, 10, 12; XXIII, 11, 21.

l'État sans Dieu, l'enseignement anti-chrétien et tous ceux qui se posent en adversaires du catholicisme.

Leur ambition consiste à arracher l'enfance à l'influence de la foi, à l'enseignement et aux soins maternels de l'Église et à étouffer en elle la notion de Dieu, l'amour du bien, la crainte du mal et, par conséquent, la vie surnaturelle.

A l'heure actuelle, cette conspiration anti-chrétienne s'étend à toutes les parties sans exception de notre vaste territoire catholique et français. Bien plus cruellement ambitieux qu'Athalie, ceux qui en sont les auteurs, n'aspirent à rien moins qu'à ravir à l'enfance non un trône terrestre et une royauté éphémère, mais le trône céleste et la royauté éternelle.

Heureux êtes-vous, chers jeunes gens, d'appartenir à des familles chrétiennes dont la sollicitude surnaturelle a su conjurer le danger et vous soustraire aux atteintes pernicieuses de l'impiété contemporaine et de cette prétendue éducation civique dans laquelle la religion n'a point de part.

Heureux êtes-vous d'avoir été placés dans des écoles chrétiennes, confiés à des maîtres chrétiens, et de grandir à l'ombre du sanctuaire, dans le rayonnement du tabernacle, sous les bénignes influences de la religion et de la piété. Comme le jeune Joas, vous grandissez en ces asiles sacrés, sous la tutelle des ministres de l'Église, protégés par eux contre une infinité de dangers que vous soupçonnez à peine; soutenus, par leurs exemples et leurs conseils, dans la pratique des saintes lois du Seigneur; instruits à l'école de leurs

vertus; vous exerçant sous leur conduite au gouvernement de votre vie et à cette domination souveraine que tout chrétien doit acquérir ici-bas sur le démon, sur le monde et sur lui-même, s'il veut obtenir un jour l'immortelle royauté des cieux.

II

Après avoir établi son jeune pupille sur le trône, le grand prêtre Joïada gouverna à sa place, releva dans leur stricte pureté les observances mosaïques, veilla avec un soin scrupuleux sur la vie du roi, l'espoir d'Israël, et ne négligea rien pour le rendre capable de gouverner un jour sagement son peuple.

Joas écouta avec docilité les leçons de son bienfaiteur. Quand il fut arrivé à l'âge de vingt-trois ans, il entreprit de réparer le temple de Jérusalem, dévasté par Athalie et négligé pendant les périodes violentes de la révolution. Dans ce but, il prescrivit des collectes sur tout le territoire de son royaume.

Après que le gros œuvre fut terminé, il songea à renouveler le mobilier du temple : urnes, encensoirs, vases d'or et d'argent qui avaient été pillés ou mutilés par l'impiété d'Athalie.

Tandis que le jeune roi était occupé à cette œuvre sainte, Joïada mourut, plein de jours et de mérites. Le royaume de Juda était en paix; le temple avait

recouvré sa splendeur première; la loi de Moïse régnait sur les mœurs et, garantie d'un avenir prospère, Joas grandissait, digne rejeton de David, pieux et juste, animé d'un grand zèle pour la maison de Dieu.

Mais voici que soudain toutes les espérances qu'il faisait concevoir sont anéanties.

A peine Joïada est-il descendu dans la tombe, que les princes de Juda, dont l'illustre pontife avait contenu les passions et les instincts de mal, se concertent entre eux, viennent trouver Joas et, par leurs flatteries hypocrites, obtiennent une plus grande liberté pour leurs vices. Lui-même ne tarde pas à répudier les croyances sacrées de son enfance, à négliger ses saintes entreprises et à inaugurer une période de dépravation et de sang. Bientôt, grâce à son incurie et à son exemple, le temple du Seigneur fut abandonné pour les autels relevés de Baal, et les mœurs les plus infâmes vinrent remplacer les habitudes vertueuses qu'il avait mises en honneur dans tout le royaume de Juda. Alors les prophètes indignés protestèrent. On méprisa leurs avis. Poussé par l'Esprit de Dieu et par sa conscience, Zacharie, le digne fils de Joïada, s'adressa au peuple et lui dit : « Pourquoi transgressez-vous la loi de Jéhovah? Ne voyez-vous donc pas que vous courez à votre perte? Vous avez abandonné le Seigneur; le Seigneur à son tour vous abandonnera. »

Les princes furieux et excités, d'ailleurs, par le roi, se ruèrent sur Zacharie et le lapidèrent dans le vestibule du temple. Sous les pierres qui l'accablaient, le

prophète expirant s'écria : « O Dieu voyez et vengez ma mort ! »

Le châtiment ne se fit pas longtemps attendre. Un an ne s'était pas encore écoulé, qu'Hazaël, roi de Syrie, vainqueur de la ville de Geth, apparaissait sous les murs de Jérusalem.

Il n'avait qu'une petite armée sous ses ordres ; mais Dieu lui livra les princes de Juda qu'il fit périr, la cité ingrate d'où il remporta un vaste butin, et Joas qui dut subir les dernières ignominies. Pour se débarrasser de son implacable ennemi, le roi de Juda épuisa son trésor, dépouilla le temple des richesses qu'y avait déposées le saint roi Josaphat et qu'Athalie elle-même avait respectées. Mais après le départ d'Hazaël, une maladie de langueur le saisit, rendue fatale par le remords, par la honte ; et un jour, qu'il descendait sur le mont Sion et passait par la colline de Sella, qui mène au temple, ses serviteurs Josachar et Jozabad le tuèrent dans sa litière, vengeant ainsi la mort, le sang horriblement répandu de Zacharie, le fils martyr de l'austère Joïada. Ce malheureux prince fut enseveli dans la cité de David, mais on ne le déposa point dans le tombeau des rois, comme on l'avait fait pour Joïada. On ne pouvait sans crime placer le scélérat à côté de son bienfaiteur, le meurtrier auprès du père de sa victime. Il avait régné quarante ans (1).

Ainsi que je vous le disais en commençant, mes

(1) IV Reg., XII ; II Paralip., XXIV. — V. *Ami du Clergé.*

amis, l'histoire de Joas est un saisissant résumé de celle des égarements d'un trop grand nombre de jeunes chrétiens.

Comme Joas, ils ont été élevés, ils ont grandi sous la tutelle bienfaisante de la religion, après avoir été arrachés par la grâce du saint baptême au malheur de la mort éternelle, ou du moins à l'asservissement du démon et au danger non moins funeste et redoutable, d'une éducation irréligieuse et impie.

Comme Joas, ils ont fait concevoir, aux belles années de leur adolescence, de riches espérances pour les années de l'âge mûr; ils ont honoré Dieu par une vie pure et croyante; ils ont aimé la vertu et fait régner en eux la piété. Leur âme était semblable à un temple et à un sanctuaire où le Seigneur mettait ses complaisances à habiter, parce qu'ils mettaient, eux, tous leurs soins à l'orner des vertus que Dieu préfère : la pureté, l'obéissance, la douceur, l'humilité, la charité.

Mais voici qu'un jour, aux oreilles de ces adolescents, comme à celles du jeune roi de Juda, retentirent des voix inconnues jusque-là : voix des passions naissantes qui voulaient être satisfaites; voix du monde flatteur et hypocrite venant exciter les mauvais instincts et proposer ses plaisirs trompeurs; voix tumultueuses et confuses, au milieu desquelles on pouvait distinguer les mots de : liberté, jouissance, gloire.

Vous savez ce qui advint lorsque Joas, au lieu de fermer l'oreille aux princes de Juda, les écouta com-

plaisamment et leur fit les concessions qu'ils étaient venus solliciter.

A partir de ce jour, le jeune roi, jusque là fidèle au Dieu de ses pères, déserta son temple et négligea son culte, pour offrir aux idoles relevées de Baal un encens sacrilège.

Voilà aussi ce qui arrive au jeune chrétien qui, cédant aux voix trompeuses du démon, du monde et de ses passions, s'engage dans la voie qui mène aux abîmes.

Il commence, lui aussi, par se séparer du Dieu de son enfance, par ne plus le prier ou par le prier négligemment. Il fait à ses mauvais instincts des concessions de jour en jour plus larges ; peu à peu, à l'amour de Dieu, du bien, de la vertu, succède l'amour du mal, des plaisirs coupables ; et sur l'autel de son cœur, à la place de la Divinité, se dressent des idoles de chair et de boue substituées par ses passions et encensées par elles.

En vain la conscience alarmée proteste, comme autrefois Zacharie, l'intrépide fils de Joïada. En vain, dit-elle, comme le prophète : « Pourquoi transgresses-tu la loi du Seigneur et t'exposes-tu à ta perte? Car, sache-le bien, si tu l'abandonnes, Dieu t'abandonnera (1). »

La passion aveugle et rend sourd. Lorsqu'on a commencé à céder à ses exigences, on se laisse entraîner

(1) Quare transgredimini præceptum Domini, quod vobis non proderit? Et dereliquistis Dominum ut derelinqueret vos? (II Paral., x ; xxiv, 20.)

par elle, sans plus vouloir rien voir ni rien entendre. On détourne son regard de Dieu, du devoir, de la vertu parce que leur seule vue serait un reproche. On ferme les yeux, à l'exemple de l'imprudent voyageur qui détourne son regard pour ne point voir le précipice vers lequel il est entraîné; on ferme l'oreille à la voix du remords pour n'écouter que celle de la convoitise; on étouffe les protestations de la conscience, comme les princes prévaricateurs de Juda, comme Joas lui-même, lapidant le prophète qui leur reprochait leur infidélité.

Et quand la conscience ne parle plus, quand la passion n'a plus de frein qui la retienne; alors elle se livre à tous les excès dont la nature déchue est capable. Oh! le triste, le navrant spectacle que celui d'un jeune homme, dans toute la fraîcheur et la vigueur de ses dix-huit ou vingt ans, abandonné ainsi sans retenue à ses mauvais instincts. Il est dit du Seigneur qu'il livre à leurs sens dépravés et à leurs cupidités immondes ceux qui ont cessé de lui être soumis et qui ne veulent plus porter le joug de sa loi (1).

Il est dit aussi de ceux qui font le mal et commettent sans remords le péché, qu'ils en deviennent les esclaves (2). Tel est votre sort, jeune homme infidèle aux lois de Dieu. En refusant de prêter obéissance à

(1) Propter quod tradidit illos Deus in desideria cordis eorum. in immunditiam. (Rom., I, 14.)

(2) Qui facit peccatum servus est peccati. (Joa., VIII, 34.)

Celui qui seul a le droit de commander; en vous soustrayant à son autorité, si légitime et si douce à la fois, savez-vous bien ce que vous faites? Vous vous constituez sous l'empire, non plus d'un maître, mais d'un tyran dont vous devenez, bon gré mal gré, l'esclave. Ce tyran n'est autre que Satan, personnification vivante du péché, implacable ennemi de l'âme, qu'il asservit sous son joug dégradant.

Et lorsque la volonté s'est ainsi livrée sans réserve à ce tyran dont les exigences sont insatiables, alors s'accomplit cette œuvre lamentable de spoliation morale et spirituelle, semblable à celle qu'accomplit jadis l'infortuné Joas pour satisfaire les prétentions de son vainqueur Hazaël. Dons de l'esprit, dons du cœur, jeunesse, beauté, santé, tout devient la proie des passions tyranniques. Et à mesure qu'on avance dans la vie, se produit souvent une recrudescence de désirs coupables et d'instincts dégradants qui entraînent hélas! aux excès les plus honteux.

Alors la foi s'obscurcit, le cœur s'endurcit, la conscience se blase. A mesure qu'on s'enfonce dans le mal, on s'y établit comme en un lit de repos, et, sans se douter qu'en réalité on descend aux abîmes, on ne fait plus aucun effort pour en sortir.

C'est l'étape dernière avant le terme final. Mais que ce terme est horrible! « Vous mourrez dans votre péché (1), » dit le Seigneur. Vous qui avez abusé de

(1) In peccato vestro moriemini. (Joa., VIII, 24.)

ma grâce, vous m'appellerez et je ne vous répondrai pas.

Et l'on meurt impénitent et misérable, comme Joas, l'enfant royal arraché des griffes d'Athalie et son émule en impiété et en cruauté scélérate.

On meurt usé, rongé par ses passions, victime d'excès inavouables. On meurt, et, après la mort, reste le juste châtiment qui suit l'abus de la vie.....

Joas fut privé de la sépulture royale; ses désordres l'avaient rendu indigne de cet honneur. Vous savez, mes amis, quelle sépulture est réservée, aprés cette vie, à ceux qui auront suivi les tristes exemples de Joas. L'enfer est leur sépulcre (1), le seul qui soit digne d'eux, l'enfer, c'est-à-dire, le séjour de la douleur et de l'humiliation éternelle.

Tel est le prix de l'infidélité à Dieu, de l'abus de sa grâce et de l'impénitence finale. Et voilà où l'on en vient, lorsqu'on s'écarte de la voie qui conduit au salut.

Chers jeunes gens, fils adoptifs de Dieu, frères bien-aimés de Jésus, cohéritiers du royaume céleste, ah! ne sortez pas de cette voie bénie dans laquelle le baptême, la piété de vos mères, la religieuse sollicitude de vos maîtres, les grâces divines vous ont fait entrer et vous ont soutenus jusqu'ici. Marchez et

(1) Et sepultus est in inferno. (Luc, XVI, 22.)

progressez, de jour en jour, et, de plus en plus, rapprochez-vous du terme, c'est-à-dire du ciel où la fidélité recevra sa récompense et où « seront sauvés et couronnés tous ceux qui auront persévéré jusqu'à la fin (1). »

(1) Qui perseveraverit usque in finem hic salvus erit. (Matth., x. 22.)

TABLE ANALYTIQUE

DES MATIÈRES

TABLE LOGIQUE DES MATIÈRES

Typographie Firmin-Didot et Cie. — Mesnil (Eure).

